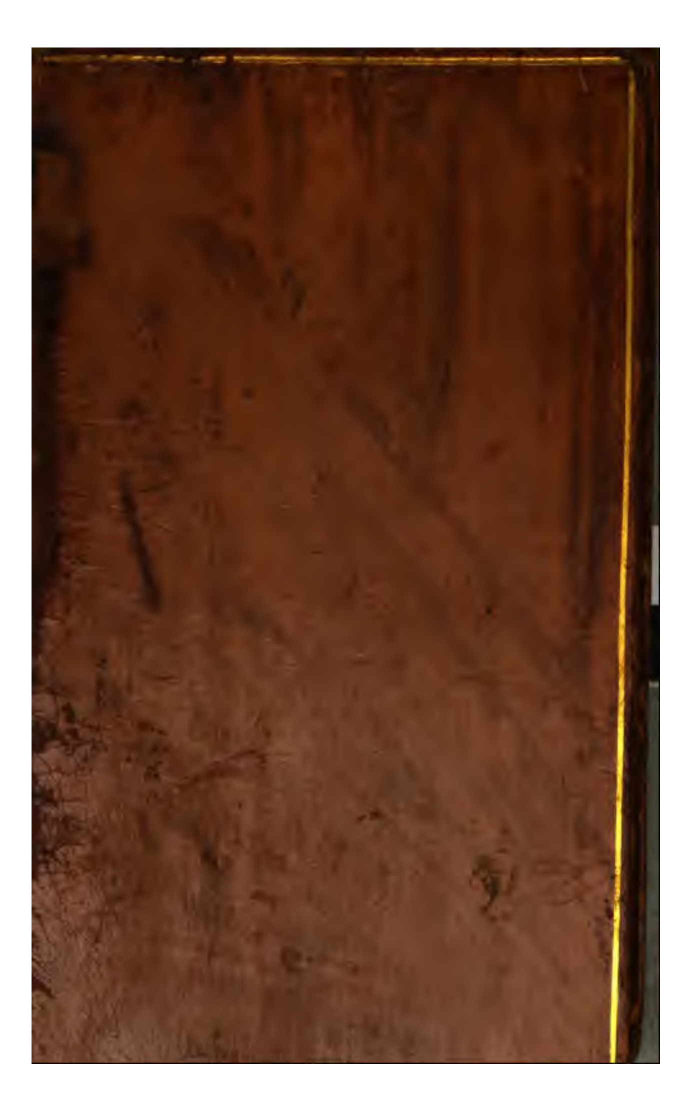



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
K
G


S 26 (French)

16B

LA JEUNESSE DE FLORIAN,

OU

MÉMOIRES

D'UN JEUNE ESPAGNOL,

OUVRAGE POSTHUME.

LA JEUNESSE DE FLORIAN,

OU

MÉMOIRES

D'UN JEUNE ESPAGNOL,

OUVRAGE POSTHUME.

II



*Le Jeune Florian se décide, par économie
& malgré les prières de son guide,
à faire vingt lieues sans débrider.*

Mém.es Pag. 86.

LA JEUNESSE DE FLORIAN,

OU

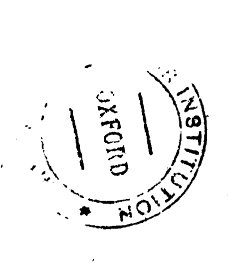
MÉMOIRES

D'UN JEUNE ESPAGNOL,

OUVRAGE POSTHUME.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XII.


INSTITUTION
OXFORD

AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR.

L'ouvrage que nous donnons ici sous le titre de *Mémoires d'un jeune Espagnol* forme l'histoire des dix-huit premières années de la vie de Florian, et il y a lieu de croire que c'est tout ce qu'il a écrit de ses Mémoires; car ces sortes de confessions, ordinairement sans conséquence lorsqu'il s'agit des premières années, auraient pu acquérir, en traitant de la seconde partie de sa vie, un tout autre caractère, soit par la nature des événemens, soit par le rôle des personnages qu'il eût fallu mettre en scène.

Quel est en effet le littérateur, et même l'homme du monde un peu répandu, qui, en traçant son histoire, ait le droit de tout dire sur les autres? Quel est l'homme délicat qui osera disposer du secret des fa-

milles avec lesquelles le sort l'a lié, et cela sur le frivole espoir d'être lu lorsqu'il ne sera plus, et d'occuper quelques instans l'oisive malignité? J. J. Rousseau a succombé à cette tentation; mais ses plus sincères admirateurs mêmes seraient fort embarrassés pour justifier en tout cette entreprise; et il n'est personne qui ne convienne que si un homme connu a le droit de mettre au grand jour ses faiblesses pour l'instruction de tous, quand ce tableau ne blesse point les mœurs, il n'a pas du moins celui de dévoiler celles des autres: et toute défense de laisser paraître de tels écrits de son vivant ne peut être considérée comme un acte de délicatesse qui excuse l'historien; mais comme une précaution personnelle, un moyen de se soustraire aux loix sociales qui laissent un recours contre la diffamation.

Ces réflexions ont sans doute empêché Florian de tracer l'histoire d'une époque où ses actions, acquérant plus d'importance, liaient aux événemens la réputation d'hommes et de femmes que les lois

de la société lui ordonnaient de ne point troubler : le caractère de ses ouvrages nous est un sûr garant de ses principes à cet égard; et on a pu voir, dans la notice sur sa vie, que sa conduite fut toujours d'accord avec la morale de ses pastorales, de ses poëmes et de ses fables.

Peut-être aussi Florian à-t-il pensé que la vie d'un homme de lettres offre peu de diversité dans les événemens, parce que le littérateur ayant presque toujours un but unique, les moyens de l'atteindre sont, à peu de chose près, les mêmes pour tous; d'ailleurs ceux de ces événemens qui ont quelque éclat, tels que les grands succès ou les grandes chutes, ont toujours eu trop de témoins pour pouvoir entrer dans un récit qui n'offre plus l'intérêt de la nouveauté. Enfin quelque opinion que l'on conçoive sur l'objet que Florian avait en vue en écrivant ces Mémoires, et sur son intention en les bornant à l'histoire de ses premières années, on peut du moins assurer qu'il n'a jamais

eu l'intention de les continuer jusqu'au moment où il a cessé de vivre; car il ne leur eût pas conservé un titre écrit plusieurs fois de sa main : *Mémoires d'un jeune Espagnol.*

Quant au style, le public jugera sans doute qu'il a les caractères ordinaires de celui de cet auteur, c'est-à-dire, de la simplicité, de la naïveté, et une sorte de négligence qui convient à des mémoires de ce genre plus qu'à tout autre ouvrage. Florian, toujours plein de la littérature espagnole, a donné à des personnages réels des noms et des titres espagnols : quelques-uns, peu importans, sont totalement déguisés, et c'est un voile qu'il eût été facile de lever, si on l'avait cru utile; d'autres sont de simples imitations, des anagrammes de noms français, et ce léger déguisement prouve qu'il ne tenait pas à ce que ces noms restassent inconnus; ainsi, dès la seconde page, il fait mention de la terre de *Niaflor,* seule propriété de son grand-père; et il n'est per-

sonne qui ne voie que ce nom est une espèce d'anagramme de celui de *Florian*, que portait la terre que sa famille possédait dans les Basses-Cévennes.

Le nom de *Lope de Véga*, qui est celui d'un célèbre auteur espagnol, ne déguise pas mieux celui de Voltaire dans son habitation de Ferney, que Florian nomme *Fernixo*; et l'on sait que la tante de notre auteur était, ainsi qu'il le dit dans ces Mémoires, propre nièce de Voltaire, dont l'autre nièce, sœur de cette tante, était madame Denis, que Florian nomme en espagnol *Dona Nisa*: l'abbé Marianno, frère de cette tante, est l'abbé *Mignot*; mais la difficulté de donner un nom étranger à mademoiselle Clairon, qui se trouvait à Ferney lors du premier voyage de Florian, lui a fait conserver celui de cette actrice fameuse (1).

Il est aussi facile de reconnaître dans

(1) Voltaire désignait le jeune Florian par le nom de *Florianet*. Il paraît que le vieil ermite de Ferney fut fort content de notre aimable adolescent. On lit

la petite-fille du grand Caldéron, autre célèbre auteur espagnol, la nièce de notre grand Corneille, que Voltaire avait en effet mariée.

Il n'est pas moins aisé de soulever le voile qui cache, sous le titre des nièces du poëte *Tegrés* (au chap. VIII du liv. I.), les nièces de Gresset. Enfin les personnes qui ont lu quelques traits de la vie de Florian ne peuvent méconnaître dans *don Juan* ce prince, modèle de piété et de bienfaisance, qui ne cessa de le protéger et de l'aimer : le duc de Penthièvre une fois reconnu dans ce digne protecteur, les noms des princesses de sa maison, non moins célèbres par leurs vertus et leurs malheurs, ne sont plus un mystère

---

dans une de ses lettres, datée du 14 janvier 1767, et adressée au marquis de Florian :

« *Florianet* a écrit une lettre charmante, en latin, « à Père Adam. Je vous prie de le baiser pour moi « des deux côtés. J'embrasse de tout mon cœur la « mère et le fils. »

Et dans une autre lettre adressée au même, le 1er avril 1771. — « Vous avez un neveu qui est charmant, etc. »

pour les lecteurs, qui les auraient sans doute reconnues au portrait simple et touchant de leur caractère (chap. X du liv. I.). Qui pourrait, en effet, méconnaître l'infortunée duchesse d'Orléans à ce portrait naïf qu'il termine par cette phrase prophétique : « Et l'on pouvait « prévoir dès-lors qu'elle deviendrait « chère à toute l'Espagne ».

La scène de tous les événemens racontés dans ces Mémoires étant transportée en Espagne, on sent bien que Madrid est là pour Paris, et l'Escurial pour Versailles (1). Durango, où se tenait l'école d'artillerie, désigne Bapaume. Les autres noms peuvent conserver le voile qui les couvre sans les cacher entièrement, ce demi-jour n'ôtant rien à l'intérêt de la narration; d'ailleurs ce serait ne pas seconder les intentions de Florian que de chercher à soulever celui dont il a couvert les objets de ses premières amourettes.

(1) Florian, tout entier à la vérité de son récit, a pu oublier le lieu fictif de la scène, et on lit quelquefois dans son manuscrit Paris au lieu de Madrid.

Les dates sont exactes, si nous en jugeons par celles que nous avons été à portée de vérifier : Florian a même eu l'attention de noter en marge les noms des mois, ce qui nous a paru peu important pour le lecteur.

On peut voir dans la vie de Florian un abrégé des événemens qui remplirent la dernière moitié de sa carrière : c'est l'homme de lettres surtout que cette notice retrace, tandis que les Mémoires que nous publions font connaître l'adolescent et le jeune homme, dont les désirs flottent encore, et dont les goûts cherchent à se fixer. La peinture naïve des premières années d'un homme dont tous les ouvrages ont un caractère qui les distingue offre toujours quelque intérêt et une étude qui n'est peut-être pas sans fruit ; telle est du moins l'opinion qui nous a engagé à publier un petit ouvrage qui est en quelque sorte le complément des écrits d'un auteur pour lequel le public a montré tant de bienveillance.

VIE DE FLORIAN.

CELUI qui, appelé à la vie, comblé de toutes les faveurs que la nature peut prodiguer aux êtres qu'elle affectionne le plus, ne regarde le séjour où il est placé que d'un œil d'indifférence ou de mépris; celui qui, plus coupable encore, souille la terre par ses vices, au lieu de l'embellir par ses vertus, semblent également indignes de jouir long-temps du bienfait de l'existence. Si la mort vient les frapper, elle n'exerce qu'un acte de justice, et les pleurs de l'amour et de l'amitié coulent rarement sur leur tombe solitaire : mais l'homme dont le cœur est comme l'asile de la sensibilité, dont les yeux se mouillent de larmes recon-

naissantes à la vue des beautés de la nature, l'homme dont les douces vertus retracent celles de l'âge d'or, et dont les chants, aussi purs que l'air du matin, ne firent jamais rougir l'innocence, un tel homme ne devrait point mourir. C'est pour lui surtout que la terre est féconde; c'est pour lui qu'elle s'embellit. S'il subit la loi commune, si une mort précoce l'enlève à un séjour dont il faisait l'ornement, tous les cœurs sensibles éprouvent une douleur profonde. L'amour et l'amitié viennent embrasser son tombeau, l'environner de cyprès, le couvrir de myrtes; et, long-temps après qu'il n'est plus, sa renommée vit encore avec honneur parmi les hommes.

J'ai peint FLORIAN sans l'avoir nommé encore, et déjà vous l'avez reconnu. Ce poëte aimable, dont les ouvrages respirent la plus touchante sensibilité, dont le cœur a toujours dirigé l'esprit, qui consacra ses chants à célébrer la nature champêtre, les mœurs simples de l'âge

d'or et les amours des naïves bergères, Florian n'avait pas atteint son huitième lustre quand il fut enlevé presque subitement, aux lettres et à l'amitié.

Mon dessein est de recueillir ici quelques traits sur la personne et sur les différens ouvrages de cet aimable auteur, qui lui ont acquis, dès son vivant, une réputation dont les années ne feront qu'augmenter l'éclat : mais qu'il me soit permis d'abord de m'arrêter un moment sur une époque de sa vie qui a puissamment influé sur le genre même de ses écrits, je veux parler de son enfance. On a trop dédaigné jusqu'à ce jour, en écrivant la vie des hommes célèbres, de remonter à leur premier âge. Il eût été facile, en les observant à cette intéressante époque, de calculer l'influence des objets extérieurs sur la tournure de leur génie, et de deviner par-là leur destinée. Je suis si convaincu de cette influence du premier âge de l'homme sur tout le reste de sa vie; je suis si persuadé que les pro-

ductions d'un écrivain ne sont que le développement des germes d'idées que déposèrent dans son esprit les premiers objets dont furent frappés ses regards, qu'il ne me serait peut-être pas impossible, après la lecture des divers ouvrages d'un auteur, d'écrire d'imagination l'histoire entière de sa vie, et surtout celle de sa jeunesse. Je pourrais citer des exemples, mais cela m'écarterait trop de mon sujet, et je reviens aux premières années de l'auteur dont j'écris la vie.

Jean-Pierre Claris de Florian naquit en 1755, au château de Florian, dans les basses Cévennes, à quelque distance d'Anduze et de Saint-Hippolyte. Quand ces détails ne nous seraient pas connus, il eût été facile d'y suppléer. Nous lisons en effet, à la tête de la pastorale d'Estelle : « Je veux célébrer « ma patrie ; je veux peindre ces beaux « climats où la verte olive, la mûre « vermeille, la grappe dorée croissent

« ensemble sous un ciel toujours d'azur, « où, sur de riantes collines semées de « violettes et d'asphodèles, bondissent « de nombreux troupeaux; où enfin un « peuple spirituel et sensible, laborieux « et enjoué, échappe aux besoins par le « travail, et aux vices par la gaieté. » Et quelques lignes plus bas : « Sur les « bords du Gardon, au pied des hautes « montagnes des Cévennes, entre la ville « d'Anduze et le village de Massane, « est un vallon où la nature semble avoir « rassemblé tous ses trésors. Là, dans de « longues prairies où serpentent les eaux « du fleuve, on se promène sous des « berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, « le genêt fleuri, le narcisse, émaillent la « terre : le grenadier, l'aubépine exha- « lent dans l'air des parfums : un cercle « de collines parsemées d'arbres touffus « ferme de tous côtés la vallée; et des « rochers couverts de neige bornent au « loin l'horizon. »

Le château où naquit Florian avait

été bâti par son grand père, conseiller à la chambre des comptes de Montpellier, qui s'était ruiné à bâtir une superbe habitation dans une très petite terre, et qui laissa en mourant deux fils et des dettes. C'est du second que FLORIAN reçut le jour. Il paraît que son aïeul avait pris son petit-fils en affection, et qu'il se faisait un plaisir de le voir croître sous ses yeux. Sensible à sa tendresse, et pénétré pour lui d'amour et de respect, le jeune FLORIAN l'accompagnait avec joie dans ses promenades champêtres, et procurait au vieillard une jouissance dont il était très flatté, celle d'admirer ses plantations. De là le respect que FLORIAN témoigna toujours à la vieillesse, et cette douce mélancolie dont il contracta l'habitude, quoiqu'il fût naturellement gai. Un enfant qui se promène avec son aïeul est singulièrement frappé de ses entretiens. Si cet aïeul est bon, généreux, s'il sait gagner par ses bons procédés la confiance de son petit-fils, ce dernier ne perd pas

un mot de ses leçons, de ses conseils; et sa morale mélancolique et patriarcale reste empreinte dans son cœur tout le reste de sa vie.

Florian se rappela toujours en effet les douces promenades qu'il faisait, tout jeune encore, avec son aïeul; et voici de quelle manière il a voulu lui-même en perpétuer le souvenir : « Beaux vallons, « fortunés rivages, où, jeune encore, j'al- « lais cueillir des fleurs! Beaux arbres « que mon aïeul planta, et dont la tête « touchait les nues, lorsque, courbé sur « son bâton, il me les faisait admirer! « Ruisseaux limpides qui arrosez les prai- « ries de Florian, et que je franchissais « dans mon enfance avec tant de peine « et tant de plaisir, je ne vous verrai « plus! Je vieillirai tristement, éloigné « du lieu de ma naissance, du lieu où re- « posent mes pères; et, si je parviens à « un âge avancé, le beau soleil de mon « pays ne ranimera pas ma faiblesse. Ah! « que ne puis-je au moins espérer que

« ma dépouille mortelle sera portée dans « le vallon où, enfant, j'ai vu bondir « nos agneaux! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alisier où « les bergères du village se rassemblent « pour danser! Je voudrais que leurs « mains pieuses vinssent arroser le gazon « qui couvrirait mon tombeau : que les « enfans, après leurs jeux, y jetassent « leurs bouquets effeuillés : je voudrais « enfin que les bergers de la contrée fus« sent quelquefois attendris en y lisant « cette inscription :

« Dans cette demeure tranquille
« Repose notre bon ami ;
« Il vécut toujours à la ville,
« Et son cœur fut toujours ici. »

Une des causes qui ont pu contribuer à faire naître dans le cœur de FLORIAN cette mélancolie douce qui fait le charme de ses écrits, c'est d'avoir eu, dès son enfance, à pleurer une mère tendre qu'il n'avait jamais eu le bonheur de connaître, et qui méritait bien les regrets qu'elle a

excités en lui. L'idée de n'avoir pu, dès ses premiers ans, jouir de la présence, des caresses, des entretiens de celle qui lui avait donné la vie, fut toujours pour Florian une idée fâcheuse et pénible. Elle se renouvelait sans cesse; et plus dans la suite il obtint de succès, plus il regretta de n'avoir pu du moins en faire entrevoir l'espérance à sa mère. Il savait que personne au monde n'y aurait été plus sensible : en effet, son père, brave et honnête homme, s'était beaucoup plus appliqué à cultiver ses terres que son esprit : sa mère, au contraire, naturellement spirituelle, avait toujours aimé les jouissances que procurent les lettres. C'était d'elle que Florian croyait tenir ses talens : il aimait son père, mais il avait une prédilection pour sa mère. Sur tous les renseignemens qu'il put se procurer de ceux qui l'avaient connue, il en fit faire le portrait, pour lequel il avait une grande vénération.

Cette tendresse de Florian pour une

mère qu'il n'avait pas eu la satisfaction de connaître influa tellement sur sa destinée, qu'on peut dire, sans hésiter, que toute la gloire dont cet écrivain s'est couvert par ses ouvrages est due aux effets de cette tendresse si naturelle et si louable. En effet, si FLORIAN s'est attaché toute sa vie à faire passer dans notre langue les beautés répandues dans les ouvrages des auteurs espagnols que nous ne connaissions pas; s'il a puisé dans ces auteurs le genre même qu'il a cultivé avec tant de succès, celui de la pastorale en prose, mêlée de romances; s'il a traduit et perfectionné la Galatée de Cervantes; si le poëte Yriarte lui a fourni ses plus ingénieux apologues; s'il a fait une traduction nouvelle du Don Quichotte, et s'il se proposait à la fin de ses jours de donner au public l'histoire d'Espagne, qui nous manque, histoire qu'il était en état de faire, à en juger par l'excellent morceau qui précède Gonzalve, et qui est intitulé : *Précis historique sur les Mau-*

res; c'est que, dès son enfance, il avait conçu pour les Espagnols une grande estime; et cela parce que sa mère tirait son origine d'Espagne. Il lui était doux de parler une langue que sa mère avait parlée. Ainsi la prédilection qu'il eut toujours pour la littérature espagnole, cette prédilection, qui fait l'éloge de son cœur, lui ouvrit, sans qu'il s'en doutât, une carrière nouvelle, et devint la base de sa réputation.

Le jeune FLORIAN, après la mort de son aïeul, fut envoyé dans une pension à Saint-Hippolyte. Il y apprit peu de choses; mais son esprit naturel, ses saillies, le firent bientôt remarquer; et les rapports avantageux que ses parens reçurent de ses heureuses dispositions les engagèrent à lui faire donner une éducation capable de les seconder.

Le frère aîné de son père avait épousé la nièce de Voltaire. On parla à ce dernier du jeune FLORIAN, et des talens qu'il annonçait. Voltaire fut curieux de

le voir : FLORIAN fut envoyé auprès de lui, et sa première apparition dans le monde fut à Ferney.

Voltaire s'amusa singulièrement de sa gaieté, de sa gentillesse, de ses vives réparties, et conçut pour lui beaucoup d'amitié. On en peut juger par ses lettres à *Floriannet :* c'était le nom d'amitié qu'il lui avait donné. On a dit, on a imprimé qu'il était son parent; mais il n'avait d'autre alliance avec lui que d'être le neveu d'un homme qui avait épousé sa nièce.

De Ferney, FLORIAN vint à Paris, où on lui donna des maîtres pour cultiver ses talens naissans. Il y passa quelques années, et, durant cette époque, il fit plusieurs voyages à *Hornoy*, maison de campagne de sa tante, située en Picardie. Destiné dès ce temps-là au service militaire, il crut de son devoir d'en prendre l'esprit : tous ses jeux n'étaient que des combats. La lecture de quelques romans de chevalerie échauffa

sa tête, et les prouesses chevaleresques devinrent si fort de son goût, qu'ayant lu alors, pour la première fois, le Don Quichotte, qu'il a traduit ensuite, loin de trouver cet ouvrage plaisant, il en fut presque révolté : il traitait Michel Cervantes d'impertinent, pour avoir osé attaquer, avec les armes du ridicule, des héros qui étaient les objets de son admiration.

Comme sa famille n'était pas riche, il entra en 1768 chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. On espéra qu'il pourrait par ce moyen achever son éducation, et obtenir par la suite un emploi honorable : mais l'éducation des pages n'était pas excellente ; et, sans les ressources qu'il trouva en lui-même, cette éducation ne l'eût jamais fait connaître.

Le prince, qui surveillait sa maison, et avait un jugement assez sain, ne tarda pas à le distinguer de ses camarades. Sa franchise, ses plaisanteries toujours décentes, ses propos vifs et joyeux égayaient

parfois ce vertueux personnage, qui, malgré ses richesses, et même sa bienfaisance, était l'homme de France qui s'ennuyait le plus.

Ce fut pendant que le jeune FLORIAN était page (il avait alors à peine quinze ans) qu'il composa les premières lignes qui soient sorties de sa plume. L'occasion qui y donna lieu, et le sujet qu'il traita de préférence, contribuent également à donner une idée de son caractère, qui était, comme je l'ai déjà dit, un mélange de mélancolie et de gaieté. On parlait un jour, chez le prince, de sermons, et l'on en parlait gravement : tout à coup FLORIAN vient se mêler à la conversation, soutient qu'un sermon n'est pas une chose difficile à faire, et prétend qu'il serait capable d'en faire un, si cela était nécessaire. Le prince le prit au mot, et paria cinquante louis qu'il n'en viendrait pas à bout. Le curé de Saint-Eustache, présent, devait être le juge du pari. FLORIAN va soudain se mettre à l'ouvrage,

et apporte, au bout de quelques jours, le fruit de son travail. Quel fut l'étonnement du prince et du curé, en entendant un jeune homme réciter un sermon *sur la mort*, qui aurait pu, au besoin, soutenir le grand jour de l'impression! Le premier convint qu'il avait perdu son pari; ajouta qu'il avait beaucoup de plaisir à perdre, et paya sur-le-champ le prix convenu. Le second s'empara du sermon, et le fit prêcher dans sa paroisse. J'ai cru qu'on me saurait gré de citer ici deux passages de ce coup d'essai de FLORIAN. Je les ai littéralement copiés sur un exemplaire manuscrit de son sermon, que j'ai trouvé dans ses papiers. Ils sont précieux, si l'on pense à l'âge qu'avait alors le prédicateur et au poste qu'il occupait.

I.

« La mort est partout : elle est dans
« les titres que l'ambitieux cherche à ob-
« tenir; elle est dans les richesses que

« l'avare entasse : elle est dans les plai-
« sirs que le voluptueux croit goûter. La
« mort est la base et la fin de tout. Sui-
« vez-moi dans le monde : contemplez
« avec moi tout ce que le monde adore,
« et voyez partout la mort.

« Ce grand de la terre qui, fier de sa
« haute naissance, de ses dignités, se
« croit pétri d'un limon plus noble que
« le mien; ce grand à qui nous payons
« le prix de ce qu'ont fait ses aïeux, et
« qui ose regarder nos hommages comme
« un tribut qu'il nous imposa le jour de
« sa naissance; ce grand doit tout à la
« mort : il est son ouvrage, il tient d'elle
« seule tout ce qui fait sa fausse gloire.
« Qu'il ose produire les titres qui l'élè-
« vent au-dessus de ses égaux! Chacun
« de ces titres est un bienfait de la mort.
« Sa noblesse? elle est appuyée sur un
« monceau de cadavres : plus le mon-
« ceau grossit, plus elle devient illustre :
« un tas de poussière est le trône de cette
« noblesse dont il est si fier, et bientôt

« lui-même va devenir un degré de ce « trône funéraire. Ses dignités? à qui les « doit-il? à la mort, qui a enlevé ceux « qui les avaient méritées. La mort a « moissonné l'homme : le titre est resté, « et cet ambitieux le tient de la mort. »

II.

« Cet avare qui a passé sa vie à dimi- « nuer ses besoins, qui a oublié que « Dieu ne l'avait fait riche que pour sou- « lager le pauvre; cet avare est enfin par- « venu à étouffer la nature. L'affreuse « habitude de repousser loin de lui les « malheureux l'a rendu sourd à leurs « plaintes. Il n'entend pas les cris de cet « infortuné qui lui demande du pain « pour vivre encore une journée; il ne « voit pas ces enfans affamés qui s'arra- « chent le peu d'alimens arrosés de la « sueur de leur père; il repousse cette « jeune fille qui, poursuivie par la misère « et par le crime, vient lui demander un

« secours qui soutiendra son innocence.
« Rien ne l'émeut, rien ne le touche;
« son cœur féroce n'est plus capable d'être
« attendri. Il porte à son trésor l'argent
« qu'on voulait lui arracher, et l'y dé-
« pose, en s'applaudissant de sa barba-
« rie : il n'éprouve pas même un remords.
« L'humanité souffrante ne crie pas pour
« lui; mais la mort seule n'a pas perdu
« ses droits; elle va l'attendre jusque
« dans le lieu secret où il cache ses ri-
« chesses. Le barbare est ému en comp-
« tant son or : la seule idée qu'il faudra
« le laisser un jour malgré lui à d'avides
« héritiers vient empoisonner le plaisir
« qu'il a de l'entasser. Il regarde en sou-
« pirant le vil métal qui fait le destin de
« sa vie. Pour la première fois quelques
« larmes roulent dans ses yeux. La mort
« seule pouvant faire ce miracle, la mort
« seule pouvant se faire entendre à lui,
« elle s'est placée au milieu de ses trésors,
« et lui a crié de là : Souviens-toi que tu
« es poussière! »

Lorsque Florian eut rempli les fonctions de page, pendant le temps prescrit, (on cessait de pouvoir les remplir à un certain âge) il fut long-temps incertain sur le choix d'un état, et ses parens partageaient à cet égard son incertitude. Les uns lui conseillaient de solliciter une place de gentilhomme auprès du prince, prétendant que cette place offrait un sort tranquille et sûr. Les autres, et son père était de ce nombre, désiraient qu'il prît le parti du service militaire. Comme il n'avait pas perdu lui-même ses idées chevaleresques, il penchait fort pour ce parti. L'éclat de la carrière des armes lui paraissait bien plus séduisant que tous les avantages du poste sédentaire qu'on voulait lui faire occuper; et il disait assez plaisamment, au sujet de cette place de gentilhomme qu'on avait sollicitée pour lui, et qui lui était offerte : « Il y a trop « long-temps que je suis laquais pour « devenir valet de chambre. »

Il choisit donc le service; et il entra

dans le corps qu'on appelait, dans ce temps-là, le corps royal d'artillerie. Il alla à Bapaume, où en était l'école. Il s'appliqua aux mathématiques, et y réussit, parce qu'il avait une grande aptitude à tout : mais la science du calcul n'était nullement analogue à la trempe de son esprit. Il ne tarda pas à sentir qu'elle n'avait pas assez d'attraits pour lui. Né avec une imagination vive et brillante, FLORIAN avait besoin de la nourrir et de lui donner quelque essor. La science du calcul n'était propre qu'à le refroidir; aussi l'oublia-t-il presque aussi vite qu'il l'avait apprise.

L'école de Bapaume, où se trouvait alors FLORIAN, était composée de jeunes gens, qui, presque tous, avaient de l'esprit, mais chez qui la raison était beaucoup plus rare. On peut croire qu'ils s'occupaient de leurs études, car il en est sorti d'excellens sujets; mais on peut s'imaginer aussi quelle devait être la vie d'une multitude de jeunes gens empor-

tés par la fougue de l'âge, et se livrant à toutes les extravagances de leurs fantaisies. Rien ne pouvait les contenir; une querelle devenait le germe d'une autre, et ces querelles journalières étaient toujours suivies de combats. FLORIAN fut blessé plusieurs fois. Enfin l'indiscipline de ces élèves fut si grande, qu'on fut obligé de supprimer cet établissement. Qui aurait jamais cru que ce fût d'une pareille école que serait sorti le chantre sensible des amours d'Estelle et de Galatée?

A peu près vers cette époque, FLORIAN obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre, qui était en garnison à Maubeuge. Arrivé dans cette ville, il devint tellement épris d'une chanoinesse, aussi aimable que vertueuse, qu'il voulait absolument l'épouser. Ses parens et ses amis eurent bien de la peine à le détourner d'un projet qui ne convenait ni à sa fortune ni à son âge : mais on peut croire que ce sentiment profond ne

contribua pas peu à détruire en lui cette dureté de caractère et cette férocité de mœurs dont il était bien difficile de se garantir entièrement à l'école de Bapaume.

Sa famille, dont il n'avait rien à attendre, résolut alors de l'attacher à un homme puissant, en lui procurant, presque malgré lui, cette place de gentilhomme qu'il avait d'abord refusée. Mais FLORIAN voulait servir, et le prince ne voulait point auprès de lui de gens attachés au service. Jaloux cependant de fixer les irrésolutions d'un homme dont il aimait la société, il se prêta de lui-même à aplanir les difficultés qui auraient pu contrarier les goûts de FLORIAN. Il fut convenu que ce dernier aurait une réforme; que, sans qu'il fût obligé de rejoindre, son service compterait toujours; ce qui lui laisserait l'entière liberté de rester à son nouveau poste.

Il se fixa donc à Paris, et cette vie sédentaire qu'il avait tant redoutée ne

contribua pas peu à le lancer dans la carrière des lettres.

Ce fut alors en effet que, pour tromper l'ennui qui le saisissait quelquefois, et dont il disait lui-même qu'il était fort susceptible, il essaya d'écrire. Le goût qu'il avait toujours eu pour la langue espagnole se réveilla : il se mit à l'apprendre, et forma dès-lors le projet de traduire en français quelque ouvrage espagnol qui pût plaire à notre nation. Après avoir hésité entre quelques auteurs, il choisit Cervantes; et, trouvant sa Galatée intéressante, malgré toutes ses imperfections, il résolut d'en tirer parti. Les changemens heureux qu'il fit à ce poëme, les scènes entières qu'il y ajouta, comme le troc des houlettes, morceau charmant du premier livre; la fête champêtre et l'histoire des tourterelles dans le second; les adieux au chien d'Elicio, dans le troisième, le dernier chant tout entier qu'il imagina pour finir le poëme que Cervantes n'avait point achevé; les stan-

ces naïves et délicates qu'il répandit sur tout l'ouvrage, et qu'il eut l'art d'amener toujours d'une manière heureuse, tout concourut au succès de Galatée; et le succès de Galatée décida FLORIAN à se livrer à ce genre de composition, c'est-à-dire à rajeunir le roman pastoral, tombé depuis long-temps dans un discrédit absolu.

Il publia Estelle, et obtint un succès nouveau, dont il eut seul toute la gloire. Estelle en effet est entièrement de son invention, et plaît autant que Galatée; il en est même qui la préfèrent à celle-ci; d'autres, au contraire, se souvenant qu'ils ont connu Galatée la première, conservent pour elle une tendre inclination, et ne mettent pas sa rivale au-dessus d'elle: mais le plus grand nombre regardent Estelle et Galatée comme deux sœurs également aimables, et entre lesquelles il est difficile de faire un choix.

On ne peut cependant se le dissimuler, FLORIAN a travaillé Estelle avec plus

de soin que son premier poëme; il en a mieux conçu l'ensemble, il en a disposé toutes les parties avec plus d'art : les stances pastorales et les romances y font encore un meilleur effet; il n'est aucune de ces romances qui n'ait été mise en musique, et qui n'ait eu la plus grande vogue.

Il était naturel que le succès de Galatée et d'Estelle portât FLORIAN à réfléchir sur le genre pastoral. Il fit un Essai sur la pastorale, pour prouver que tous les ouvrages dont les héros sont des bergers inspirent l'ennui et donnent envie de dormir, quand ils sont resserrés dans un cadre aussi étroit que celui d'une églogue ou d'une idylle. Sans intérêt, dit-il, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable : or est-il facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent sur le même fonds, qui viennent et s'en vont sans motif? l'élatglo-

gue n'est que cela. Un recueil d'églogues est à-peu-près comme un recueil de premières scènes de comédie. FLORIAN concluait de là qu'il valait mieux fondre l'églogue dans un drame pastoral, à la manière de *Guarini*, auteur du *Pastor fido*, et mieux encore dans un roman, à la manière de *Sannazar*, auteur de l'*Arcadie*, et de d'*Urfé*, auteur de l'*Astrée*. Il y aurait bien des choses à dire sur cette manière d'envisager la pastorale; mais une dissertation serait ici déplacée : il suffira d'observer que si, à l'époque où FLORIAN a écrit, il lui a fallu mettre l'églogue en roman pour la faire supporter, c'est qu'il a écrit à une époque où la manie des romans s'est accrue à un point extrême; à une époque où, pour se faire lire, les moralistes, les publicistes, les métaphysiciens, et (qui l'eût cru!) les historiens ont été forcés de faire eux-mêmes des romans.

Ce serait une histoire aussi curieuse que piquante, s'il était possible de la

faire, que celle des petits événemens qui ont porté les auteurs à écrire leurs différens ouvrages. On y verrait bien évidemment que l'esprit n'agit jamais seul, et qu'il faut toujours que ce soit ou une passion ou le besoin qui le mette en jeu, et tire de lui forcément ces étincelles qui font sa gloire. Ceux qui ont été liés avec FLORIAN n'ignorent pas ce qui décida cet auteur à travailler pour le théâtre italien de préférence à tous les autres. Il voulait plaire, et il fit *les Deux Billets*. Aussi donna-t-il au rôle d'Arlequin une sensibilité exquise, qui fit le succès de l'ouvrage; sensibilité qu'il lui fut facile ensuite de transporter dans ses autres pièces, où le même personnage agissant devait naturellement conserver ses premières mœurs. Ce rôle d'Arlequin étant le plus original de la pièce des *Deux Billets*, on sent que FLORIAN dut s'y intéresser. Arlequin fut pendant long-temps son héros. Il l'a représenté dans tous les états de la vie, garçon, marié, père et

fils; mais, en lui conservant un peu de la balourdise propre à ce rôle, il l'a rendu beaucoup plus aimable qu'il ne l'était auparavant, en le rendant et plus sensible et plus moral.

Non seulement il faisait des arlequins aimables, mais il les jouait lui-même en société, avec un talent qu'on eût applaudi au théâtre. C'était son grand amusement. Tous ceux qui l'ont vu jouer chez M. d'Argental n'ont pu oublier avec quelle grâce, quelle finesse, quelle sensibilité il remplissait ses rôles : mais il ne pouvait jouer que sous le masque. Il était acteur médiocre à visage découvert.

Le genre du théâtre plaisait beaucoup à FLORIAN; il l'eût cultivé davantage, s'il ne se fût aperçu que cela déplaisait à son protecteur. Il le suivit à la campagne, et profita de la solitude où il se trouvait pour composer ses *six Nouvelles*.

Il voulut entreprendre ensuite un ouvrage plus important, et choisit *Numa*. Il était si content d'avoir trouvé ce sujet,

qu'il s'étonnait que personne ne s'en fût emparé : quelle que soit la manière dont il l'a traité, on ne lui a pas rendu assez de justice en France. L'étranger l'a accueilli beaucoup plus favorablement. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le personnage de Zoroastre, qu'il y a introduit, a paru un peu déplacé. Un de ses amis, à qui il confiait non-seulement tout ce qu'il faisait, mais encore tout ce qu'il voulait faire, lui avait conseillé de choisir de préférence Pythagore, qui, malgré l'anachronisme, contrasterait moins avec Numa, puisqu'ils habitaient le même pays. FLORIAN convint qu'il avait raison ; mais il dit qu'il ne connaissait pas assez Pythagore pour l'introduire dans son ouvrage, et qu'il préférait un philosophe dans la peinture duquel son imagination pût faire tous les frais. Il s'en repentit dans la suite.

Il est inutile de parler de ses autres ouvrages ; ils sont entre les mains de tout

le monde. L'habitude qu'il avait contractée du travail était devenue en lui un véritable besoin. Il ne passait jamais un jour sans travailler, et souvent il travaillait du matin au soir. Au milieu d'un ouvrage il s'occupait déjà de celui qu'il ferait après.

« Essayez de faire des fables, » lui dit un jour M. de Penthièvre. FLORIAN suivit ce conseil; il fit des fables, passa plusieurs années avant d'en publier aucune, et ne les mit au jour que trois ou quatre ans avant sa mort. Ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine, est, de tous les ouvrages de FLORIAN, celui que la postérité admirera le plus. C'est à la tête de cet ouvrage qu'il a fait graver son portrait.

Peu d'auteurs sont entrés aussi jeunes que lui à l'académie française : il n'avait que trente-trois ans le jour qu'il y fut nommé; mais il ne regarda pas cette place comme un privilége de ne rien faire. Son nouveau titre, loin de dimi-

nuer, avait redoublé son amour pour le travail; et si une mort prématurée ne l'eût pas arrêté dans sa carrière, il avait encore dans la tête des projets de travail pour un grand nombre d'années.

Parmi ses projets, était celui d'écrire la vie des hommes illustres de l'histoire moderne, et de les comparer les uns aux autres à la manière de Plutarque. Il en avait déjà trouvé plusieurs qui pouvaient être mis en parallèle; il attendait, disait-il, pour entrependre ces divers ouvrages, que son imagination fût refroidie; ce sera, ajoutait-il, l'occupation de ma vieillesse.

L'amour qu'il avait conçu pour l'Espagne et les Espagnols n'était pas un amour exclusif. Il y avait un autre peuple qui partageait ses affections : on ne devinerait pas aisément lequel; c'était le peuple Juif : il en possédait parfaitement l'histoire, et l'appliquait souvent très à propos. Il avait toujours eu envie de faire un ouvrage juif, et il en a fait un en

quatre livres qui forme un petit volume pareil à celui de Galatée. Il est intitulé : *Eliézer et Nephthali.* Il est tout d'imagination, mais il est du plus grand intérêt.

Le dernier ouvrage de FLORIAN est sa traduction de Don Quichotte. Il y travaillait, disait-il, pour se reposer et pour prouver à Cervantes qu'il avait entièrement oublié l'aversion qu'il avait eue pour lui dans son enfance. Sur ce qu'un ami lui représentait que Don Quichotte avait été lu par tout le monde; que le ridicule qu'il attaquait n'étant plus à la mode, il exciterait peu d'intérêt; que même il n'était presque lu que par les enfans grands et petits; car il y en a de tout âge qui s'amusent de ses aventures extravagantes sans comprendre le but de l'ouvrage ni en sentir la finesse : il répondait que, Cervantes étant le meilleur écrivain de l'Espagne, il fallait le faire connaître; que ceux qui n'avaient lu que la traduction de Filleau de Saint-Martin ne le connaissaient point, et qu'il espé-

rait qu'on lirait la sienne, qui, au reste, n'est qu'une traduction très libre.

La vie privée de FLORIAN, comme celle de la plupart des gens de lettres, ne présente point d'événemens d'un grand intérêt; il l'avait écrite lui-même; peut-être l'avait-il rendue intéressante; car il racontait avec beaucoup d'agrément et savait donner du prix aux plus légers détails: mais cette vie n'existe plus vraisemblablement, et il n'y a qu'une personne à qui il l'ait lue.

Ceux qui ne l'ont pas connu intimement ne peuvent pas se former une idée de la différence qu'il y avait entre FLORIAN en société et FLORIAN la plume à la main. Lorsqu'il se trouvait dans une compagnie de personnes qui lui étaient connues, et au milieu desquelles il était à son aise, il se livrait aux charmes de la conversation, et il n'y en avait point de plus agréable, de plus vive et de plus gaie que la sienne. Quand il était un peu excité, il aurait fait rire les plus mélan-

coliques; au contraire, quand il ne connaissait pas les personnes ou qu'il n'était pas lié avec elles, il avait l'air sérieux et grave; mais cette gravité formait toujours, pour ceux qui le connaissaient intimement, un contraste singulier avec sa gaieté naturelle.

Il fit plusieurs voyages à la Trappe avec M. de Penthièvre. La vue de ces tristes cénobites qui ne riaient jamais n'altérait point son humeur joviale : elle lui fit même commettre une légère imprudence dont il fut très fâché ensuite. Un jour, à la fin de l'office, où il avait assisté, tous les religieux, suivant l'usage, se prosternent, baisent la terre, attendant, pour se relever, que l'abbé eût donné le signal. FLORIAN, qui trouvait sans doute la méditation un peu longue, frappa sur sa stalle : un religieux, qui crut que c'était le signal de l'abbé, se retourna, vit d'où le coup était parti, et fit un léger sourire. On sort de l'église : quelle fut la surprise de FLORIAN de

voir ce malheureux moine venir, par ordre de l'abbé, se jeter à ses pieds! FLORIAN le relève les larmes aux yeux, et pénétré de voir l'innocent demander pardon au coupable. On pourrait croire qu'avec son caractère il devait s'ennuyer dans cette solitude; point du tout : il y travaillait, semblable en cela à Lamotte, qui y fit son opéra d'Issée; mais Lamotte avait voulu se faire moine, et FLORIAN n'y pensa jamais.

Mais ce caractère si gai qu'il portait dans la société, il le déposait en prenant la plume. Ce n'était plus le même homme; il ne suivait plus que l'impulsion du sentiment; aussi un de ses amis lui disait souvent : Plaisantez tant que vous voudrez en conversation, vous avez le sel de la bonne plaisanterie, mais ne plaisantez pas en écrivant, car alors vous n'êtes plus plaisant. Il ne voulait pas tout-à-fait en convenir, mais ses ouvrages en sont la preuve.

S'il avait voulu se prêter à la société

il y aurait eu les plus brillans succès, et il aurait été accueilli de tout le monde avec transport; mais il aimait le travail et la retraite. Si je voulais, disait-il, répondre à toutes les sollicitations qu'on me fait, je n'aurais pas une heure pour travailler. Aussi n'allait-il que dans trois ou quatre maisons, et encore rarement. Le reste de son temps il le passait chez lui, où il se trouvait mieux que partout ailleurs. Il s'était fait à l'hôtel de Toulouse un petit appartement très agréable, qu'il avait arrangé suivant son goût. Sa bibliothèque était accompagnée d'une volière, et peuplée d'une multitude d'oiseaux, dont le ramage égayait son travail.

C'est là qu'il a passé la plus précieuse portion de sa vie à composer ses charmans ouvrages et à pratiquer toutes les vertus sociales. Cette sensibilité qu'il mettait dans ses écrits, il l'exerçait dans ses actions. Jamais les malheureux n'ont imploré en vain ses secours. Quand ses facultés n'étaient pas suffisantes, il recou-

rait au prince, et jamais il n'employa son crédit auprès de lui que pour rendre service : il serait difficile de dire combien de gens il a obligés.

Il jouissait d'une fortune médiocre, les appointemens attachés à sa place en faisaient la plus forte partie; mais, grâce à ses ouvrages et à l'esprit d'ordre qu'il mettait dans ses affaires, il trouvait le moyen de se livrer à son caractère bienfaisant. Lorsque son libraire lui apportait une somme d'argent, il ne manquait jamais d'en détacher une partie qu'il portait à son ami le curé de Saint-Eustache, pour les pauvres.

On peut encore citer un trait qui achèvera de peindre son caractère. A la mort de son père, il ne trouva que des dettes; il aurait pu renoncer à la succession, et abandonner aux créanciers le peu qui restait. Il se conduisit bien différemment; il se porta héritier, fit vendre ce que son père avait laissé, et paya toutes les dettes de son argent. Il ne ré-

serva qu'une chaumière avec un petit champ, qu'il donna en toute propriété à une bonne fille qui avait servi son père quarante ans, et qui l'avait vu naître. Cette pauvre femme ne voulait pas accepter ce présent. Elle lui dit qu'elle ne tarderait pas à le lui rendre par sa mort : elle était loin de penser qu'elle lui survivrait.

Tel était Florian : cet homme, aussi aimable dans sa conduite que dans ses écrits, ne traçant pas en vain le tableau du bonheur que procure la bienfaisance, partageant son temps entre l'étude et l'amitié, prompt à obliger, et tout-à-fait incapable de nuire, étranger à toutes les animosités; retiré à Seaux depuis le commencement de la révolution, et ne s'occupant dans sa solitude que de projets littéraires, pouvait-il s'attendre que l'envie troublerait le repos de ses jours, l'arracherait à ses bocages, le traînerait dans une prison? Il se l'imaginait si peu, que son arrestation fut un coup de foudre

pour lui. Il se troubla quand on lui dit : Vous n'êtes plus libre ; et dès-lors il sentit que ce trait de l'injustice des hommes devait le conduire au tombeau.

La postérité croira difficilement que l'auteur d'*Estelle* et de *Galatée*, vivant à la campagne au milieu de ses livres, ait pu faire assez d'ombrage pour être conduit en prison.

Parmi les traits que les historiens citeront pour caractériser l'époque du régime révolutionnaire, ils n'oublieront pas l'arrestation de Florian. Elle a quelque chose de si étrange, et ses suites d'ailleurs lui ont été si funestes, qu'on aimera peut-être à en savoir les détails. Je les trouve consignés dans un brouillon de pétition, en forme de lettre, que Florian, de sa prison, écrivait à un député de sa connaissance. En le lisant, je n'ai pu m'empêcher de l'arroser de larmes. Ceux qui le liront après moi en verseront aussi, à moins qu'ils ne soient tout à fait insensibles. Je sais que bien des

personnes blâmeront FLORIAN de n'avoir pas montré plus de fermeté, de s'être en quelque sorte laissé accabler sous le poids de l'injustice, d'avoir flatté ses persécuteurs : mais d'abord, si la faiblesse du caractère est un défaut, elle n'est pas toujours un crime; elle naît d'une extrême sensibilité, et n'en mérite que plus d'indulgence.

Voici le brouillon.

« Citoyen représentant, tu chéris, tu « cultives les lettres, mais tu chéris da- « vantage la patrie et la liberté [1] ; mais « tu exiges que les arts, dont tu fus l'ami « dès l'enfance, soient utiles à la cause « du peuple pour laquelle tu voudrais « mourir : c'est à ce seul titre que je t'é- « cris.

« Méditant depuis long-temps de re-

[1] Le tutoiement était obligatoire pendant le régime révolutionnaire.

« faire l'histoire ancienne pour l'éduca-
« tion nationale, j'en ai instruit, par un
« mémoire, le comité de salut public.
« J'ai pris soin de parler de moi dans un
« moment où l'homme timide, qui au-
« rait eu le moindre reproche à se faire,
« ne se serait occupé que de se faire ou-
« blier. Tranquille sur cette démarche [1],
« je travaillai dans la solitude, et j'avais
« achevé déjà plusieurs morceaux sur
« l'Egypte, quand tout à coup un ordre
« du comité de salut public m'a fait
« mettre en arrestation dans la maison
« de Port-Libre : j'y suis depuis vingt-
« deux jours, sans compter les longues
« nuits qui ne diffèrent des jours que par

[1] FLORIAN était noble; et, comme tel, soumis au décret qui exilait les ci-devant nobles à dix lieues de Paris. Pour qu'il pût rester à Seaux, il fallait que le comité de salut public le mît en réquisition. C'est cette faveur que sollicita FLORIAN, et qui fut la cause de sa perte.

« le manque de lumière, sans livres, « presque sans papier, au milieu de six « cents personnes, appelant en vain « pour me secourir l'imagination que j'a- « vais autrefois, et ne trouvant à sa « place que la douleur et l'abattement.

« J'ai pourtant voulu travailler. J'ai « conçu le plan d'un ouvrage [1] que je « crois utile à la morale publique. J'ai « chanté dans ma prison le héros de la « liberté. Je t'envoie mon premier livre : « je te demande de le juger.

« Si tu ne penses pas que le poëme « puisse fortifier dans l'âme des jeunes « Français et l'amour de la république et « le respect des mœurs simples, ne me « réponds point..... Laisse-moi mourir « ici : l'altération de ma santé m'en fait « concevoir l'espérance.

« Si ton civisme et ton goût, dépouil-

[1] Le poëme de GUILLAUME TELL, divisé en quatre livres.

« lés de tout intérêt pour moi, te per-
« suadent qu'il est bon que mon ouvrage
« soit fini, parles-en à tes collègues,
« membres du comité de salut public, et
« dis-leur :

« De quoi peut être coupable l'homme
« qui pensa être mis à la Bastille pour
« les premiers vers qu'il fit dans le *Serf*
« *du Mont Jura;* écrivait avant la révo-
« lution le onzième livre de *Numa*, et
« qui, depuis la révolution, libre, or-
« phelin, sans autre fortune que son ta-
« lent, qu'il pouvait porter partout, n'a
« pas quitté un moment sa patrie, a com-
« mandé trois ans une garde nationale;
« a donné plusieurs ouvrages; et, dans
« son recueil de fables, a imprimé celle
« des *Singes et du Léopard?*

« Un fabuliste, un berger, le chantre
« de Galatée et d'Estelle peut-il com-
« mettre des crimes? peut-il seulement
« en concevoir? La lyre de Phèdre, le
« chalumeau de Gessner, trop sourds,

« trop faibles sans doute au milieu des « trompettes guerrières, peuvent-ils jamais nuire ou déplaire à ceux qui veulent établir la liberté sur la base de la « morale? La fauvette qui chantait auprès des marais de Lerne, lorsque Hercule combattait l'hydre, n'excita point « la colère du héros libérateur. Peut-être « même, après la victoire, l'écouta-t-il « avec bienveillance.

« C'est à ce peu de mots que je réduis, « que je réduirai ma défense. Si l'on me « croit coupable, qu'on me juge; mais « si je suis innocent, que l'on me rende à « la liberté, que l'on me rende à mes ouvrages, à mes ouvriers d'imprimerie que « j'ai fait vivre depuis quinze ans, et que « ma détention empêche de poursuivre « une très grande entreprise : que l'on « me rende à ma vie pure, et au désir « d'être utile encore à mon pays. »

C'est ainsi que la voix de FLORIAN, cette voix si douce et si pure, cherchait

à frapper l'oreille des tyrans odieux qui asservissaient alors la France. Elle ne fut d'abord pas entendue; mais le 9 thermidor vint hâter l'effet des sollicitations de FLORIAN et de ses amis. Il sortit de prison quelque temps après ce jour mémorable; et il s'empressa de quitter Paris pour aller vivre à la campagne. Son but était d'y respirer un air pur, et de s'y faire oublier. Il avait alors un fonds de tristeste qui lui rendait la solitude plus chère que jamais. Soit que le sentiment de l'injustice commise envers lui l'eût affecté jusqu'à altérer sa santé; soit que le mauvais air et la mince et grossière nourriture de la prison lui eussent laissé le germe d'une maladie mortelle, il ne tarda pas à se mettre au lit, et il ne se releva plus.

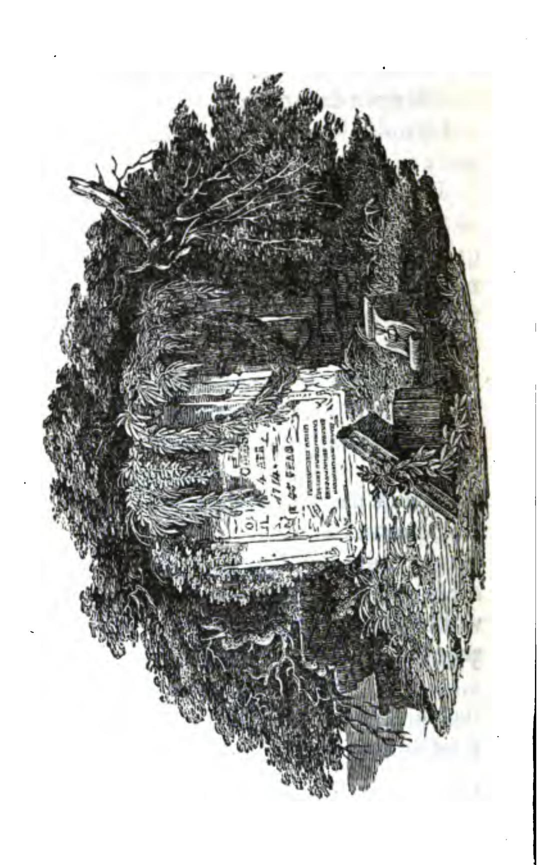
FLORIAN annonçait une carrière beaucoup plus longue. Sa modération, sa sobriété faisaient espérer qu'il serait conservé long-temps aux lettres et à l'amitié.

Quoique d'une taille au-dessous de la médiocre, il était fortement constitué. Il n'était pas beau de visage, mais la sérénité, la gaieté qui y brillaient, ses grands yeux noirs, pleins de feu, qui animaient toute sa physionomie, le rendaient très agréable. Il est mort à Seaux, dans un petit appartement qu'il occupait à l'orangerie. Il n'avait pas encore quarante ans.

Dans un autre temps, la mort du chantre d'Estelle, de Galatée, de Numa, de Gonzalve, eût été l'événement du jour; tous les poëtes auraient fait des élégies sur un trépas si prématuré; toutes les sociétés littéraires auraient retenti de ses éloges, et fait éclater leurs regrets sur la perte que les lettres venaient de faire. Mais, à l'époque où mourut FLORIAN, tous les esprits étaient occupés d'intérêts politiques, tous les cœurs étaient encore meurtris par la douleur; chacun avait des larmes personnelles à

répandre. La mort de FLORIAN, à peine mentionnée dans quelques journaux, fut oubliée dès le lendemain avec les journaux de la veille.

Je fis alors un voyage à Seaux, pour aller m'attendrir sur le sort d'un auteur que j'avais chéri, et dont les ouvrages m'avaient fait passer les plus doux momens. Je parcourus les allées qu'il avait coutume de fréquenter; je m'assis, les yeux mouillés de pleurs, sur les bancs voisins de sa demeure, ces bancs inspirateurs sur lesquels il s'était assis tant de fois. Je côtoyai ce beau canal qu'il avait tant de fois côtoyé lui-même; et, me reposant ensuite sous des trembles d'une prodigieuse hauteur, je crayonnai sur le gazon cette romance, que j'aurais voulu pouvoir chanter en m'accompagnant de la harpe d'Ossian.



LE TOMBEAU DE FLORIAN

A SEAUX.

O BOIS silencieux, et toi, rive fleurie,
Écoutez les accens de ma juste douleur!
Seul conduit dans ces lieux par la mélancolie,
D'Estelle et de Numa je viens pleurer l'auteur.

C'EST ici qu'il vivait. Les voilà ces bocages
Où son cœur, aussi pur que l'éclat d'un beau jour,
Goûtait un calme heureux au milieu des orages,
Où sa muse chantait l'innocence et l'amour.

JE veux à cet ami de la simple nature
Élever de mes mains un modeste tombeau.
Un myrte l'ornera de sa douce verdure;
A ses pieds brillera le cristal d'un ruisseau.

FLORIAN méritait une plus longue vie.
Mais il fut malheureux : il avait des talens.
Trop vertueux pour être à l'abri de l'envie,
Il vient de succomber à la fleur de ses ans.

QUAND un nouveau Néron, dans sa rage inhumaine,
Immolait l'innocence avec impunité,
FLORIAN gémissait; il mérita sa haine,
Et ne put échapper à la captivité.

PERDANT la liberté, sans perdre sa constance,
Il fixe l'avenir d'un regard assuré.
Quelquefois seulement ses yeux pleurent l'absence
Des bocages chéris dont il est séparé.

MAIS le peuple se lève, et le tyran expire :
La vertu voit un terme aux maux qu'elle a soufferts;
L'humanité, les lois ont repris leur empire,
Et FLORIAN captif a vu briser ses fers.

IL revient habiter sa solitude obscure :
Il revoit ces vergers, ce vallon, ce coteau;
Mais de ses maux passés la cruelle peinture
Empoisonne ses jours et creuse son tombeau.

IL n'est plus... Qu'ai-je dit? en dépit de l'envie,
De l'injure des ans son nom sera vainqueur;
Et les productions de son heureux génie
Retraceront toujours les vertus de son cœur.

L. F. JAUFFRET.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR J. P. FLORIAN,

à sa réception à l'académie française, le 14 mai 1788.

Si l'honneur d'être admis parmi vous pénètre de reconnaissance l'écrivain qui peut vous offrir les plus beaux titres de gloire, quels sentimens ne doit pas éprouver celui qui, jeune encore, se trouve assis au milieu de ses maitres! Les illusions de l'amour-propre seraient peut-être pardonnables dans ce jour; mais elles ne m'éblouissent point, ma sensibilité m'en garantit. Je perdrais trop de mon bonheur, en imaginant le devoir à moi-même, et mon cœur jouit mieux d'un bienfait que ma vanité ne pourrait jouir d'un triomphe.

Non, messieurs, mes faibles essais n'auraient pas suffi pour me concilier vos suffrages; mais ils étaient soutenus par l'intérêt

dont m'honore le prince [1] que vous révérez tous ; celui que soixante ans d'une vie pure et sans tache ont rendu l'objet de la vénération publique ; dont le nom, tant de fois béni par le pauvre, n'a jamais été prononcé que pour rappeler une bonne action ; qui, né dans le sein des grandeurs, comblé de tous les dons de la fortune, ignore s'il est d'autres jouissances que celle d'être bienfaisant ; celui dont l'aimable modestie souffre dans ce moment de m'entendre révéler ses secrets, et qui aura peine à me pardonner la douce émotion que je vous cause. Il a daigné solliciter pour moi : son rang n'aurait pas captivé vos âmes fières et libres ; mais ses vertus avaient tout pouvoir sur vos cœurs vertueux et sensibles.

Au désir de lui complaire, en m'adoptant, s'est joint sans doute le motif de donner aux jeunes littérateurs plus d'émulation et de courage. Vous avez voulu que je pusse leur dire : Travaillez, le prix vous attend ; consa-

[1] S. A. S. monseigneur le duc de Penthièvre, présent à cette séance.

crez à l'étude ce temps précieux de la jeunesse, perdu trop souvent dans de vaines erreurs. Vous y trouverez des jouissances pures, vous éviterez des repentirs amers en méditant sur la vertu, en cherchant toujours à la peindre. Votre cœur, épris pour elle, s'enflammera du désir de pratiquer vos propres leçons. Votre talent prendra bientôt une nouvelle énergie (car le talent s'élève avec l'âme); vous deviendrez à la fois meilleurs, plus instruits, plus heureux; l'estime publique récompensera vos mœurs; et vos juges, qui compteront vos efforts, et non vos années, s'empresseront de récompenser vos plaisirs.

En effet, si l'amour du travail rend heureux dans tous les âges, il est surtout utile dans la jeunesse. C'est lorsque les passions fougueuses luttent sans cesse contre une raison faible, lorsque le cœur sans défense, et ouvert pour ainsi dire de toutes parts, s'offre de lui-même à toutes les séductions, que l'âme, avide d'émotions nouvelles, vole au-devant de tout ce qui peut l'affecter; c'est alors qu'il est nécessaire de donner de l'ali-

ment à cette activité inquiète, de diriger vers un but utile cette ardeur dont on doit profiter, et d'arracher sa vie à l'ennui, après lequel marchent souvent les vices.

Vainement, dans le monde, s'occupe-t-on sans cesse d'échapper à cet ennui : la peur qu'il y inspire prouve sa présence dans ces assemblées tumultueuses, où l'on s'est cherché sans désir, où l'on se quitte sans regret. L'homme capable de penser sent bientôt le vide qui l'environne ; il se trouve seul, sans être avec lui-même ; celui surtout que sa jeunesse soumet plus qu'un autre à ces vains dehors, à ces frivoles devoirs. La seule règle sur laquelle on le juge ne peut, sans un danger extrême, déployer un moment son caractère : s'il ose désapprouver ce qu'il blâme, sa franchise paraît de l'orgueil ; s'il attend d'être convaincu pour se rendre, son courage est opiniâtreté ; s'il garde le silence, on le dédaigne ; et, s'il parle, on l'humilie. Ah ! qu'il rentre dans l'asile où il a le droit de penser ! L'étude, en le préservant du tourment de dissimuler, ou du malheur de déplaire, lui don-

nera cette paix du cœur, premier et seul bien de la vie; abrégera les longues heures, charmera le moment présent par les plaisirs qu'elle procure, embellira d'avance les jours futurs par les succès qu'elle promet, et fera revivre pour lui le passé par les fruits qu'il en recueille sans cesse.

Instruit de ces vérités dès mon enfance, l'espérance que j'en ai conçue m'a valu plus de bonheur que la fortune n'en peut donner. Qu'il me soit permis de le dire, que le sévère censeur, prêt à me blâmer de ce que j'ose vous entretenir de moi, daigne réfléchir qu'à mon âge on n'a pu étudier l'homme que dans soi-même. Et qui oserait prétendre ici à me dire des choses nouvelles? Vous avez tout pensé, vous avez tout écrit; les expressions répétées de mon inutile reconnaissance ne satisferaient que mon cœur. Plutôt que de vous fatiguer de ce que je vous dois aujourd'hui, souffrez, messieurs, que je vous rende compte de ce que je vous ai dit dans tous les temps.

Ce goût du travail, cet amour de la gloire, me furent inspirés par vos écrits; dès mon en-

fance ils étaient dans mes mains. Que de charmes cette douce occupation a répandus sur mes jours! Élevé chez le digne prince dont les bontés faisaient tout mon héritage, je contemplais de près la vertu; elle s'offrait à moi dans tous ses charmes. Vos ouvrages, en m'éclairant, m'apprenaient à la mieux sentir, à la respecter davantage : je lisais chez vous le précepte; le même jour je voyais l'exemple.

Forcé bientôt par mon état d'aller passer mes jeunes années dans ces villes guerrières où l'homme sensible est si souvent seul, où les amis sont d'autant plus rares, que les compagnons sont plus nombreux, où le temps se partage sans cesse entre la fatigue et l'oisiveté, combien de fois j'ai trouvé dans vos écrits le délassement et la paix dont mon esprit avait besoin! combien de plaisirs vous m'avez valu! Qu'il était doux pour moi, au sortir d'un exercice, d'aller relire sous un arbre les Géorgiques ou les Saisons; ou bien, me transportant en idée à ce théâtre dont j'étais si loin, de verser des pleurs délicieux pour l'épouse de Lyncée! Plus souvent médi-

tant les devoirs de l'homme, et cherchant à devenir meilleur, j'écoutais le vieillard Bélisaire, et je sentais mon âme s'élever en même temps que mon esprit s'éclairait. Je relisais ses contes charmans, où la brillante imagination embellit les préceptes de la morale, les fait pénétrer dans le cœur en flattant sans cesse le goût, et jette sur la vérité un voile riche et transparent qui augmente ses charmes. Ainsi je vivais avec vous, messieurs, et je ne vous connaissais point encore; vous étiez les bienfaiteurs de ma raison, et j'étais ignoré de vous.

Nourri de ces utiles lectures, je sentais déjà le besoin d'imiter ce que j'aimais, lorsque appelé par ma famille auprès de ce grand homme que les siècles auront tant de peine à reproduire, je connus Voltaire; je vis ce vieillard courbé sous les lauriers et sous les années, rassasié de triomphes, et toujours prêt à rentrer dans la lice au seul cri de l'humanité; attirant dans sa retraite, des extrémités du monde, les princes, les voyageurs, et se plaisant davantage à donner un asile aux infor-

tunés; honoré de l'amitié, des bienfaits de plusieurs souverains, et partageant avec l'indigence les biens que la fortune étonnée avait laissé conquérir au génie.

Ce beau spectacle m'enflamma; je me livrai sans résistance au charme qui m'entraînait, sans examiner si j'avais reçu de la nature une étincelle de ce feu sacré dont vous seuls, messieurs, conservez le dépôt. Je pris mon ardeur pour de la force, et mon attrait pour du talent; j'écrivis. Dès ce moment, toutes mes jouissances furent doublées; toutes les facultés de mon âme s'augmentèrent, toutes mes sensations devinrent plus vives, rien ne fut plus indifférent à mes yeux. L'aspect d'une campagne riante me transporta: le chant des oiseaux, le murmure de l'onde, le tranquille silence des bois, tout me parla, tout me fit éprouver des émotions qui m'étaient inconnues. L'arbre que je n'avais pas daigné regarder m'arrêta sous son ombrage, me fit rêver délicieusement. La solitaire fontaine, que je n'avais cherchée autrefois que pour m'y désaltérer, je la cherchai pour m'y plaire,

pour écouter le bruit de ses eaux. Les déserts mêmes, les monts escarpés, les lieux incultes et sauvages, eurent des charmes pour moi; tout s'embellit à mes regards. Chaque objet, devenu modèle, me fit méditer un nouveau tableau; je sentis enfin la nature, premier bienfait de l'amour des arts.

Animé par les encouragemens que l'indulgence accorde toujours aux premiers efforts, j'osai me présenter dans la lice où vous seuls, messieurs, donnez la couronne. Vous me sûtes gré de mon émulation, vous sourites à mon ardeur, et votre bonté la récompensa bientôt. Plusieurs d'entre vous, amis, élèves, compagnons de gloire de Voltaire, voulurent s'acquitter envers moi de ce qu'ils pensaient lui devoir. Celui surtout que vous pleurez encore, quoique si dignement remplacé; celui qui fit tant d'honneur aux sciences, aux lettres, à l'humanité; dont le nom, respecté de tous les savans de l'Europe, était encore chéri de l'indigent; d'Alembert m'honora de son amitié. Celui que l'élite de la capitale court applaudir avec transport, lorsqu'il révèle

dans le lycée les secrets de cet art sublime qui lui inspira Warwick, Philoctète et Mélanie; l'infaillible interprète du goût daigna me donner des leçons. Le chantre heureux des plaisirs champêtres, l'harmonieux traducteur de Théocrite et de Pindare, le sage historien du roi père des lettres, et le noble guerrier qui, couronné de la main des Muses, comblé des honneurs militaires, quitte envers sa patrie et son nom, libre de jouir désormais d'un repos et d'une gloire achetés par des succès, abandonna ce repos, son pays, ses amis, ses goûts, pour aller s'associer aux dangers des Washington et des La Fayette; tous ceux pour qui Voltaire vivait encore me tendirent la main, soutinrent mes pas chancelans, et, m'entraînant malgré ma faiblesse, ils m'ont conduit à leur suite jusque dans ce sanctuaire. Ainsi quelquefois de vaillans capitaines élèvent aux honneurs un jeune soldat, parce qu'ils l'ont vu servir enfant sous les tentes de leur général.

Quels devoirs vous m'avez imposés, messieurs! quelles obligations je contracte! Ce

n'est point ma vaine reconnaissance qui peut justifier votre adoption ; ce n'est point cet amour du beau que j'ai puisé dans vos ouvrages, ni ce stérile désir d'approcher de ce que j'admire. Il faut d'autres titres sans doute pour oser s'asseoir sans effroi à cette place que tant de grands hommes ont occupée ; pour oser porter mes regards sur ces murs sacrés où les ombres illustres de l'immortel Richelieu, du vertueux Séguier, du plus magnanime de nos rois, toujours attentives, jugèrent sévèrement chacun de vos choix. Que dis-je ? ai-je besoin de porter si loin ma vue ? Cette place vide, ce triste deuil qui doit si long-temps obscurcir vos fêtes, votre douleur muette et profonde, tout me dit assez que vos pertes sont irréparables. Il vient de vous être ravi ce génie vaste et profond qui, embrassant l'immensité de la nature, trouva dans son imagination autant de trésors que dans son modèle ; se lança d'un vol rapide par-delà les bornes de notre univers ; et, non content d'avoir pénétré tous les secrets du présent, voulut encore arracher le

voile qui couvre le présent et le passé ; à qui toutes les nations éclairées venaient soumettre leurs doutes, et apporter en tribut leurs découvertes nouvelles, comme au seul homme qui pût interpréter l'immortel écrivain, dont la vie peut être comptée au nombre des époques de la nature.

Votre présence, messieurs, peut seule adoucir nos regrets. Redoutable pour moi seul, elle est rassurante pour la natiou. Comme Français, je m'enorgueillis en regardant ceux qui nous restent; comme votre confrère, je tremble en contemplant ceux qui m'adoptent. Là, c'est le rival de Shakespear; ici, l'émule de Tacite; ici, l'éloquent défenseur de l'humanité souffrante, à qui les sciences doivent des lumières, à qui le pauvre devra des asiles; là, ce confident de la nature, qui sut nous tracer de la même main les amours naïfs de la jeune Rose, et l'adorable caractère du Philosophe sans le savoir ; à qui son âme seule apprit l'art d'émouvoir les cœurs, et qui possède ce talent si sûr, comme son Philosophe possède ses vertus sans effort et sans vanité.

Partout je vois des titres de gloire, et chacun de vous me fait mesurer avec effroi l'intervalle qui me sépare de lui.

Mais c'est au milieu de ces frayeurs mêmes que j'éprouve de nouveaux bienfaits de mon amour pour le travail. Oui, je redoublerai d'efforts : oui, je prends ici l'engagement de consacrer ma vie entière à mériter ce beau jour, de tout employer, de tout tenter pour me rendre digne du titre dont vous m'avez honoré. En sortant de ce triomphe, je rentre dans la carrière; et, la couronne sur le front, je vais combattre avec plus d'ardeur que s'il fallait encore l'obtenir.

Guidé par vous, messieurs, je le trouverai peut-être ce naturel aimable, cette simplicité touchante, cette délicatesse de sentimens que j'ai toujours non pas cherchée, mais désiré de rencontrer. Vous remplacez le maître qui devait m'apprendre ces heureux secrets, celui qui daigna sourire aux faibles sons de ma flûte pastorale, et diriger mes premiers pas dans la carrière qu'il avait parcourue avec tant de gloire. Par quelle fatalité m'a-t-il fallu déplo-

rer sa perte, au moment même où votre bienfait répandait la joie dans mon âme? Le bonheur n'est jamais sans mélange: j'ai perdu Gessner quand vous m'adoptiez. Les félicitations de mes amis ont été troublées par les plaintes dont retentissent les monts helvétiques, par les regrets de tous les cœurs sensibles, qui redemandent Gessner à ces plaines, à ces vallons qu'il a dépeints tant de fois; à ce printemps qui renaît sans lui, et qu'il ne chantera plus. Ah! quoiqu'il ne fût pas Français, quoiqu'il ne tînt à cette académie que par ses talens et ses vertus, qu'il me soit permis, au milieu de vous, de lui offrir mon tribut de respect, d'admiration. Que mes nouveaux bienfaiteurs me pardonnent la reconnaissance et me laissent jeter de loin quelques fleurs sur le tombeau de mon ami, sur ce tombeau où la piété filiale, la tendresse paternelle, la discrète amitié, l'amour pur et timide, pleurent ensemble leur poëte, le chantre d'Abel, de Daphnis, le peintre aimable des mœurs antiques. Celui dont les Idylles touchantes laissent toujours au fond de l'âme ou

une tendre mélancolie, ou le désir de faire une bonne action, ne peut être étranger pour vous : en quelque lieu que le hasard les ait placés, tous les grands talens, tous les cœurs vertueux sont frères; ils ressemblent à ces fleurs brillantes qui, dispersées dans tout l'univers, ne forment pourtant qu'une seule famille.

MÉMOIRES
D'UN JEUNE ESPAGNOL.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance. Fortune de mon père; sa position. Mon éducation. Accident de mon frère.

Je suis né le 6 mars 1755, à Cogollos, petite ville du royaume de Grenade. Mon père était le huitième cadet d'un gentilhomme qui dissipait son bien avec les femmes et les maçons. Une seule de ces deux passions suffit pour ruiner l'homme le plus opulent; mais mon grand-père les possédait toutes deux; elles l'absorbaient si entièrement, qu'il s'occupa peu de sa nombreuse famille; mes tantes furent mises au couvent, mes oncles au service; mon père fut cornette au régiment d'Alcantara, cavalerie; il fit la guerre sous le fameux duc d'Albe, assista à trois de ses victoires; et,

après onze ans de service, et beaucoup de blessures, il quitta la carrière de la gloire, qui n'est trop souvent que celle des désagrémens. Il devint amoureux de ma mère, et après quelques difficultés, causées par la différence des religions (ma mère était protestante), il l'obtint et l'épousa. Le père de ma mère lui donna tout son bien, mais en s'en réservant l'usufruit; et mon père, qui ne possédait rien et devait posséder fort peu de chose, crut encore faire un fort bon mariage : il fut heureux au moins; ils s'adoraient réciproquement, et ils passèrent les premiers temps de leur union à Cogollos, où ils vivaient fort à l'étroit; mais ils s'aimaient; et quand on s'aime, on a bien moins de besoins. Je fus le premier fruit de cet amour. Un an après, ma mère accoucha d'un second fils, et mourut des suites de cette couche. Mon père fut inconsolable; il perdait sa compagne et son amie; il résolut de n'en prendre jamais d'autre et de ne plus penser qu'à l'éducation de ses enfans, et à leur faire une petite fortune.

La terre de Niaflor était tout ce qui restait à mon grand-père du patrimoine considérable qu'il avait dissipé, encore était-elle chargée de beaucoup de dettes. Mon père alla

l'habiter, la cultiva, la laboura, pour ainsi dire, et se fit donner par ses autres frères la cession de leurs droits à cette terre, à condition qu'il en acquitterait les dettes. Mon grand-père, que ces soins auraient dû regarder, était à Murcie, occupé à plaider; car la passion des procès avait succédé chez lui à celle des femmes. Tandis qu'il consumait son temps et le peu qui lui restait à courir après les mauvais marchés qu'il avait faits, mon père nous élevait, et, malgré la modicité de sa fortune, il ne négligeait rien pour notre éducation. A quatre ans nous fûmes mis en pension à Priégo, petite ville peu éloignée, chez une demoiselle qui tenait des pensionnaires : là nous apprîmes à lire et à écrire, et ce fut cette même année qu'il arriva un événement qui coûta depuis bien des larmes à mon père.

Le jour de la Saint-Jean 1759, mon père vint nous voir à Priégo; il était à cheval, suivi d'un domestique, et nous avait apporté beaucoup de fruits, dont mon frère mangea sans ménagement. Lorsque mon père voulut partir pour retourner à Niellor, je le priai de me prendre sur son cheval, et de me conduire ainsi hors de la ville; il y consentit; jamais il n'a su me rien refuser. Il me prit donc sur

l'arçon de sa selle, et mon frère fut placé de même entre les bras du domestique. Ce malheureux valet, craignant de laisser tomber le fils de son maître, le serra si fort sur l'estomac, que l'on rapporta mon frère mourant. On crut d'abord que ce n'était qu'une indigestion; mais le mal devint plus sérieux; il se forma une tumeur et ensuite un ulcère, qui ne s'est cicatrisé que bien des années après. Mon malheureux frère ne grandit plus; sa santé ne fit qu'empirer, et il devint tout contrefait. Mon père le rappela près de lui, lui prodigua les soins les plus tendres, le fit voir à tous les médecins de la faculté de Grenade; mais le mal fut déclaré sans remède : alors mon père se décida à le garder à Niaflor, et je restai seul en pension.

J'eus à peu près, dans ce temps-là, une maladie assez sérieuse, qui cependant m'épura le sang, et a sûrement beaucoup contribué à la bonne santé dont j'ai joui depuis : c'était la petite-vérole volante; j'en fus guéri au bout de quelques mois, et je ne quittai pas pour cela Priégo. Je n'avais guère que six ans lorsque la milice qui y était en garnison reçut ordre de partir; et on fit monter la garde aux bourgeois. Le gouverneur de la ville, ami de mon père, fit ses deux fils offi-

ciers de cette bourgeoisie, et me fit moi-même sous-lieutenant. J'eus donc un uniforme, je montai la garde, et je commençais à me croire un petit être important, lorsque l'on nous congédia, et je perdis mon emploi. Je continuai à rester dans ma pension à Priégo jusqu'à l'âge de sept ans. A cette époque, je fis un voyage dont le récit exige que je reprenne les choses de plus haut.

CHAPITRE II.

Ce que c'était que mon oncle. Voyage à Pedrera. Séjour à Grenade. Singulière réception. Prompt retour.

Mon père avait un frère aîné dont il avait été le cornette pendant le temps qu'il avait servi. Ce frère, dont j'aurai souvent occasion de vous parler, avait quitté la maison paternelle pour entrer dans les dragons de la garde du roi. Le peu de tendresse que mon grand-père avait pour ses enfans lui fit presque oublier celui-ci dès qu'il ne le vit plus; mon oncle se vit donc abandonné à Madrid, et n'eut d'autre ressource que lui-même : il se répandit beaucoup, joua gros jeu, et heureusement; se fit aimer de beaucoup de femmes,

et se passa aisément des secours que son père lui refusait. Mon oncle était fait pour les femmes. Né avec la plus grande complaisance, la plus grande discrétion, une persévérance infatigable et l'art heureux de savoir vivre pour les autres, il était très aimable aux yeux de celles qu'il attaquait. Il obtint par ses maîtresses et par le cardinal Portó-Carrero, dont il était un peu parent, une compagnie de cavalerie; et, après avoir servi long-temps avec agrément, il vendit sa compagnie pour épouser une femme à laquelle il était attaché depuis bien des années; mais le prix de cette compagnie ne le rendant pas bien riche, il courut auprès d'un de ses vieux oncles, qui demeurait à Pedrera, petite ville du royaume de Grenade, pour se faire nommer son héritier. Mon père, sachant qu'il était peu éloigné de son frère, voulut aller l'embrasser, et trouva tout simple d'y mener son fils. Nous partîmes donc pour Pedrera, et nous nous arrêtâmes à Grenade : j'y fus présenté au duc d'Aveyro, notre vice-roi. Le hasard me fit connaître de la duchesse son épouse : j'étais à la comédie, et mon père m'avait habillé en houssard. Ma figure ou mon habit fut remarqué de la duchesse d'Aveyro, qui me fit venir dans sa loge : elle me dit que j'avais de fort beaux

yeux, mais qu'ils étaient un peu trop grands. Le hasard fit que je lui répondis qu'ils ne le seraient jamais assez pour la regarder. Je n'avais que sept ans, ma réponse lui plut; elle me fit souper chez elle, et je fus comblé de caresses et de bonbons.

Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Pedrera. Mais quelle fut notre surprise à la réception que l'on nous fit! Le vieux richard crut que mon père venait pour enlever, ou du moins partager la fortune qu'il pouvait donner, et n'eut pas l'art de déguiser cette crainte. Mon père, peu content de l'accueil, partit le lendemain de son arrivée, et retourna dans sa terre, un peu piqué du succès de son voyage.

Son premier soin fut de me conduire à Santa-Fé, dans une espèce de collége où je restai près d'une année, me perfectionnant dans la lecture et dans l'écriture, sans apprendre rien au-delà; car je compte pour rien certaines leçons que l'on nous enseignait comme à des perroquets, et que nous débitions ensuite sur un théâtre construit pour attirer des pensionnaires au principal du collége. Peu de temps après, ce collége fut transféré à Priégo, où j'avais été élevé: j'y restai quelque temps en-

core, et j'avais près de neuf ans, lorsque mon père résolut de me faire inoculer.

CHAPITRE III.

Inoculation. Ce que c'était que ma tante. Départ du royaume de Grenade.

L'INOCULATION n'était pas alors aussi en vogue qu'aujourd'hui; elle avait beaucoup d'ennemis dans le royaume de Grenade. Ce pays, le plus beau de l'Espagne pour le climat, est aussi le plus superstitieux; tous ceux qui me voyaient faire les préparatifs nécessaires pour être inoculé me regardaient comme perdu; et l'on disait que mon père serait sûrement puni de sa hardiesse *à tenter Dieu*; c'était l'expression dont se servaient beaucoup de Grenadins et toutes les dévotes grenadines : mon père ne s'en disposait pas moins à rassurer mes jours contre une maladie mortelle, et il avait loué une maison à Guadix, de concert avec un de ses voisins qui voulait aussi *tenter Dieu*, et faire inoculer sa fille. Cette jeune personne, appelée Séraphine, n'avait qu'un an de moins que moi, et promettait déjà de faire du bruit par ses charmes. Nos deux pères se firent un plaisir de nous faire

inoculer ensemble, et l'on nous conduisit à Guadix. Séraphine et moi nous habitions la même chambre; nos deux lits étaient l'un contre l'autre; nous ne nous quittions pas; nous nous aimions de tout notre cœur, nous nous promettions de nous aimer toujours; nous nous embrassions avec un plaisir au-dessus de notre âge : nous savions déjà faire la différence des baisers de l'amour à ceux de la simple amitié; car les baisers que je donnais à Séraphine devant son père ne ressemblaient point du tout à ceux que j'imprimais sur ses lèvres quand nous étions sûrs de n'être pas vus. Pendant le repos que la petite-vérole nous laissa, Séraphine et moi nous nous enfermions souvent ensemble. Je me rappelle avec plaisir tout ce que nos cœurs se disaient; et le temps de mon inoculation est une époque dont je me souviendrai toujours avec délices; toutes les circonstances m'en sont présentes; je n'ai jamais oublié les sermens que me faisait Séraphine. Vous verrez qu'elle ne s'en souvint pas aussi bien.

Dés que je fus guéri, mon père me ramena à Niaflor, où je passai quelque temps à ne faire autre chose que tuer des oiseaux, et lire les livres que je pouvais trouver dans la vieille bibliothèque du château. Mon père, qui me

destinait au service, aimait à me voir manier un fusil à huit ou neuf ans; il me donnait de la poudre, du plomb; je courais les champs tout seul, tuant fort bien des moineaux, et le soir je revenais au château rapporter ma chasse, et lire quelque livre : celui qui me plaisait le plus, était la traduction de l'Iliade d'Homère; les exploits des héros grecs me transportaient; et lorsque j'avais tué un oiseau un peu remarquable par son plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de former un petit bûcher avec du bois sec au milieu de la cour; j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon, j'y mettais gravement le feu, et je me tenais sous les armes jusqu'à ce que le corps de mon héros fût consumé; alors je recueillais ses cendres dans un pot que j'avais volé à la cuisine, et j'allais porter cette urne à mon grand-père, en lui nommant celui dont elle renfermait les restes. Mon grand-père riait, et m'aimait beaucoup; il était revenu de Murcie finir ses jours tranquillement avec son fils : quoique âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, il travaillait continuellement : né avec beaucoup d'esprit, et d'une vivacité prodigieuse, il était le même qu'il avait toujours été, et ses années ne l'avaient pas vieilli.

J'avais dix ans, la chasse et l'Iliade parta-

geaient mes jours, lorsque cet oncle dont je vous ai parlé écrivit à mon père de me conduire chez don Lope de Véga, à Fernixo (1), dans le royaume de Valence. Voici la première époque intéressante de ma vie : il faut, pour vous mettre au fait, que je reprenne l'histoire de mon oncle.

Après s'être fait donner tous les biens du vieux oncle de Pedrera, il l'engagea à vendre une terre qu'il avait, pour venir à Madrid se mettre en pension dans la maison qu'il comptait tenir avec celle qu'il allait épouser. Le vieux oncle fit tout ce qu'il voulut, et, après la vente de la terre, ils partirent ensemble pour Madrid. Un attachement de vingt années faisait désirer à mon oncle et à dona Ferenna que leur mariage se terminât. Il est temps de vous faire connaître dona Ferenna : c'était alors une femme de quarante ans, veuve d'un magistrat qui lui avait laissé un fils dont je vous parlerai ci-après. Elle était grande, bien faite, bonne, assez bien de figure. Elle portait dans ses yeux tout l'esprit qu'elle avait, et personne n'en eut un plus juste et plus fin :

(1) On a vu, dans l'avertissement de l'Éditeur, que c'est le nom sous lequel Florian désigne Voltaire et son habitation de Ferney.

elle était tendre, compatissante, toujours prête à tout sacrifier à la personne qu'elle aimait, mais quelquefois impérieuse et exigeante; voilà les deux seuls défauts que ma reconnaissance pour elle m'a permis de voir. Mon oncle fut assez heureux pour lui plaire et pour l'épouser. Ils vécurent tantôt à Madrid, tantôt dans une terre dont ma tante avait l'usufruit. Peu de temps après ce mariage, mon oncle eut le malheur de se brouiller avec ce vieux oncle, son bienfaiteur; des tracasseries domestiques les forcèrent de se séparer, et le vieillard mécontent n'a cessé jusqu'à sa mort de se plaindre de mon oncle.

Comme ma tante était propre nièce de Lope de Véga, elle engagea son époux à aller passer un été chez ce grand homme, qui s'était alors fixé à Fernixo, dans le royaume de Valence; ce n'était pas le premier voyage qu'y faisait mon oncle; aussi saisit-il avec empressement l'occasion d'y retourner. Ce fut de là qu'il écrivit à mon père de le venir voir et de m'amener avec lui. On employa peu de temps à faire mon équipage. Je pris congé de mon grand-père, qui me dit bien en m'embrassant que c'était la dernière fois. Je quittai mon frère, toujours malade des suites de son accident, et enfin mon père et moi prîmes la route

de Fernixo. Nous rencontrâmes à Güadix le père de Séraphine qui la conduisait avec sa sœur à Carthagène, pour y achever leur éducation. J'eus le plaisir de voyager avec la belle Séraphine; car nos deux pères se mirent dans la même voiture, et laissèrent leurs enfans dans l'autre. A Carthagène, nous nous séparâmes, et mon père et moi continuâmes notre route vers Fernixo.

CHAPITRE IV.

Début à Fernixo. Bataille des pavots.

Ce fut au mois de juillet 1765 que j'arrivai chez le premier homme de l'Europe. J'y trouvai cet oncle et cette tante que je vous ai déjà dépeints : ils me comblèrent de caresses, et me présentèrent à Lope de Véga et à dona Nisa (1), sœur de ma tante, et nièce comme elle de ce grand génie. Il serait trop long de vous dire toutes les bontés dont me combla cette dona Nisa : elle faisait les honneurs de la maison de son oncle, et avec son caractère, que je vous dévoilerai dans peu, il était impossible qu'elle ne les fît pas bien. Mon père,

---

(1) Madame Denis.

enchanté de l'accueil que nous avions reçu, convint avec mon oncle d'une certaine somme qu'il lui paierait tous les ans pour mon éducation, et partit pour retourner dans sa terre, après m'avoir recommandé à son frère et à sa belle-sœur. Cette recommandation était inutile; ma tante avait pris beaucoup d'amitié pour moi, et cette amitié augmentait tous les jours.

Je n'avais que dix ans; je savais bien que Lope de Véga était supérieur par son génie au reste des hommes; mais j'étais peu en état de sentir cette supériorité; le respect que j'avais pour lui était mêlé de beaucoup de crainte; quinze jours suffirent pour la dissiper. Lope de Véga me fit tant de caresses, que bientôt il devint celui de sa maison que j'aimais le mieux. Souvent il me faisait placer auprès de lui à table; et tandis que beaucoup de personnages, qui se croyaient importans, et qui venaient souper chez Lope de Véga pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit, fut si je savais beaucoup de choses. Oui, monsieur, lui dis-je, je sais l'Iliade et le blason. Lope se mit à rire, et me raconta la fable du marchand, du pâtre et du fils du roi : cette fable et la manière

charmante dont elle fut racontée me persuadèrent que le blason n'était pas la plus utile des sciences, et je résolus d'apprendre autre chose.

Lope de Véga avait un aumônier (1) pour faire sa partie d'échecs. Cet aumônier avait été jésuite, et savait assez bien le latin; ma tante le pria de vouloir bien m'en donner les premiers principes. On m'acheta des livres, on me fit faire des thèmes; et comme j'étais souvent embarrassé pour mettre en latin ce que je n'entendais pas trop bien en français, je m'en allais par la garde-robe de Lope le prier de me *faire ma phrase;* ce grand homme, que j'interrompais quelquefois au milieu d'une tragédie, ne se fâchait jamais; *il me faisait ma phrase* avec tant de bonté, que je m'en retournais toujours croyant que c'était moi qui l'avais faite : l'aumônier trouvait mon thème excellent; on le lisait dans le salon, on le montrait comme un petit chef-d'œuvre à Lope de Véga, qui disait en souriant que c'était fort bien pour mon âge.

Ma tante, qui m'aimait beaucoup, et qui avait à cœur mon éducation, cherchait à y contribuer autant qu'elle pouvait. Tous les jours, à sa toilette, je venais lire haut le Télé-

---

(1) Le père Adam.

maque de Fénélon, et le siècle de Louis XIV; elle me demandait mes réflexions sur mes lectures, elle s'efforçait de rendre mon esprit juste, et personne n'était plus en état qu'elle de donner de telles leçons. J'aimais beaucoup mon maître, et je voyais bien que j'en étais aimé; je travaillais au latin avec plaisir et succès; mes lectures m'instruisaient davantage, mais ne m'amusaient pas autant que cette Iliade que j'avais si souvent relue chez mon père; mes héros grecs étaient toujours dans ma tête, et je résolus de bien repasser toutes leurs actions dans le jardin de Lope de Véga. Dans ce jardin il y avait plusieurs carrés de fleurs, et parmi ces fleurs les plus beaux pavots du monde élevaient leurs têtes panachées; toutes les fois que je passais près d'eux, je les regardais de côté, en disant tout bas: Voilà des perfides Troyens qui tomberont sous mes coups; je donnais à chacun d'eux le nom d'un fils de Priam, et le plus beau des pavots s'appelait Hector.

Pour rendre l'illusion plus complète, je m'étais fait une épée de bois, que j'imaginais avoir été forgée par Vulcain : cette épée était fatale aux pavots; souvent j'entrais dans les carrés pour ôter la vie à quelque Troyen; mais, pour mieux suivre la vérité de cette histoire,

je ne faisais pas un grand carnage ; j'étais toujours repoussé jusqu'à mes vaisseaux, qui étaient de fort jolis cabinets de charmille : là je me reposais en attendant que la colère d'Achille fût passée et qu'il revînt au secours des Grecs. Enfin ce grand jour arriva : la mort de Patrocle fit courir le fils de Pélée à la vengeance ; je m'arme de ma terrible épée, et, malgré les efforts des ennemis, j'entre dans un des carrés et je coupe la tête à mille pavots ; non content de tant de héros immolés aux mânes de mon ami, je passe dans un autre carré. En vain le Xanthe en fureur veut s'opposer à mon courage, je brave les eaux du Xanthe, et je fais mordre la poussière à tous les pavots qui s'offrent à mes coups. Déjà Déïphobus n'est plus, Sarpédon ne voit plus la lumière, Astéropée est tombé sous mes coups ; le champ de bataille est couvert de morts et de mourans : ce n'était pas assez ; Hector restait, Hector, le meurtrier de Patrocle ! le meurtrier de mon ami ! Hector levait une tête superbe et semblait braver ma fureur ; je m'élance vers lui ; déjà mon épée était prête à lui porter le coup mortel. Tendre Andromaque, malheureux Astyanax, tremblez, Hector va périr, il va tomber sous le fer d'Achille. Un bonheur inespéré sauva la vie à Hector : Lope de Véga

parut au moment où j'allais porter le coup mortel au héros de Phrygie. Lope me regardait depuis une demi-heure, coupant la tête à tous les pavots; il voulut sauver le superbe Hector, et me demanda doucement le motif de ma fureur. Je lui dis que je repassais mon Iliade, et que, dans ce moment, j'étais devant les portes de Scées où Hector devait périr. Lope de Véga rit beaucoup, et, me laissant continuer mon combat, il courut raconter ma victoire dans le palais de Priam.

CHAPITRE V.

Fête à Fernixo.

Les soins et les bontés que l'on me prodiguait à Fernixo m'empêchaient de regretter la maison paternelle; d'ailleurs ce beau château était le centre des fêtes et des plaisirs. Les plus grands seigneurs de l'Europe venaient tous admirer le grand homme qui y résidait; une foule d'étrangers, toujours nouvelle, venait assister aux spectacles que donnait Lope de Véga. Il faisait jouer ses pièces dans une salle qu'il avait bâtie exprès, et la signora Clairon, cette actrice qui fit tant de bruit en France, vint jouer sur son théâtre et passer

quelque temps avec lui ; elle enchanta tout le monde par ses talens : moi, qui n'avais que dix ans, je fus enchanté de sa figure ; je ne la quittais jamais, on me trouvait toujours dans sa chambre, et l'aumônier se plaignit que mes thèmes n'allaient plus si bien. Ma tante fut bien aise que l'on me donnât de petits rôles, et je jouai deux ou trois valets dans des comédies de Lope de Véga. La signora Clairon avait la bonté de me faire répéter. Je prenais aisément ses inflexions de voix, et lorsqu'elle me donnait mes leçons, je voulais toujours les prendre à ses genoux. A la représentation je fus fort applaudi. Don Lope me donna un diamant pour marque de son amitié, et la belle signora, ma maîtresse, m'embrassa plusieurs fois : ce que j'aimais bien mieux que le diamant de Lope.

Ce grand homme voulut donner une fête à la belle actrice ; et cette fête fut d'autant plus agréable, que les apprêts s'en firent sans qu'elle s'en doutât. Les vers que fit don Lope pour cette fête ne sont pas les meilleurs qu'il ait faits dans sa vie ; mais comme tout ce qui vient d'un homme célèbre intéresse toujours, surtout lorsque peu de gens le connaissent, je vais rapporter fidèlement et en détail la fête donnée à la signora Clairon.

C'était au mois d'août, le jour de sainte Claire; le soleil était couché depuis longtemps; les fenêtres ouvertes du salon laissaient entrer un vent si doux, que mille bougies allumées n'en étaient pas agitées; tout le monde assemblé autour de la divine actrice racontait avec plaisir combien elle avait fait verser de larmes à sa dernière représentation. Tout à coup on annonce un berger et une bergère, qui venaient apporter un bouquet à la belle Aménaïde; nous entrons, j'étais vêtu de blanc, et mon habit, mon chapeau et ma houlette étaient garnis de ruban rose. Une jeune fille, vêtue de même, soutenait avec moi une grande corbeille pleine de fleurs: nous nous approchons de celle pour qui nous les avions cueillies: tout le monde fait cercle; Lope se cache modestement derrière le fauteuil de la fière Electre, et nous chantons le dialogue suivant, qui avait coûté un quart d'heure de travail à don Lope. Nous essayons de le traduire en français, en prévenant qu'il perd beaucoup à la traduction.

SUR L'AIR d'*Annette à l'âge de quinze ans.*

LA BERGÈRE.

Dans la grand'ville de Paris,
On se lamente, on fait des cris:

Le plaisir n'est plus de saison;
La comédie
N'est plus suivie;
Plus de Clairon.

LE BERGER.

Melpomène et le tendre amour
La conduisirent tour à tour;
En France elle donna le ton.
Paris répète :
Que je regrette,
Notre Clairon!

LA BERGÈRE.

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Les bergers sont devenus fous :
Tyrcis a quitté sa Fanchon.
Si l'infidèle
Trahit sa belle,
C'est pour Clairon.

LE BERGER.

Je suis à peine à mon printemps,
Et j'ai déjà des sentimens.

LA BERGÈRE.

Vous êtes un petit fripon.

LE BERGER.

Sois bien discrète,
La faute est faite :
J'ai vu Clairon.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Clairon, daigne accepter nos fleurs;
Tu vas en ternir les couleurs;

Ton sort est de tout effacer.
La rose expire,
Mais ton empire
Ne peut passer.

La signora, transportée, s'élança au cou de Lope de Véga, et m'embrassa moi-même plusieurs fois : elle accepta notre corbeille, au fond de laquelle elle trouva une superbe robe de Perse; mon oncle, toujours galant, se précipita à ses pieds pour obtenir la permission de la broder en or au tambour. La signora était encore occupée à remercier, lorsque deux ou trois fusées lui firent porter les yeux vers le jardin, où l'on tirait un superbe feu d'artifice. Après le feu, on alla souper à une table dont le dais était de guirlandes; je fus placé près d'Aménaïde; l'on but du Tokai à sa santé; l'on me fit répéter ma chanson, et, au moment où je la finissais, don Lope, qui était très gai, se mit à chanter d'une voix entrecoupée ce couplet qu'il venait d'ajouter.

Nous avons vu mourir Vanlo,
Nous venons de perdre Rameau,
Nous avons vu quitter Clairon.
Quel sort funeste!
Mais il nous reste
Monsieur F.....

Toute la table répéta en chœur le couplet

de don Lope, l'on se leva pour aller danser, et l'on ne quitta le bal que pour admirer le plus beau spectacle que les yeux puissent voir, c'est le soleil levant à Fernixo. Fernixo est entouré de montagnes couvertes de neige en tout temps; dès que les premiers rayons du soleil viennent les frapper, on voit l'or se répandre lentement et par degrés sur les sommets glacés que l'œil peut à peine mesurer; cette vive lumière descend des montagnes pour venir éclairer un pays superbe, et se réfléchir dans un lac qui couvre sept lieues d'étendue. Le chant des oiseaux qui saluent le jour, le bruit et les chansons des paysans qui vont couper les épis qu'ils ont fait éclore, le coup-d'œil d'un fleuve majestueux qui sort en bouillonnant du lac, et roule avec impétuosité une onde assez rapide pour ne pas se mêler à ses eaux; une ville bâtie sur ses bords et qui repose la vue : tel est le spectacle dont on pouvait jouir dans les jardins de Fernixo : tout le monde l'admira, et fut se coucher.

CHAPITRE VI.

Portraits.

J'AURAIS dû vous faire plus tôt, mon cher lecteur, le portrait de dona Nisa, la sœur de ma tante. C'était alors une femme de cinquante cinq ans, qui joignait à de l'esprit beaucoup de talens et une excessive bonté : elle poussait même cette dernière qualité jusqu'à la faiblesse; on lui reproche d'avoir été galante dans son jeune temps; je le crois aisément, et cela doit être. Dona Nisa n'est heureuse qu'autant qu'elle est subjuguée; son âme a tellement besoin d'être remplie, qu'elle aimerait plutôt une poupée que de ne rien aimer du tout. Généreuse et noble jusqu'à la profusion, jalouse du mérite des autres femmes, inconstante dans tous ses goûts, et oubliant aussi vite les injures que les services. Elle avait alors avec elle une petite-fille du grand Caldéron (1), le père du théâtre espagnol, que don Lope avait élevée, dotée, et mariée à un capitaine de dragons, nommé don Podillo. Pendant le temps que j'étais à Fernixo, dona Podilla accoucha

(1) Le grand Corneille.

d'une fille que dona Nisa adopta dès cet instant. Dans la suite de ces mémoires j'aurai plusieurs choses à vous raconter de la jeune Podilletta.

Au bout de trois mois de séjour à Fernixo, il fallut le quitter, et je pris à regret la route de Madrid, où mon oncle et ma tante allaient passer l'hiver. Le premier plan de mes parens, en me faisant venir du royaume de Grenade, avait été de me mettre en pension à Madrid ; mais l'amitié vive que ma tante avait prise pour moi dérangea ce projet, et il fut décidé que je ne la quitterais pas et que j'aurais un précepteur. Je méritais la tendresse de ma tante par celle que j'avais pour elle ; jamais je n'avais su ce que c'était qu'une mère ; c'est elle qui m'apprit comment on les aimait.

A notre arrivée à Madrid, nous fûmes reçus par M. l'abbé Marianno (1), frère de ma tante, et don Avilas, son fils du premier lit. Ces deux messieurs avaient loué une maison dans la rue de Léon, pour l'habiter avec mon oncle et ma tante : je fus tout étonné d'y trouver mon appartement ; on m'habilla comme un petit seigneur ; j'eus un laquais, et l'on chercha partout un précepteur.

(1) L'abbé Mignot.

Nous restâmes peu de temps à Madrid : nos parens allèrent passer le mois d'octobre (1765) chez un don Bornillo, dont la ruine a fait depuis beaucoup de bruit en Espagne. Il habitait alors la terre de son nom, à quinze lieues de Madrid. L'opulence qui régnait dans ce château était à peu près comme celle qui régnait à Fernixo : nous y fûmes très bien reçus, et, pendant le temps que nous y passâmes, tout ce que la chasse et la pêche peuvent avoir de plus agréable contribua à nos plaisirs. Don Avilas, le fils de ma tante, nous y avait suivis ; il n'avait alors que vingt-quatre ans, et était membre du conseil de Castille. Je suis trop son ami pour risquer de faire son portrait. Don Avilas était très estimé dans son corps, et, quoique bien jeune, il avait beaucoup de vieux amis. Il s'intéressa à moi dès ce temps-là, et cet intérêt n'a fait qu'augmenter depuis.

Après un mois de séjour à Bornillo, nous revînmes à Madrid. Comme l'on ne m'avait point encore trouvé de précepteur, ma tante pria son frère l'abbé Marianno de vouloir bien me continuer mes principes de latin. Je fus donc l'écolier de l'abbé Marianno, et j'ai maudit plus d'une fois mon maître : c'était un homme de quarante ans, qui avait beau-

coup d'esprit et de l'érudition; éloquent, plein de feu, avide de travail, vertueux jusqu'au fanatisme, juge sévère des actions d'autrui, entier dans son opinion, fier de ne l'avoir jamais fait plier à celle d'un autre; faisant le bien par plaisir, mais disant du mal trop publiquement de ceux qu'il n'estimait pas. Son estime était difficile à acquérir; il fallait être bien plus parfait que lui-même pour qu'il vous en crût digne; et si par malheur vous lui aviez déplu une fois, son implacable austérité n'oubliait jamais votre faute, et la rappelait toujours ou à vous-même, ou à vos amis. L'abbé Marianno était tel, en un mot, qu'il était aussi difficile de l'aimer que de ne le pas estimer. Il eut la bonté de me donner des leçons; mais je tremblais en entrant dans sa chambre : ses railleries amères m'humiliaient presque toujours. On regarde comme un grand bien d'abattre l'orgueil d'un enfant : on a raison sans doute de combattre sa vanité; mais lorsque le combat est perpétuel, l'enfant toujours battu, ou perd nécessairement de la force et de l'énergie de son caractère, ou, si cette énergie est assez forte pour résister, elle se tourne contre le continuel agresseur qui la tourmente; l'âge vient, et l'impression reste. L'enfant, devenu

homme, se souvient des terribles leçons qu'on lui a données, et, en payant le tribut de reconnaissance qu'il vous doit, il vous refuse avec joie ce dont la nature lui laisse la liberté, sa confiance.

Enfin l'on me trouva cependant un précepteur; il s'appelait Bovino. Cet homme, né avec de l'esprit et beaucoup de connaissances, ne laissa pas de m'avancer dans mon latin pendant le peu de temps que je restai avec lui. Il se livrait cependant moins à l'éducation de son pupille qu'à son goût pour l'art dramatique : le succès qu'a eu depuis sa tragédie des Chérusques semble prouver qu'il n'était pas sans talent.

CHAPITRE VII.

Mes précepteurs.

PENDANT l'hiver que nous passsâmes à Madrid, je menai une vie douce et agréable; ma tante donnait à souper deux fois par semaine, et familiarisait mon enfance avec le monde : elle s'était chargée de mes lectures, et avait l'art de me faire lire avec fruit. Son grand désir était de me rendre l'esprit juste, et tous les matins je lui portais l'extrait de ce que

nous avions lu la veille; ces extraits, en me rappelant les faits, m'apprenaient à écrire et à narrer; ma tante corrigeait mes extraits; et, lorsqu'elle était contente de mon travail, ma récompense était d'aller à la comédie française : je jouissais souvent de ce plaisir. Elle avait la moitié d'une loge, et elle regardait le spectacle comme une partie de l'éducation. Nous allions donc toujours ensemble à la comédie; mon oncle nous y menait, et nous laissait ensuite pour aller voir ses connaissances particulières. J'écoutais la pièce avec attention, parce que je savais que ma tante m'en demanderait compte : cette manière de m'amuser m'instruisait à sentir et à rendre ce que je sentais. Mon précepteur avait assez d'exactitude pour m'être utile, et pas assez pour me gêner. Don Avilas et l'abbé Marianno prenaient de l'amitié pour moi, et se plaisaient à me faire de ces petits présens qui rendent si heureux les enfans : je m'instruisais, je m'amusais, j'étais content, lorsque Bovino, mon précepteur, nous quitta. Bovino ne voulut point venir à la campagne, et nous donna à sa place un certain Hecco, qu'il assura nous convenir parfaitement; on le prit sans examen, parce qu'on était à la veille d'un départ : la belle saison rappelait mes parens à une terre

dont ma tante avait l'usufruit. Cette terre était dans les Asturies; mon oncle l'aimait beaucoup, de sorte qu'à peine les beaux jours commencèrent, que, prenant congé de l'abbé Marianno et de don Avilas, nous nous mîmes en chemin pour les Asturies. La terre où nous allions s'appelait Avilas, et n'est pas à une grande distance de Madrid. C'est un endroit peu agréable; la maison, mal bâtie, a plutôt l'air d'une ferme que d'un château; peu de promenades, point d'eau, un pays plat et sans vue : voilà la position d'Avilas; mais le voisinage dédommageait de la situation. La marquise de Caréva avait une terre auprès, et y vint passer l'été. Dona Sachéra, nourrice de Sophia, fille du roi, vint aussi chez son fils l'abbé de Santo-Pedro, dont l'abbaye était à un quart de lieue d'Avilas. Cette dona Sachéra avait une nombreuse famille, et tout ce monde répandait beaucoup de gaieté dans la maison de mon oncle, qui était leur rendez-vous commun. J'étais pendant ce temps sous la férule de mon précepteur Hecco. Peu de jours suffirent pour nous apercevoir de son incapacité; il ne savait pas un mot de latin; on le congédia, après s'être assuré d'un autre à Madrid. Le malheureux Hecco s'en alla, et, n'ayant plus de ressource, il se passa son

épée au travers du corps ; il ne se tua pas, et don Avilas le servit en empêchant la poursuite de cette malheureuse affaire. L'abbé Marianno, qui s'était chargé du soin de me trouver un précepteur, nous envoya un certain abbé Bertillo, dont la science était assurément la seule qualité : cet homme vint me joindre à Avilas, et je fus mis sous sa discipline. Jamais il n'y en eut de plus dure : il me battait, toutes les fois qu'il n'avait rien à faire, avec une certaine règle qui ne le quittait pas, et presque toujours il était oisif. Enfin j'eus le courage de m'en plaindre à ma tante, et l'abbé Bertillo fut renvoyé. Le vicaire d'Avilas se chargea de corriger mes versions en attendant un quatrième précepteur, qui ne tarda pas à arriver ; il s'appelait l'abbé Bonino, et ne savait que médiocrement son latin. Comme nous étions près de notre départ pour Madrid, nous l'emmenâmes avec nous.

L'hiver que je passai à Madrid fut exactement le même que le précédent. Mes études, un maître à danser, les spectacles et les soupers de ma tante partageaient mon temps. L'abbé Bonino m'en laissait perdre beaucoup, et courait fréquemment les rues de Madrid. Je me souviens qu'il me menait souvent chez une demoiselle qui demeurait rue des Prêtres,

à un cinquième étage. Cette personne peignait des éventails, mais elle quittait la peinture pour recevoir mon précepteur. Je remarquais qu'elle avait toujours quelque chose à lui dire en particulier, ce qui les obligeait de passer dans la chambre d'à côté; je restais dans la première pièce, où je me souviens qu'on me laissait toujours un gros chat pour me divertir.

Peu de mois passés à Madrid firent ouvrir les yeux à ma tante sur l'abbé Bonino : le malheureux penchant qu'il avait à l'ivrognerie la détermina à le renvoyer; et comme j'avais été jusqu'alors très malheureux en précepteurs, elle résolut de me mettre en pension chez un certain abbé Chocardo, qui demeurait à la barrière Saint-Dominique : tout fut arrangé pour que j'y fusse placé; j'allai même y faire ma première visite, et je devais y entrer huit jours après, lorsqu'une tragédie dérangea tous ces projets.

CHAPITRE VIII.

Année intéressante.

Don Lope de Véga fit jouer alors sa tragédie des Scythes. Je voulus absolument la voir ; et comme ma tante ne me refusait rien, elle suspendit mon entrée à la pension de l'abbé Chocardo. Pendant ce temps une amie de ma tante lui indiqua un précepteur qu'elle assura lui convenir parfaitement : la peine que mes parens avaient à se séparer de moi leur fit encore essayer ce dernier, et, au lieu d'entrer en pension, mon oncle prit ce nouveau précepteur, qui s'appelait Vrido. Le temps de quitter Madrid était venu ; nous partîmes donc pour Avilas, et nous emmenâmes Vrido avec nous. Mes parens n'eurent point à se repentir de l'avoir pris : c'était un homme bien au-dessus de son état, plein d'esprit et d'érudition, de mœurs irréprochables, et fait, en un mot, pour rendre son disciple vertueux, aimable et instruit. Vrido ne tarda pas à s'attacher à moi ; je le lui rendis de tout mon cœur, et cet attachement ne finira qu'avec moi.

J'étais dans ma douzième année, je commençais à penser et à sentir ; j'eus alors une

petite idée de l'amour, un peu plus forte que toutes celles que vous avez pu remarquer. Je fis connaissance avec les nièces du poëte Tegrès (1) : la cadette me plut beaucoup ; et pendant un petit séjour que nous allâmes faire à leur château, j'étais aux petits soins avec celle que j'aimais. Je peux dater de cette époque mon premier sentiment ressemblant un peu à l'amour ; la ressemblance était bien légère, car je vis fort peu cette cadette, et je l'oubliai tout aussi vite que je m'en étais épris.

Mon oncle, qui me destinait au service, m'acheta un petit cheval pour me donner les premiers principes de l'équitation. La possession de ce cheval fut un des plaisirs les plus vifs que j'aie sentis : j'aimais beaucoup mon petit coursier, qui était une jument : je lui avais donné le nom de Biche ; je la parais de fleurs et de rubans, je lui faisais des vers, et le cœur me saigne encore en me rappelant que je fis accoucher ma Biche avant terme, pour l'avoir galopée pendant deux lieues dans le temps de sa grossesse. Biche était pourtant tendrement aimée, et elle a dû me regretter d'autant plus, que de mon écurie elle a été finir ses jours dans un moulin.

(1) Les nièces de Gresset.

Pendant le cours de cet été, ma tante fit connaissance avec un gentilhomme des environs, père de trois filles assez aimables. Elles étaient fort jeunes, et plurent infiniment à ma tante, qui les prit en amitié, les attira chez elle, et, les traitant comme ses filles, leur donna cet usage du monde et ce vernis qu'on n'acquiert guère qu'à Madrid.

Ces trois signora avaient une femme de chambre nommée Joséphine, que je trouvai charmante ; elle était effectivement jolie, et j'allais dans sa chambre le plus souvent que je le pouvais. Mon amour pour Joséphine me donna, pour la première fois, l'idée de la jalousie ; je n'aimais point que personne vînt parler à Joséphine ; et un jour que mon précepteur voulut l'embrasser par plaisanterie, je tirai exprès la chaise de Joséphine, qui tomba et se blessa : je fus enchanté de ce que cet accident l'empêchait d'être embrassée. Ses maîtresses se moquaient de mes amours avec leur femme de chambre ; leurs plaisanteries me déplurent. Ce qui acheva de m'aigrir contre elles, c'est qu'elles chassèrent Joséphine, et que je ne vis plus l'objet de mes amours.

Cependant Vrido ne me laissait pas négliger mon latin ; j'avançais assez rapidement ; j'expliquais Horace et Virgile : ma tante, qui

voulait cultiver la mémoire dont le ciel m'avait doué, me faisait apprendre par cœur le poëme de Lope de Véga; lorsque je disais un chant sans faute, ma récompense était douze réales, et comme ce poëme avait dix chants, il me valut une piastre. Souvent l'on m'en faisait déclamer les morceaux les plus beaux; on applaudissait mes talens, et mon petit amour-propre préférait une louange aux douze réales de ma tante. Mes jours se passaient gaiement; car, outre la société des trois beautés que Joséphine servait, nous avions toujours beaucoup de monde. Un nouvel hôte vint mettre le comble à mon bonheur.

Un jour, je m'en souviendrai toute ma vie, j'allais monter à cheval, je descendais l'escalier de ma chambre, lorsque j'aperçois à quelques marches de moi, qui ?.... mon père, mon père que je n'avais pas vu depuis deux ans, mon père, que je croyais à deux cents lieues de moi. Je me précipitai dans ses bras, la joie me fit pleurer à chaudes larmes; je fus un quart d'heure sans pouvoir prononcer un mot; je sanglotais et j'embrassais mon père. Mon oncle et ma tante furent émus de la vive sensation que j'éprouvais; ils reçurent leur frère avec tendresse, et je me livrai à la mienne avec toute la vivacité que Dieu m'a donnée.

Ce fut alors que j'appris la mort de mon grand-père : je le regrettai, quoique je ne l'eusse guère vu ; mais il était bon, il m'aimait, et nous serions trop malheureux s'il nous en fallait davantage pour chérir et pleurer quelqu'un. Il avait fait mon père son héritier universel, et ce testament lui assurait la possession incontestable de la terre de Niaflor.

L'arrivée de mon père décida mon oncle et ma tante à passer leur hiver à Avilas ; d'ailleurs ils avaient besoin de raccommoder leurs finances, qu'un trop long séjour à Madrid avait dérangées. Je ne fus point fâché de ce projet ; je restai auprès de mon père, et nous avions de la société : un commandeur de Malte et une chanoinesse, sa nièce, passaient l'hiver dans leur commanderie, fort près d'Avilas. Les signora Crinitto venaient souvent nous voir ; l'aînée, âgée d'environ vingt-deux ans, n'était pas jolie, mais elle était douce et honnête ; la seconde, nommée Henriette, était assez bien de figure, grande, bien faite, peu d'esprit, mais beaucoup de bon sens ; la troisième, la signora Gornilla, était la plus jolie et la plus spirituelle, mais elle était un peu contrefaite, et visait à l'épigramme, sans avoir assez de saillies pour soutenir avec agrément ce genre dangereux et brillant. L'abbé Ma-

rianno vint aussi nous voir et mit de la gaieté dans la maison; l'hiver s'écoulait insensiblement : mon père était toujours avec Vrido et moi; quelquefois nous allions ensemble à la chasse, que j'aimais assez; mes études allaient bien, et cette année est une des plus douces de ma vie. Le départ de mon père me la fit regretter plus d'une fois. Au mois de mars 1768, il reprit la route du royaume de Grenade: cette séparation me coûta infiniment; j'aimais mon père plus que moi, et je l'aimais d'autant plus, que jusqu'alors je n'avais guère aimé que lui. Je fus bien long-temps à me consoler de sa perte; je m'enfermais pour pleurer son absence, et Vrido n'était pas fâché de mon chagrin.

Ce fut dans cet instant que l'on me fit faire ma première communion. Jusqu'alors je n'avais pas fait grande attention à la religion. Le curé de la paroisse, qui m'instruisit, me fit une si grande frayeur de l'enfer, que je devins dévot : je ne manquais plus la messe; j'étais devenu un petit saint, et je fis ma première communion avec tout le zèle d'un converti.

A peine était-elle faite, que mon oncle reçut une lettre du premier écuyer de l'infant don Juan, par laquelle il lui apprenait que j'avais une place de page, et qu'on lui donnait le

choix de m'envoyer cette année ou la suivante. La tendresse de ma tante la portait à renvoyer à l'année d'après : je n'avais que treize ans, j'aurais fort bien pu attendre ; mais mon impatience détermina. Il fut résolu que mon oncle me conduirait lui-même à Madrid. On me fit mon petit équipage : Vrido vit tous ces apprêts avec chagrin ; il m'aimait tendrement, et il devait rester à Avilas jusqu'à ce qu'il fût placé : je le quittai aussi avec regret ; j'embrassai ma bonne tante en pleurant, et le lendemain nous prîmes la route de Madrid.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Madrid ; début dans la maison de don Juan. L'on m'essaie comme un cheval de cabriolet.

En arrivant dans cette capitale nous trouvâmes établie dans la maison de mon oncle dona Nisa que j'avais vue à Fernixo ; dona Podilla, cette petite-fille du grand Caldéron, et son mari don Podillo, dont je crois vous avoir parlé, y étaient aussi. Lope de Véga avait pris la résolution de ne plus voir personne, et, par une suite d'événemens trop longs à vous détailler, il avait prié sa nièce

dona Nisa d'aller habiter Madrid. Don Podillo et sa femme l'avaient suivie, et, en attendant une maison, ils occupaient celle de mon oncle : ce fut là que je renouvelai connaissance avec dona Nisa, qui me marqua beaucoup d'amitié et d'intérêt.

Le lendemain de mon arrivée nous allâmes voir le premier écuyer de l'infant don Juan ; c'était lui qui me faisait entrer page, et il nous conseilla d'aller à l'Escurial voir le gouverneur, appelé don Cortillos.

Cette visite sera toujours gravée dans mon esprit. Je vis un grand homme brun, qui avait l'air dur et sot. À peine m'eut-il regardé, qu'il dit en haussant les épaules, fronçant le sourcil, et tournant vers mon oncle un œil bête et hagard : Ça est trop petit, monsieur, ça ne peut pas monter à cheval, et depuis que le prince prend des brenaillons pour pages, j'ai été obligé d'acheter des bidaillons pour monter ces merdaillons. Mon oncle, un peu piqué du début, lui dit qu'il attendrait l'avis de l'infant don Juan avant de me ramener chez lui, et le remercia de l'intérêt tendre qu'il prenait à moi. Don Cortillos s'offrit pour me présenter lui-même à l'infant. Mon oncle refusa cet insigne honneur, et me reconduisit à Madrid.

Tous ceux à qui nous racontâmes notre visite rirent beaucoup de la courtoisie de don Cortillos, mais nous conseillèrent d'aller voir l'infant lui-même. Ce prince était alors à Loucienno, au chevet de son fils expirant; quoique ce fût une bien triste circonstance pour lui être présenté, cependant mon oncle me fit monter à cheval, et nous arrivâmes à Loucienno : l'infant avait déjà été prévenu par l'obligeant Cortillos; il me trouva bien faible et bien petit pour faire le service; j'avais beau me hausser sur la pointe des pieds, dans les grandes bottes fortes que j'avais, je ne gagnais pas assez de pouces pour paraître digne de l'état pagique; cependant le prince me sut gré de ma bonne volonté, et pour me prouver la sienne (ce furent ses termes), il consentit à me prendre à l'essai. On convint de me faire aller à Crisco, l'une de ses terres, à dix-huit lieues de Madrid, et de m'en faire revenir le lendemain en poste; si je soutenais le voyage, je devais être reçu page : on me mit donc sur un bidet de poste; j'arrivai à Crisco, après avoir roulé la moitié du chemin; j'en revins de même; je mis fort peu de temps à ma course, malgré mes chutes, et je fus reçu page en dépit de don Cortillos. Mon oncle me donna de l'argent et des conseils, et me laissa

à l'Escurial, où était le chef-lieu de l'éducation pagique; il chargea dona Sachéra d'avoir soin de mes finances, de me fournir ce qui me serait nécessaire, et, après m'avoir embrassé, il retourna à Avilas.

Il faut que je vous peigne cette éducation pagique. Nous avions d'abord pour gouverneur ce don Cortillos qui m'avait si bien accueilli; c'était un homme fort dur, et qui, à force de vivre avec des chevaux de carrosse, était devenu le plus brutal cheval de l'écurie de l'infant don Juan; il suivait toujours ce prince, et veillait plus particulièrement sur les quatre anciens qui faisaient les voyages de l'infant, et le servaient dans ses différentes maisons. Les quatre autres pages, car nous n'étions que huit, restaient à l'Escurial sous la férule d'un certain abbé Rosiro : cet abbé était petit, laid, méchant, ignorant, sot et tartufe; c'était là notre digne mentor. Nous avions deux domestiques chargés de veiller sur nos actions et de rapporter fidèlement tout ce que nous disions et faisions. De plus, nous avions des maîtres de dessin, d'écriture, de mathématiques, d'exercice, d'armes, de danse et de voltige; mais la plupart de ces messieurs, trop grands seigneurs pour nous donner leçon eux-mêmes, avaient des prévôts,

lesquels prevôts en sous-payaient d'autres, pour ne pas venir donner la leçon; tel était surtout don Blondino, notre maître de mathématiques, qui donnait quelque argent à l'abbé Rosiro pour nous enseigner l'arithmétique qu'il ne savait pas. Cet abbé Rosiro nous menait tous les jours à la messe; il avait souvent de l'humeur, et alors il nous mettait en prison pour se divertir. Je me souviens fort bien d'y avoir été mis pour avoir rêvé que je couchais avec une femme, et avoir raconté mon rêve; mais aussi l'on ne m'y mettait pas toutes les fois que j'allais voler du plomb sur les gouttières pour faire un bassin dans le jardin du signor abbé. Tel était notre équitable précepteur, et telle était l'école où j'ai passé les années les plus intéressantes de ma vie.

CHAPITRE X.

Détails peu intéressans.

HEUREUSEMENT pour moi, je ne passai que six mois à l'Escurial sous la férule du digne abbé Rosiro. Ces six mois furent employés à me promener dans le parc de l'Escurial, à donner et recevoir des coups de poing, car les pages ne portent point d'épée; et, pour

entretenir la valeur naturelle à tout Espagnol, ils passent leur vie à s'arracher réciproquement les cheveux. Quoique je n'eusse alors que treize ans et quelques mois, j'avais du plaisir à aller souvent admirer les tableaux qui ornaient les appartemens du roi d'Espagne : j'aimais la peinture, et le peu d'argent que j'avais était employé à acheter les estampes des tableaux qui m'avaient frappé ; j'étais devenu assez connaisseur en gravures ; cependant il faut avouer que je n'y employais pas tout mon argent; le café, les liqueurs en absorbaient une partie, et le plaisir que j'avais à régaler mes camarades pensa me devenir funeste. J'eus une maladie assez sérieuse, causée par la trop grande quantité de liqueurs que j'avais bue; je fus près de six semaines malade; mais cette leçon me corrigea pour toujours de l'intempérance, et depuis ce temps j'ai été sobre et bien portant. Enfin le temps de quitter l'Escurial arriva; l'infant don Juan alla faire un voyage dans l'un de ses duchés, et laissa à Madrid la princesse Adélaïde, sa fille, et la princesse Thérésia, sa belle-fille, veuve de son malheureux fils. Il fallut deux pages pour aller servir ces princesses. Je fus donc envoyé à Madrid, et l'on m'attacha à la jeune princesse Adélaïde, qui

était au couvent de Monte-Marto (Montmartre) : je passai ce temps agréablement ; j'étais toute la journée dans le couvent de Monte-Marto, et j'y vivais de biscuits et de sirops. La princesse me comblait de bontés, et je la servais avec beaucoup de zèle ; je n'avais pas grand mérite à cela, elle était alors ce qu'elle a été depuis et ce qu'elle sera toujours, douce, polie, aimable pour tout le monde, ne se souvenant jamais de sa dignité que pour faire du bien : elle était adorée par son dernier valet de pied comme par sa première dame d'honneur, et l'on pouvait prévoir dès-lors qu'elle deviendrait chère à toute l'Espagne (1).

Un jour que je venais de la reconduire à son couvent, un homme se trouva vis-à-vis de moi, au tournant d'une rue : je ne pus arrêter mon cheval, et je lui marchai sur le corps : il y eut des plaintes portées, on m'envoya à l'Escurial en prison ; mais la jeune princesse Adélaïde demanda ma grâce, et je revins continuer mon service auprès d'elle. Ce fut alors que je connus l'infant don Juan ; il était de retour de son voyage, et, pendant le peu de temps qu'il séjourna à Madrid, j'eus le bon-

---

(1) Voyez, sur les personnes désignées dans ce chapitre, l'avertissement de l'éditeur.

heur de lui plaire; il s'amusait à me faire causer, et dès ce moment il décida que je le suivrais partout. Je quittai donc la princesse Adélaïde pour passer au service de son père, dont les bontés pour moi allèrent toujours en augmentant. Il me donna le surnom de Pollichinello, que j'ai toujours porté depuis. Pollichinello ne quittait guère son maître, et devint un de ses favoris. Don Cortillos, dont l'âme basse et jalouse redoutait le crédit naissant de Pollichinello, ne perdait pas une occasion de me nuire dans l'esprit de l'infant; mais, malgré lui, ma faveur se soutenait; j'amusais le prince, chose qui n'était jamais arrivée à don Cortillos : j'avais quatorze ans, j'étais plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à cet âge : l'infant était bon et avait de l'esprit; ces deux qualités m'assuraient son indulgence et la continuation de ses bontés.

CHAPITRE XI.

Courses, fêtes. Études des mathématiques. Mariage de don Avilas. Mort de ma tante.

Je passais ma vie sur les chemins ou à l'église, car don Juan était très dévot et voyageait sans cesse ; je n'étudiais guère, j'oubliais même ce que j'avais appris : mon projet était de servir dans la cavalerie, et je croyais qu'il était inutile de s'appliquer à autre chose qu'au cheval. Je lisais beaucoup de romans, que j'aimais avec passion. Celle de toutes mes lectures qui me plaisait le plus, était la traduction de l'Arioste ; ce charmant poëme faisait sur moi le même effet qu'avait produit l'Iliade dans ma première enfance ; je ne rêvais qu'à Charlemagne et à ses paladins ; je ne passais jamais sur le Pont-Neuf sans chercher des yeux l'endroit où Rodomont avait passé la Seine à la nage ; j'avais donné un n m à chaque cheval de l'écurie de l'infant, et le mien était toujours le fidèle Bayard. Mon temps se passait ainsi à courir, à lire et à rêver. Mon oncle et ma tante venaient passer leur hiver à Madrid, et j'allais souvent dîner chez eux ; d'ailleurs les fêtes se succédèrent

à la cour d'Espagne pendant tout le temps que je fus page : le mariage de la princesse Adélaïde, mon ancienne maîtresse, avec l'infant don Joseph, fut le premier dont je fus témoin. Cette princesse me donna une montre, et toute la maison de son père pleura de la voir entrer dans une autre. Le mariage du duc de Bourbon avec la sœur de l'infant don Joseph suivit celui de la princesse Adélaïde; et enfin celui du prince des Asturies se fit au mois de mai 1770. J'assistai à toutes les fêtes qui se donnèrent à cette occasion. Je pensai périr au malheureux feu d'artifice qui coûta la vie à tant de citoyens de Madrid; et, toujours à la suite de don Juan, je vis les différentes maisons du roi d'Espagne, et tout ce que sa cour avait de plus brillant.

J'avais ainsi passé deux années de mon temps de page; j'étais âgé de quinze ans, et dans onze mois je devais entrer au service, lorsque tout à coup le désir de servir dans l'artillerie me prit : j'en fis part à mes parens, qui y consentirent; mais il fallait travailler et apprendre quatre gros volumes sur lesquels il était nécessaire de subir un examen avant d'être admis seulement aux élèves. Rien ne me rebuta; je pris un maître à Madrid; je travaillai jour et nuit, je ne sortis plus de ma

chambre; pendant le temps que je suivais mon prince dans les visites qu'il faisait, j'avais mon livre dans ma poche, et, tandis qu'il faisait sa visite, je m'occupais dans l'antichambre à calculer le solide d'un boulet, ou à mesurer la hauteur d'une courtine. Un ancien général espagnol, qui venait dans la même maison que don Juan, me trouva un jour occupé à tracer sur le parquet de l'antichambre, avec de la craie, la démonstration de la vis : il fut édifié de mon goût pour l'étude, et me prédit que je serais général ; je ne demandais qu'à être élève, et mon ardeur pour le travail ne diminuait point. Il m'est arrivé souvent, dans le fort de l'hiver, courant à cheval devant la voiture de don-Juan, de me rappeler une proposition que j'avais de la peine à démontrer sans figure ; je descendais, et, traçant sur la neige, avec le manche de mon fouet, deux mobiles liés ensemble par une ligne inflexible, je calculais et démontrais le point où était leur centre de gravité ; et lorsque j'avais fini ma démonstration je remontais à cheval, et je regagnais, en galopant, le temps que mes mobiles m'avaient fait perdre. Avec cette ardeur, je fis de grands progrès, et mon maître m'assurait tous les jours que je ne serais pas refusé à l'examen. Le temps

s'écoulait insensiblement : dans l'été de 1770, je devais suivre mon prince à Aranjuez; mais la haine de don Cortillos ne manqua pas de prétexte pour me faire rester à Madrid. Ce contre-temps fut heureux pour moi; mon oncle et ma tante y vinrent pour marier ce don Avilas dont je vous ai parlé; il épousait la fille de don Sibalto, garde du trésor royal: je fus prié de la noce, qui se fit à la campagne, à trois lieues de Madrid. J'allai donc passer quelques jours à cette campagne, et ce fut un grand plaisir pour moi de me retrouver avec cette bonne tante que j'avais quittée à regret: elle me combla de caresses, ainsi que le marié, et la mariée, qui me donna une belle chaîne d'or pour présent de noce. Après quelques jours passés ainsi dans les plaisirs et dans les festins que cause toujours un mariage, il fallut retourner à mon service, et dire adieu à mon oncle et à ma tante qui reprenaient le chemin d'Avilas. En embrassant ma tante, je versais des pleurs comme si j'avais prévu que c'était la dernière fois que nous nous embrassions.

Hélas! je ne la revis plus; elle tomba malade peu de temps après à Avilas; les soins de mon oncle, l'art des médecins prolongèrent sa faible vie jusqu'au mois de février; mais elle succomba à cette époque, et mourut

en donnant encore des marques de son attachement pour moi. Elle me laissa six cents livres de rentes viagères ; je n'avais pas besoin de ce bienfait pour la pleurer.

Mon oncle, inconsolable, se rendit sur-le-champ à Madrid, où je le vis pénétré d'une douleur que rien ne pouvait calmer. Il fit vendre tous ses meubles, mit ordre à ses affaires, et loua une maison de campagne dans un village à cinq lieues de Madrid. Mon oncle avait douze ou quinze mille livres de rentes, et devait en avoir encore six ou sept à la mort de ce grand-oncle, son bienfaiteur, duquel il s'était séparé. J'allais le voir à sa campagne le plus souvent que je pouvais ; son amitié pour moi semblait augmenter par la perte de sa femme. Il fit un testament par lequel il me donnait tout ce qu'il laisserait après lui ; il attendait impatiemment la fin de mon temps de page pour pouvoir me conduire lui-même au corps que j'avais choisi, et j'étais plus impatient que lui de voir arriver ce moment.

CHAPITRE XII.

Premier instant de liberté. Ma sortie des pages.

PENDANT l'hiver de cette année était arrivé le fameux exil du conseil de Castille. Don Avilas avait subi cet exil comme les autres, et même mieux que les autres, parce qu'il s'était montré plus entier dans ses sentimens; le roi d'Espagne l'avait envoyé dans le fond de la Sierra Moréna : la mort de mà tante, sa mère, était arrivée pendant le séjour qu'il fit à la Sierra, et il n'obtint d'être exilé à Avilas qu'à la sollicitation de son oncle l'abbé Marianno, qui, pensant d'une manière opposée à la sienne, était entré dans le nouveau conseil de Castille. Don Avilas repassa donc à Madrid pour aller dans son nouvel exil : je le vis à son passage, et il me dit avoir hérité de toute l'amitié que ma tante avait pour moi.

Nous étions au mois d'avril. Je devais quitter les pages au mois de juin. L'infant don Juan alla faire un voyage dans ses terres; et comme il était très important que j'étudiasse dans ces derniers momens, je lui demandai

la permission de me mettre dans une pension, pour y profiter de mon maître de mathématiques ; il y consentit, et me laissa à Madrid.

Voici le premier instant d'où je puis dater ma liberté ; et, chose étonnante, je n'en fis pas mauvais usage. Je prenais jusqu'à trois leçons par jour, et j'allais les chercher d'une extrémité de Madrid à l'autre. Tous les soirs j'allais au spectacle, et je passais ma nuit à étudier ; ma santé ne s'altérait point de cette manière de vivre.

Le temps s'écoulait ; les leçons fréquentes de mon maître et l'ardeur avec laquelle j'étudiais m'avaient mis en état de subir un examen. Avant de m'y exposer, j'obtins de don Juan qu'il prierait l'examinateur de l'artillerie de m'examiner à Madrid avant d'aller à Durango, lieu où se faisait le concours. Je fus donc examiné et jugé digne de me présenter à Durango. Je fus alors un peu plus tranquille, et je repris mes fonctions de page auprès de don Juan. Ce fut l'instant où se maria le frère aîné du prince des Asturies. J'assistai à ce mariage et aux fêtes qui le suivirent ; tout de suite après je quittai l'habit de page pour prendre l'uniforme. Je ne peux pas vous rendre le plaisir que me fit mon habit bleu : je me re-

5.

gardais dans tous les miroirs; j'étais occupé de savoir si j'avais bien l'air d'un officier. Ma cocarde et ma dragonne faisaient le bonheur de ma vie. J'allai passer quelques jours chez mon oncle; de là j'allai prendre congé du prince; et comme mon oncle voulut me conduire lui-même à Durango, nous partîmes ensemble de Madrid le 2 juillet.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

MÉMOIRES
D'UN JEUNE ESPAGNOL.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelle position. Départ pour Durango. Anecdote de dona Pradella. Arrivée à Durango. Concours et départ pour le château de don Crinitto.

J'ENTRE dans une nouvelle carrière, je quitte l'enfance et l'esclavage; j'ai seize ans, un uniforme et ma liberté. Je vais décrire mes erreurs et mes folies; trop heureux si, au moment où je les écris, il ne m'en reste plus à faire!

Avant de commencer le récit de ce qui m'arriva, il est à propos de vous peindre quelle était ma situation physique et morale. Mon père, toujours dans le royaume de Grenade et jouissant d'une médiocre fortune, m'avait totalement abandonné à mon oncle, qui se char-

geait de mon entretien. Je vous ai dit que cet oncle avait douze ou quinze mille livres de rente; il avait fait un testament avant de partir de Madrid, par lequel il me déclarait son seul héritier; j'avais à moi les six cents livres de rente que ma tante m'avait laissées, et une petite pension que me faisait mon oncle : cet oncle, en partant de Madrid, avait payé toutes mes dettes de page et tout l'argent qui était dû à mon maître de mathématiques. Enchanté de mon nouvel état, je regrettais peu tout ce que je quittais; j'étais fort vif, fort pétulant, fort avide de tout ce que je ne connaissais pas, et désirant avec fureur de me singulariser dans quelque genre que ce fût.

Voilà dans quelles dispositions je partis de Madrid, avec mon très cher oncle. Nous allâmes coucher tout près de Siguença, chez une dona Pradella, parente de mon ancienne tante : elle nous reçut fort bien, et j'aurais passé sous silence cette visite, si la vue du lit où dona Pradella allait se coucher ne m'avait tellement échauffé la tête, que je n'en dormis pas de la nuit. J'avais seize ans, j'avais mon innocence. Je mourais d'envie de partager ce lit; si j'avais osé, je l'aurais proposé à dona Pradella. On m'a dit depuis qu'elle était dans l'usage d'accepter ces sortes de propositions.

Deux jours après nous arrivâmes à Durango. Je trouvai là plus de cent aspirans, qui concouraient tous à quarante places d'élèves. L'on n'entendait dans cette ville que la langue des mathématiques, et quoique, tous tant que nous étions, nous eussions l'esprit fort peu géométrique, nous ne laissions pas d'en raisonner savamment. Je concourus comme les autres, et l'usage était d'attendre le résultat de tout l'examen pour apprendre ensuite à chacun quel était son sort.

Mon oncle, dont le projet était d'aller passer quelque temps chez ce don Crinitto, père des trois demoiselles dont je vous ai parlé, me fit quitter Durango, pour aller, disait-il, attendre mon sort chez don Crinitto. Je partis donc, après avoir pris congé du commandant de l'école, nommé don Garcias; je le remerciai des bontés qu'il m'avait marquées pendant mon petit séjour à Durango, et j'arrivai en peu de temps au château qu'habitait don Crinitto et ses trois filles..

CHAPITRE II.

Soupirs et bouquets pour Henriette. Pari perdu. Agréable nouvelle. Séjour à Avilas, et départ pour Durango.

Nous fûmes reçus par don Crinitto, non comme de vieilles connaissances, mais comme de vieux bons amis. Don Avilas, le fils de ma tante, exilé alors, pour les affaires du conseil de Castille, dans sa terre d'Avilas, vint nous voir chez don Crinitto. Il m'invita à aller passer quelque temps avec lui, et je ne me pressai pas de profiter de ses offres : j'avais oublié mon ancienne inimitié pour ses demoiselles ; je rendais même des soins à la seconde, nommée dona Henriette. Je me levais tous les jours à six heures du matin, parceque j'étais sûr de trouver Henriette seule dans le salon, occupée à faire de la dentelle ; je la regardais travailler ; j'osais quelquefois lui baiser la main ; je courais au jardin lui cueillir des roses : j'avais soin de les prendre toujours en boutons, pour les voir épanouir sur son sein : mon imagination me servait bien, je croyais être véritablement témoin des progrès que la chaleur de ce beau sein faisait faire à mes roses. Quelquefois

Henriette me rendait mon bouquet après l'avoir porté : c'était alors que mon grand plaisir était de manger mes roses feuille à feuille, après les avoir bien fanées par mes baisers. Henriette n'était pas de celles qui comprennent le plaisir de manger un bouquet; d'ailleurs elle était bien plus âgée que moi, et tournait mon amour en plaisanterie; mais elle avait assez d'amour-propre pour être flattée des hommages même d'un enfant, et l'empire qu'elle avait sur cet enfant l'amusait au moins, s'il ne l'intéressait pas. Elle voulut s'en servir un jour d'une manière assez plaisante. J'avais la mauvaise habitude de dire à tout propos un certain mot espagnol, qui répond en français à celui de pardieu. Henriette, qui prenait plaisir quelquefois à me corriger de mes défauts, me promit de m'embrasser si j'étais douze heures sans le dire. Le marché commençait à six heures du matin. Je me fis violence toute la journée; le prix qu'on avait mis à mon attention m'enflammait au point, que j'aimais mieux ne pas parler que de m'exposer à le perdre. Je fus assez heureux pour arriver sain et sauf jusqu'à six heures moins une minute du soir : alors, ma montre à la main, je vins à elle avec l'air du bonheur, et je m'écriai : Pardieu, je vais donc avoir gagné! Vous avez

perdu, me dit Henriette, et, malgré toutes mes instances, elle fut inflexible. Cette petite aventure me fit une telle peine, que depuis ce temps je n'ai jamais prononcé le mot qui me coûta ce baiser.

Je passai près de six semaines dans cette société, mon oncle pleurant toujours, et moi m'occupant sans cesse d'Henriette et de mes bouquets. Mon oncle prépara bientôt son départ, et me fit alors confidence de ma réception à l'école de Durango : il me l'avait cachée, parce que don Garcias, le commandant, la lui avait dite sous le secret; et mon oncle me donna l'agréable surprise de ne m'apprendre mes succès que par des boutons numérotés que l'on attacha à mon habit tandis que je dormais. Ces boutons étaient la distinction des élèves admis. Ma joie fut vive, je commençais à sentir très vivement. J'embrassai mille fois mon oncle, et bientôt je lui dis adieu. Il prit la route de Madrid, tandis que moi, fier de mes boutons, et me croyant déjà un être nécessaire à l'Etat, je regardai l'amour comme une occupation indigne d'un héros; et, quittant ces belles demoiselles et leurs jardins, que j'avais dépouillés de roses, je m'en allai chez don Avilas, qui fut fort aise de m'avoir chez lui, et me combla de caresses.

Je regrettai peu Henriette; en lui rendant des soins, ce n'était pas elle que j'avais aimée, c'était le plaisir d'aimer une femme que j'avais cherché : dès que mon âme fut remplie par un autre objet, je cessai de penser à l'amour; il viendra un temps, mon cher lecteur, où vous me verrez tout quitter pour ne penser qu'à lui; mais n'anticipons point sur les événemens. Je fus peu de temps à Avilas, et j'y fus toujours entouré de monde; la famille de dona Avilas s'y était rassemblée, et cette société rendait le château vivant et gai. Don Angelo, frère de dona Avilas, avait aussi été membre du conseil de Castille, et une lettre de cachet l'avait relégué auprès de son beau-frère. Ce jeune homme, né avec de l'esprit et un fort bon cœur, avait fait dans sa jeunesse beaucoup d'étourderies; et, quoique âgé de près de trente ans, il paraissait ne pas avoir renoncé à en faire de nouvelles. Ces raisons m'attachèrent à lui, et nous nous liâmes d'une amitié assez étroite. Bientôt je fus forcé de quitter Avilas; une lettre de don Garcias me confirma ma réception, et m'enjoignit d'être à Durango pour le quatorze d'août. Enchanté d'être assez important pour recevoir des ordres, je me hâtai d'obéir; mon paquet fut bientôt fait : don Avilas me donna de l'argent, don Angelo

m'en prêta, et je partis pour Durango, avec le projet de m'y faire une excellente réputation. Je réfléchis pendant toute la route aux moyens que je devais prendre pour réussir, et, après m'être bien rappelé tous les conseils que l'on m'avait donnés, vous allez voir comment je les suivis.

CHAPITRE III.

Début à Durango. Liaison avec Estevan. Perte irréparable.

En arrivant, je me trouvai dans une position très agréable pour un jeune homme qui entre au service. Mon premier chef, don Garcias, était prévenu en ma faveur, et m'accueillit avec toutes sortes de bontés. J'avais, outre don Garcias, trois autres commandans à qui mon oncle m'avait fortement recommandé; ce même oncle avait donné une année de pension à celui de nos chefs chargé de tenir notre argent; car, par un ordre du roi, les élèves n'avaient pas le maniement de leurs finances : j'avais dans ma poche une dixaine de louis uniquement consacrés à mes plaisirs, et je pouvais mener la vie la plus heureuse en cultivant l'amitié que mes commandans

m'offraient. Au lieu de suivre cet excellent parti, mon premier soin fut de me lier avec les élèves les plus étourdis et les plus tapageurs de la troupe ; nous étions soixante ; ainsi je n'eus pas de peine à me composer une société de cinq ou six des plus bruyans. Parmi ces jeunes gens il y en avait un que je distinguai dès-lors, et qui n'a pas cessé depuis d'être mon ami ; il s'appelait Estevan. Estevan avait vingt ans, beaucoup d'esprit, beaucoup de science, beaucoup d'aptitude aux mathématiques. Il était de la plus grande vivacité, mais aussi sensible qu'étourdi ; brave comme son épée, mais mettant sa gloire à la tirer souvent. C'était enfin un de ces hommes aimables qui sont dangereux jusqu'à vingt-cinq ans, et qui après sont plus solides que les autres. Tel fut l'ami que je me choisis : nous ne fûmes pas long-temps sans nous lier intimement. Je voulais que son expérience me guidât dans les aventures que j'espérais avoir ; car j'étais avide de tout ce qui pouvait me donner l'air d'un grand garçon.

La première qui m'arriva ne fut pas très flatteuse, comme vous en allez juger. Je me promenais avec un élève de ma société aussi jeune que moi : nous parlions de nos bonnes fortunes, et, de mon côté, la conversation ta-

rissait, parce que je possédais encore ce que j'avais été si tenté d'offrir à dona Pradella. Dans le moment où mon camarade me faisait le récit d'une de ses victoires, nous vîmes paraître deux belles qui marchaient devant nous en riant. Nous les accostâmes : le cœur me battait en touchant le casaquin d'indienne de celle qui m'échut en partage ; je ne savais trop que lui dire ; je mourais d'envie cependant qu'elle m'entendît : je fus assez heureux pour qu'elle en prît la peine. Il est trop tard, me dit cette belle, pour que nous puissions aller faire un tour dans un de ces bastions ; je suis obligée de vous quitter ; mais demain, à la même heure, trouvez-vous ici, et j'aurai le temps. — Quel bonheur ! Je la remerciai mille fois ; je précipitai mes baisers en proportion de l'heure qui la pressait et de la reconnaissance qui m'animait ; et, après lui avoir fait répéter vingt fois qu'elle serait exacte, je baisai l'arbre sous lequel ce tendre rendez-vous était donné, et m'en retournai chez moi attendre le lendemain.

Jamais journée ne m'a paru si longue que ce lendemain ; jamais nuit n'a été si appelée, si désirée, si invoquée que le fut celle au commencement de laquelle nous devions revoir nos infantes. Enfin elle arrive, cette nuit ; et mon camarade et moi, après nous être bien

parfumés, nous volons au rendez-vous sur les ailes de l'Amour. Nos belles nous attendaient : jugez du plaisir que nous eûmes à les joindre! Bientôt nous nous séparons ; je conduis la mienne dans une allée charmante où les fleurs semblaient naître pour nous inviter à les fouler : là, je me jette aux genoux de celle de qui dépend mon bonheur ; ma langue bégaie pour la première fois la plus tendre déclaration. Hélas! c'était la première fois que ma divinité en entendait, elle ne me répondit pas grand' chose, mais apparemment ayant peu de temps à elle, comme la veille... Je m'arrête ici, mon cher lecteur ; je ne puis m'empêcher de pleurer sur la perte que je viens de faire ; ma tendre amante n'eut pas l'air de rien regretter. Je rejoignis mon camarade avec l'air d'un héros vainqueur. En m'en retournant avec lui, un accès de franchise nous prit ; nous convînmes que nos deux amantes avaient été chéries par des cœurs tout neufs ; mais quelle fut notre douleur en apprenant le lendemain que nos divinités avaient été quelques jours auparavant fouettées et chassées de Bilbao! Voilà quelle fut la première sortie de don Quichotte, et la première aventure que son courage mit à fin.

CHAPITRE IV.

Conquête de la belle Rose. Voyage à Avilas. Mariage de mon oncle.

Je me consolai aisément de mon malheur, et je me crus obligé de le réparer par une conquête plus difficile et plus digne de m'illustrer : ce fut la belle Rose que j'attaquai. Rose était une jeune marchande de modes fort jolie, et plus que coquette; mais ses amans avaient tous été des élèves de renom; elle choisissait toujours quelqu'un dont la réputation fût déjà faite, et je crus que la mienne le serait bientôt, si je parvenais à lui plaire. Je lui écrivis donc une lettre bien vive, bien touchante, et j'allai la lui remettre moi-même, sous prétexte d'acheter une cocarde. Rose prit ma lettre, sans daigner sourire ni me regarder. Le lendemain je retourne acheter encore une cocarde; mais la pudibonde Rose, tout en me la faisant, me dit à voix basse : Monsieur, votre lettre m'offense, j'ai eu grand tort de la décacheter; je veux le réparer en vous la rendant; mais je ne puis vous la remettre ici, parce que ma mère me verrait : trouvez-vous ce soir dans telle rue, vous entrerez dans telle allée, et là je

vous expliquerai pourquoi je ne veux plus vous voir. Ces paroles furent accompagnées de cinq ou six coups d'œil qui auraient rassuré tout autre que moi ; mais, loin d'être enchanté du discours de Rose, je fus assez sot pour me désoler. Je me trouvai cependant au rendez-vous, la belle Rose m'attendait. J'entre dans cette allée ; aussitôt Rose ferme la porte sur moi, et je me trouve alors, non dans une allée, mais dans un bûcher fort étroit et fort obscur. La charmante Rose me dit en m'embrassant qu'une de ses amies, servante chez la maîtresse du bûcher, lui avait prêté la clef ; que nous étions en sûreté, et qu'ainsi je pouvais répandre dans son cœur tous les secrets du mien. Moi, en homme consommé dans ces sortes d'aventures, je profitai de l'obscurité du bûcher pour arracher à la pudique Rose des faveurs qu'elle n'eût jamais accordées dans un lieu plus éclairé. Nous étions cependant embarrassés, le bûcher était petit, et l'on ne pouvait s'asseoir nulle part : j'en fis mes plaintes à mon amante ; mais la prévoyante fille avait pourvu à tout. Elle avait fait apporter un panier sur lequel je m'assis ; et comme il n'y avait pas deux places, il fallut bien que Rose s'assît sur mes genoux : dans cette charmante attitude, nous commençâmes une con-

versation si vive et si tendre, que le fond du panier cassa, et nous roulâmes tous trois. La bonne amie qui avait prêté la clef du bûcher entendit du bruit, et vint à tâtons voir ce que c'était; elle tomba sur nous, et ne fit que redoubler l'embarras. Enfin je m'en tirai; je mis à la porte la charitable amie, je raccommodai tant bien que mal le panier pour le lendemain, et quittai ma belle Rose, en lui promettant de revenir tous les jours lui redire les mêmes choses.

Cette intrigue dura quelque temps; Rose m'aimait, et nos rendez-vous se multipliaient avec les jours. Je fus étonné au bout de six semaines de ne plus y aller avec le même plaisir; Rose ne me paraissait plus jolie; et j'étais fort aise lorsque quelque accident me faisait manquer mon rendez-vous. Je proposai à Rose de la résigner à un de mes amis: elle pleura, et puis ses larmes tarirent, et trois jours me suffirent pour lui persuader la résignation. Je la proposai à Estevan, qui n'en voulut point. Un autre fut moins difficile, et me promit de prendre ma place: je le menai donc au bûcher, je l'installai dans la charge que je quittais; et je lui recommandai d'être fidèle à Rose. Après mon exhortation, je les laissai; et depuis ce temps je n'ai plus fait de visite à ce bûcher que

j'avais tant aimé. L'ennui me gagna bientôt; je résolus d'aller me dissiper quelque temps chez don Avilas, qui était toujours en exil; je partis pour sa terre, et j'y retrouvai à peu près la même société que j'y avais laissée. Pendant les trois semaines que j'y passai, il ne m'arriva rien de remarquable, et je pris la route de Durango, aussi content d'y retourner que j'avais été aise d'en sortir.

Pendant mes amours et mes voyages mon oncle voyageait aussi et faisait aussi l'amour; il se divertissait seulement de plus à se remarier. Je ne vous ai point parlé de lui depuis l'instant où nous nous séparâmes chez don Crinitto: il avait fait peu de séjour à Madrid, et était allé passer l'hiver à Fernixo, auprès de Lope de Véga et de dona Nisa, qui l'y avaient invité. A peine arrivé, il devint fort épris d'une Minorquoise qui était chez Lope de Véga; cette étrangère, mariée à un habitant de Minorque, qui avait pensé la jeter cinq ou six fois par la fenêtre, était parvenue à faire casser son mariage, en profitant des lois de sa petite isle. Cette veuve d'un mari vivant était assez bien de figure, et y joignait même de l'esprit, si l'on peut nommer ainsi une imagination grimacière et l'art de saisir des minuties. Cette femme aperçut le faible

de mon oncle; et comme elle n'avait rien et qu'elle désirait quelque chose, elle parvint à se faire épouser par lui. La différence des religions, le premier mari encore vivant, apportèrent des obstacles à ce mariage; mais l'argent de mon oncle les leva tous. Ce qu'il ne put empêcher, et ce qui nous fâcha le plus, ce furent les mauvais propos que ce second hymen fit tenir. La douleur qu'avait d'abord fait paraître mon oncle, et les ridicules de sa femme, furent des armes terribles qu'il mit dans les mains de ceux qui ne l'aimaient pas. J'étais de retour à Durango lorsqu'il m'écrivit cette nouvelle : j'y fis peu d'attention; j'étais trop occupé dans cet instant pour me donner la peine d'examiner si ce mariage m'était utile ou désavantageux.

CHAPITRE V.

Grand souper. Bal, et choix de Joséphine. Goût pour le saumon frais.

Je craignais trop l'ennui pour ne pas chercher avec soin tout ce qui pourrait m'en préserver. L'étude des mathématiques m'occupa quelque temps; mais je m'aperçus bientôt que les problèmes et les corollaires ne remplis-

saient point mon cœur, et qu'il lui fallait quelque chose de plus. Je crains fort, mon cher lecteur, que le détail de ma vie ne produise sur vous le même effet que les théorèmes produisaient sur moi ; ils m'endormaient un peu, parcequ'ils se ressemblaient beaucoup : tous mes récits se ressemblent autant ; vous me voyez toujours amoureux : c'est bien monotone. Mon cher lecteur, je vous en demande pardon ; mais je me suis fait une loi de dire la vérité, et je ne veux oublier aucune aventure.

J'abandonnai donc mes problèmes pour m'occuper plus gaiement ; et comme je pouvais choisir parmi plusieurs beautés qui embellissaient notre ville, je résolus, avec Estevan, de leur donner une fête où je pourrais jeter le mouchoir à celle qui me plairait le plus. Estevan était le premier homme du monde pour les fêtes de cette espèce. Il alla chez une marchande de poisson de ses amies, et sa première négociation fut pour obtenir que l'on nous fît crédit. Une fois cet important article passé, il commanda un beau souper, un bal, et fit distribuer les billets d'invitation. Nous nous mîmes à table à cinq heures du soir, pour pouvoir souper sans nous presser. Estevan avait rassemblé une demi-douzaine de belles ; nous étions à peu près autant d'é-

lèves, et comme j'étais l'Amphitryon, Estevan avait soin de me faire rendre les honneurs. Après le souper, le bal commença, et dura toute la nuit; car, malgré une visite qu'un de nos commandans faisait tous les soirs dans nos chambres pour voir si nous étions couchés, nous avions trouvé le moyen de lui faire croire que nous dormions. De gros portemanteaux mis entre nos draps, affublés d'un bonnet de coton et d'un beau ruban autour, tenaient notre place dans nos lits; et, pour compléter l'illusion et donner en même temps une plus grande opinion de notre goût pour l'étude, nous avions grand soin de placer auprès du lit une petite table, avec une chandelle allumée, et le cours de mathématiques ouvert à une proposition difficile. Le commandant, édifié, faisait éteindre la lumière, fermait le rideau, et disait, en voyant dormir le studieux portemanteau, que ce n'était pas la peine de l'éveiller.

Tandis que notre chef vigilant nous croyait assoupis par la vapeur des calculs algébriques, nous dansions de tout notre cœur avec nos charmantes convives. Une d'elles, nommée Joséphine, me plut par sa vivacité, et accepta avec joie toutes les offres que je lui fis : ces nouvelles amours durèrent près de huit jours;

au bout de ce temps Joséphine m'ennuya, et je l'abandonnai. J'avais fort peu d'argent; c'était un obstacle à tous mes projets d'amusemens. Le souper que j'avais donné m'avait inspiré beaucoup de goût pour tenir maison; toutes les fois que j'allais manger à l'auberge, je me lamentais avec Estevan du malheur de n'avoir pas une table à nous où nous pussions inviter nos amis et nos amies : manger toujours entre hommes nous paraissait trop ennuyeux; mais il fallait de l'argent pour manger avec des femmes, et nous n'en avions point. Nous conclûmes qu'il fallait faire comme si nous en avions, et voici le parti que nous prîmes : la marchande de poisson qui nous avait donné à souper était jeune et jolie; son mari courait le pays et n'était point avec elle; une sœur, fille encore, et assez bien de figure, demeurait dans sa maison et l'aidait à faire son commerce. Estevan et moi nous nous attachâmes, lui à la sœur, moi à la maîtresse; nous fûmes aimés en peu de temps..... Alors tout le poisson nous appartint, et au lieu de le faire vendre, nous aimions bien mieux le manger avec nos amis. Tous les soirs nous commandions un souper de cinq ou six couverts, et lorsque nous rencontrions de nos camarades,

nous leur offrions du saumon frais avec cet air d'aisance de grands seigneurs dont la table est toujours ouverte. Nos belles, aussi généreuses que tendres, ne trouvaient jamais qu'il y eût trop de convives ; le plaisir et l'amour présidaient à nos soupers : on y chantait, on y riait, et Estevan et moi nous faisions les honneurs du saumon frais avec toutes les grâces possibles. Cette agréable vie dura près d'un mois ; mais, au bout de ce temps, le maudit mari revint de ses courses, et resta quelque temps à Durango ; dès ce moment, adieu le plaisir ; il fallut retourner à l'auberge, et nos tendres amantes furent aussi fâchées que nous du triste séjour que faisait le mari auprès d'elles.

CHAPITRE VI.

Claire.

Estevan et moi nous attendions impatiemment que le cruel époux qui avait dérangé nos soupers recommençât ses voyages, et tout en attendant nous cherchions à charmer notre ennui en courant les petits bals qui se donnaient dans la ville. En Biscaye, le peuple aime beaucoup la danse, et l'on se

rassemble les dimanches et les fêtes dans une salle illuminée de trois ou quatre chandelles : là, une vieille femme, armée d'un violon, dont l'archet n'a plus que quelques crins et point de colophane, écorche une contre-danse sur trois cordes, qui crient toujours toutes à la fois ; chaque danseur donne un sou pour lui et pour sa danseuse, et des bancs de bois rangés tout autour de la salle servent de siége à ceux qui se reposent par fatigue ou par économie ; la cheminée, aussi large que haute, est l'asile des enfans de la joueuse de violon, qui interrompt de temps en temps ses triples accords pour les empêcher, à coups d'archet, de faire trop de tapage. Ce fut dans une de ces salles qu'Estevan et moi nous entrâmes certain dimanche, et que, tout en regardant danser les gentilles citoyennes de Durango, j'en découvris une, grande, bien faite, et qui me parut charmante. Ce n'était pas la beauté de sa figure qui me plaisait, car elle était à peine jolie ; mais je ne savais pourquoi toute sa personne m'enchantait : elle était assise sur le bout du banc ; c'était la fille de la joueuse de violon. Je m'approchai d'elle, et mon cœur battait ; j'étais surpris de ne plus sentir cette hardiesse que mes aventures, mes soupers et mes victoires m'avaient donnée ; je

tremblais presque en regardant Claire (c'était son nom), et je ne savais comment lui parler. Estevan, qui vit mon embarras, et qui ne tremblait point du tout, entama la conversation; mais Claire la termina tout de suite par une réponse laconique; à peine daigna-t-elle nous regarder, et l'air de fierté que je lui trouvai redoubla l'amour qui m'enflammait déjà. Pendant tout le temps que dura le bal, je pus à peine dire deux mots à Claire, qui avait soin de répondre fort haut à toutes les questions que je lui faisais tout bas. Le bal fini, il fallut s'en aller, et je me retirai chez moi véritablement amoureux.

Claire avait une sœur nommée Victoire, qui était plus jolie, mais moins aimable qu'elle. Je persuadai à Estevan qu'il était amoureux de Victoire; Estevan le crut dès que je l'eus prié de le croire : nous voilà tous les deux épris des deux sœurs, mais d'une manière différente; j'adorais Claire, au lieu qu'Estevan n'aimait Victoire que par amitié pour moi.

Je ne veux pas vous ennuyer en vous détaillant tous les billets, toutes les lettres que j'écrivis à ma chère Claire, et qu'elle me renvoya toujours sans les avoir ouverts. Je me trouvais partout où elle allait; je la suivais à l'église, dans ses promenades; j'étais toujours

sur ses pas : peine inutile ! Claire faisait à peine semblant de me voir. Deux mois se passèrent sans pouvoir lui dire un mot, et tant de vertu ne faisait qu'accroître mon amour. A force de suivre Claire, je connus bientôt ses sociétés, et je fis tout au monde pour y avoir entrée. La maison d'un menuisier, parent de Claire, était une de celles où elle allait le plus souvent : j'y venais chaque jour faire faire une équerre ou une règle, et mes politesses gagnèrent le cœur de la femme du menuisier : je lui demandai la permission de lui faire quelquefois ma cour ; cette permission ne me fut point refusée. Ce fut dans ces visites que j'eus enfin le bonheur d'entretenir ma Claire, et que je vins à bout de la convaincre de mes sentimens : quand on se croit aimé, on est tout prêt à rendre amour pour amour, si déjà on ne l'a rendu. Claire daigna me donner de l'espoir : quelques présens me gagnèrent son cœur, et bientôt je me crus aussi aimé d'elle que je l'aimais moi-même. Je ne la voyais pas plus souvent : j'étais obligé de prendre l'heure de mon dîner pour passer avec elle quelques instans ; c'était ordinairement depuis une heure jusqu'à deux qu'elle m'introduisait dans une salle basse où elle travaillait avec sa sœur. Estevan ne venait point avec moi ; il aimait

mieux dîner que faire l'amour : moi je portais du café à Claire; nous le faisions; nous le prenions ensemble; rien ne me paraissait comparable à ces doux momens; et comme l'heure à laquelle je la quittais était consacrée à une leçon de dessin, je faisais toujours servir mes crayons à me retracer celle que je venais de voir. Chaque jour me retrouvait d'autant plus amoureux, que ma pudique amante avait grand soin d'éloigner tout ce qui, selon elle, ne tendait qu'à déshonorer l'amour : excepté quelques doux baisers qu'elle me permettait, tout le reste m'était défendu, encore avait-elle soin de régler le nombre de ces baisers : et moi, qui étais aussi soumis que tendre, je me gardais bien de lui désobéir; je tâchais seulement de la faire tromper dans ses calculs.

Cependant un jour j'arrivai de meilleure heure qu'à l'ordinaire : sa sœur Victoire n'était point avec elle; Claire était seule. Je fus si surpris de mon bonheur, que la regarder et voler dans ses bras, ne fut l'affaire que d'une seconde : Je la pressais contre mon cœur, mes yeux dévoraient ses charmes; mes lèvres étaient collées aux siennes; je ne parlais pas, mais que de baisers lui expliquaient mes pensées! Ce langage si tendre, si supérieur à tous les autres, Claire l'en-

tendit; elle me demandait grâce avec cet air qui ne l'obtient jamais: je la lui promis cependant; je la mis sur mes genoux, je la regardais, ma main gauche la soutenait, et ma droite serrait la sienne; nous nous faisions des protestations d'une éternelle constance; je lui jurai de réprimer mes désirs, je lui tins parole; mais, en lui promettant de ne pas prétendre aux plaisirs qu'elle me devait peut-être, je ne voulus pas.... Claire trouvait mes raisonnemens bons, et j'étais toujours à ses ordres pour raisonner, lorsqu'une aventure tragique vint me séparer quelque temps de ma tendre Claire.

CHAPITRE VII.

Querelles; batailles; prison.

Je ne songeais qu'au bonheur d'aimer ma Claire et d'en être aimé: le temps que je passais sans la voir était employé à penser à elle; je vivais peu avec mes camarades; le seul Estevan était dépositaire de mes secrets amoureux, et je le menais avec moi chez mon amante le plus souvent que je pouvais. Un soir qu'il y était venu, Claire se plaignit de ce que des élèves, en la voyant passer, avaient ricané et l'avaient appelée par mon nom. La fureur s'em-

para de moi, et Estevan me promit de m'aider dans ma vengeance. Nous courons donc trouver les deux ricaneurs : celui qu'Estevan attaqua s'appelait Enrique, et ne se fit point tirer l'oreille ; il alla se battre avec Estevan, qui lui donna trois coups d'épée. Je fus moins heureux ; celui que je provoquai s'appelait Carlos, et soutint des propos assez vifs sans s'en offenser. Comme je les redoublais, je fus entendu d'un de ses amis, qui, piqué du sang-froid de Carlos, vint prendre sa place et accepta le cartel avec joie. C'était la première fois que je me servais de mon épée ; mon ennemi avait l'avantage de l'expérience et de la taille ; il profita de la précipitation avec laquelle je m'élançai sur lui, et, en me présentant seulement sa pointe, il me perça le bras, ou plutôt je m'enferrai moi-même. Je fus médiocrement fâché d'être blessé ; j'aurais mieux aimé être le vainqueur ; mais, sans aucun doute, j'aimais mieux ma blessure que de ne point avoir eu d'affaire à mon âge. Quel bonheur ! je me croyais un personnage : avant dix-sept ans j'étais assez heureux pour posséder une maîtresse, un coup d'épée et un ami. J'allai me faire panser chez la belle Claire, et j'attendis à peine que je fusse guéri pour me faire une seconde affaire. J'étais jaloux de ce qu'Estevan avait partagé

ma vengeance; les blessures qu'il avait faites à Enrique me paraissaient un vol fait à mon courage. Je fis confidence de cette idée à Enrique, qui m'offrit de me satisfaire, et nous nous portâmes sur le pré : nous étions animés l'un contre l'autre depuis long-temps; cette Joséphine que j'avais aimée pendant huit jours avait été adorée de lui. Enrique fut aussi enchanté que moi de l'occasion qui se présentait : nous nous battîmes donc avec colère, et je lui portai un coup d'épée avec si peu de ménagement, que ma lame, rencontrant sa coquille, se brisa en mille morceaux. Comme j'allais chercher une autre épée, on vint nous séparer. Nous nous promîmes, par un serrement de main réciproque, de nous rejoindre, et je courus chez Claire lui conter tous mes combats.

Claire descendait vraisemblablement de quelque illustre Amazone, car mes duels lui faisaient toujours plaisir; et elle me parut si guerrière, que je crus ne pouvoir lui faire un don plus cher que celui de cette épée que j'avais brisée en combattant pour elle. Claire en reçut les morceaux avec une reconnaissance qui m'enflamma encore davantage; mais, hélas! on ne me laissa pas le temps de lui répéter combien son héroïsme me plaisait. Don Garcias, le commandant de l'école, avait appris

nos querelles et nous fit conduire, le brave Estevan et moi, dans une prison où nous n'avions qu'une planche pour dormir, et de la soupe et du pain pour dîner. Ah! il fallait entendre Estevan se lamenter de ce que nous avions négligé nos marchandes de poisson! Si nous eussions été constans, disait-il, nous ne serions pas ici, ou si nous y étions, le saumon frais y viendrait; au lieu que ta Claire te nourrit avec des lettres, et moi je crève de faim et d'ennui. — Je consolais Estevan, et je désirais autant que lui que le jour de notre délivrance arrivât.

CHAPITRE VIII.

Fin de la captivité. Nouvelle inconstance impardonnable. Nouvelles querelles; nouvelle prison. Départ de Durango.

Au bout d'un mois, don Garcias nous crut assez punis et nous envoya chercher. J'écoutai avec distraction la morale qu'il me débita; je grillais de sortir de chez lui pour voler chez Claire. Jugez de mes transports en la revoyant! Je ne fus pas content de la joie qu'elle fit paraître, je ne la trouvai pas

assez vive; il me semblait qu'un amant qui sortait de prison devait faire tourner la tête de l'amante qui le revoyait. Je dissimulai cependant mon mécontentement; mais mon amour en fut refroidi, et une vanité mal entendue lui porta le coup mortel. Un de mes amis vint me confier qu'il avait entendu parler de moi à une demoiselle, de celles que l'on appelle dans les garnisons demoiselles comme il faut, et qui sont presque toujours comme il ne faut point. Cette demoiselle avait amèrement déploré l'aveuglement qui m'attachait à Claire; elle avait dit que j'étais fait pour prétendre à mieux, et mon ami me le répéta d'un air à me donner beaucoup d'amour-propre. Je voulus voir cette demoiselle, je la trouvai assez bien : je lui parlai; elle me répondit d'une manière peu équivoque; mon amour tenait pourtant encore. Malheureusement Claire eut une petite fluxion sur les yeux, et la fluxion acheva de me détacher d'elle. Vous vous indignez contre moi, mon cher lecteur, vous avez raison; hélas! je rougis en vous racontant mon inconstance : ce qui me fâche le plus, c'est que j'aurai à rougir plus d'une fois.

Claire fit quelques démarches pour regagner un cœur que je ne lui ôtais qu'avec des

remords, mais la vanité l'emporta sur ces remords; Claire avait beau m'écrire, Claire n'avait plus ses beaux yeux, et je ne répondais point à ses lettres : je me croyais disculpé en disant à Estevan que la Providence était juste, puisqu'elle faisait faire autant de pas à mon amante abandonnée que j'en avais fait dans le temps où j'étais méprisé. C'est pour que tout soit égal, m'écriais-je; et j'évitais de rencontrer Claire.

Cette même Providence, dont j'admirais l'équité, ne me laissa pas jouir long-temps de ma perfidie : à peine y avait-il huit jours que je suivais ma demoiselle comme il faut, lorsque l'on persuada à ce Carlos, que j'avais provoqué en vain, de se laver des soupçons que son silence avait fait concevoir; et Carlos, craignant le déshonneur, vint me rappeler mes vivacités et m'en demander raison. J'allai au rendez-vous avec cet air d'assurance d'un homme coutumier du fait; je comptais réparer l'honneur de Carlos par une blessure légère; mais à peine je fus en garde, que Carlos tomba sur moi comme un lion : en vain je crus l'arrêter en tirant à sa figure, qu'il avait fort jolie; rien n'intimida mon brave adversaire, qui me fit une blessure en moins de deux minutes de combat. Cet échec me fut d'autant

plus douloureux, que c'était en présence d'Estevan et de plusieurs témoins. Estevan voulait prendre ma place et me venger : on contint son courage et son amitié, et l'on me reconduisit chez moi. De là je fus transporté à l'hôpital des élèves, et de l'hôpital en prison, où don Garcias me tint six semaines : c'est quelquefois la demeure des héros, ainsi je m'en consolai ; mais don Garcias avait pris la chose au grave ; il me regardait comme un tapageur, et il obtint un congé pour me faire aller chez mes parens mûrir ma tête. Je restai en prison jusqu'à l'arrivée du congé, et, quand je sortis de captivité, don Garcias me donna un cheval, me prêta deux piastres, ce qui revient à peu près à douze livres de notre monnaie, et m'ordonna de partir. J'embrassai mon cher Estevan, je montai à cheval, et pris la route d'Avilas, dont je n'étais éloigné que de vingt lieues.

CHAPITRE IX.

Voyage économique. Fête à Rovillo. Ce qui s'ensuivit. Départ pour Madrid.

Des douze francs que don Garcias avait bien voulu m'avancer j'avais été obligé de payer pour neuf francs de dettes criardes, et il ne me restait plus qu'un petit écu pour faire vingt lieues, payer mon cheval de louage, le nourrir, nourrir un homme qui me suivait pour ramener mon cheval, et dîner moi-même en chemin.

Pour comble de malheur, ce cheval ne devait me conduire que jusqu'à Oviédo, où je devais en louer un autre, toujours avec mon petit écu. Je réfléchissais tristement aux moyens de remplir tant de devoirs avec trois livres, et je ne trouvai d'autre expédient que de faire les vingt lieues sur le même cheval, sans le faire manger, et sans manger moi-même. Mon guide, à qui je confiai mon projet, le désapprouva beaucoup; mais il était à pied, et moi à cheval. Je lui dis de se rendre à son aise à Avilas, où je le paierais et lui rendrais sa monture; et, sans m'informer si la chose lui convenait ou non, je piquai des

deux, et, à force de coups d'éperon, j'arrivai à Avilas sans avoir débridé et sans avoir touché à mon petit écu. Je trouvai le château désert; don Avilas et tout son monde étaient allés souper à l'abbaye de Santo-Pedro, à un quart de lieue d'Avilas. Je mis mon cheval à l'écurie, ou, pour mieux dire, sur la litière, et, prenant mes jambes à mon cou, je gagnai l'abbaye le plus vite que je pus, comptant bien satisfaire la faim qui me pressait depuis le matin. Je fus reçu à merveille par l'abbé Taschero et par don Avilas. Je me mis à table avec grand plaisir, je mangeai comme un ogre, et l'on me ramena le soir à Avilas, où arriva le lendemain mon guide, à qui je payai, avec l'argent que don Avilas me prêta, sa course et celle du cheval qui était fourbu.

Don Angelo, dont je vous ai déjà parlé, était encore exilé à Avilas, et dans l'instant où j'y arrivai il était fort occupé d'une fête qui devait se donner dans un château voisin: voici à quelle occasion. La marquise de Careva, femme de qualité, et dont le mari était notre ambassadeur en Hesse, était venue passer l'été dans sa terre de Rovillo, située à une petite lieue d'Avilas. Elle avait amené avec elle son fils, âgé de dix ou douze ans, et cet enfant, ou plutôt son précepteur, conçut le projet de

donner une fête à sa mère le jour de l'Assomption. Don Angelo, qui allait souvent à Rovillo, fut dans le secret et se mit à la tête de tous les arrangemens. J'arrivai sur ces entrefaites. Je connaissais depuis mon enfance la marquise de Careva; je fus enchanté d'être le lieutenant de don Angelo pour tous les préparatifs de la fête. Ils se firent sans que celle pour qui nous travaillions s'en doutât; l'on eut soin de la faire aller dîner à Avilas le jour de la fête, et le soir, à son retour, son carrosse s'arrêta devant la porte d'une grange : elle y entra, et trouva un fort joli petit théâtre : une musique complète la reçut; la toile se leva, et nous jouâmes deux comédies, dont l'une était faite pour elle. La marquise, transportée, vint embrasser tous les acteurs et actrices. Elle voulut retourner à son appartement, elle le trouva transformé en un café; tous les gentilshommes du canton s'étaient rassemblés au château; le café était rempli de petites tables de quatre couverts chacune; chaque table était sous un berceau de verdure parfaitement illuminé; un garçon du café, vêtu de blanc et orné de rubans rose, était à la porte de chaque berceau pour servir les quatre convives; des guirlandes de fleurs unissaient les différens berceaux, et étaient si artistement rangées, qu'elles

formaient partout le chiffre de la marquise de Careva. Pendant le souper une musique charmante ajoutait à l'illusion, et la marquise, transportée, se croyait à peine la maîtresse du café. Après souper, feu d'artifice, et, après les fusées, des proverbes. Le bal nous conduisit au jour. Tant que le soleil demeura sur l'horizon, tous les habitans de Rovillo dormirent : le soir on se réveilla pour recommencer, et, pendant trois nuits que la fête dura, le désordre le plus agréable et la joie la plus vive régnèrent dans le château. Pour préparer cette fête j'avais fait plusieurs séjours au château de Rovillo ; rien ne lie comme la comédie, il faut être toujours ensemble ; les répétitions générales, particulières, le secret que l'on veut y mettre, tout cela rapproche infiniment, et, tout en répétant un rôle de valet, j'étais devenu amoureux d'une petite demoiselle qui jouait les amoureuses, et les jouait presque aussi froidement que M. l'amoureux, et c'est beaucoup dire. Cette jeune personne s'appelait dona Rincôra : elle était jolie comme un ange, bien faite, blanche comme un lis, douce, timide, mais elle avait peu d'esprit ; et je suis certain que, pendant trois semaines à peu près que dura ma passion pour elle, malgré mes assiduités, malgré mon affectation à être tou-

jours auprès d'elle, malgré mon attention à lui adresser des choses agréables, malgré même cinq ou six demi-déclarations, je suis convaincu qu'elle ne se douta seulement pas que je l'avais distinguée. Cette froideur m'irritait, loin de me décourager, et le dépit me soutenait presque autant que l'amour.

Après la fête je revins à Avilas avec une dame qui avait joué la comédie avec moi, et qui, par la suite, tiendra une grande place dans ces mémoires. C'était dona Menilla. Dona Menilla était née fille de qualité des Asturies; elle avait eu une grande passion long-temps traversée par son père et par sa famille; sa constance avait surmonté tous les obstacles, et à la fin elle avait épousé don Menillo, qu'elle aimait depuis tant d'années. Leur union était aussi heureuse qu'elle avait été difficile à former. Ils étaient chéris et estimés de toute la province : mon oncle avait été assez heureux pour être un des premiers à les accueillir; ils étaient allés plusieurs fois à Avilas pendant que j'étais page, et les malheurs et la constance de dona Menilla me l'avaient fait connaître avant de l'avoir vue. Je fis une connaissance réelle avec elle chez la marquise de Careva; elle contribua plus qu'une autre aux charmes de la fête, par son esprit et par ses talens.

Dona Menilla est une des meilleures musiciennes d'Espagne ; la harpe et le piano enchanteraient sous ses doigts, si les agrémens de son chant ne l'emportaient encore sur ces harmonieux instrumens. Ses talens, dont elle est peu fière, ne sont rien auprès du charme de son esprit ; son imagination, naturellement vive, est tempérée par un fonds de tendresse que ses malheurs ont augmenté ; née pour aimer, et ayant rempli sa destinée, elle a plus de sensations que les autres femmes ; et l'atmosphère qui l'entoure est d'un air plus doux que celui que l'on respire ailleurs. Son époux, le plus loyal des hommes, mérite tout ce qu'elle a fait pour lui, par une franchise, une candeur et une égalité inaltérables. On connaissait à Avilas le prix de deux hôtes si aimables, et c'étaient eux que mon oncle avait le plus regrettés en quittant les Asturies. Je restai peu de temps avec eux, parce que cet oncle m'écrivit de me rendre à Madrid, où je trouverais de nouveaux ordres de lui pour aller le joindre. J'obéis, je pris congé avec peine des habitans d'Avilas, et je partis pour Madrid, en emportant un petit souvenir tendre de dona Rincôra.

CHAPITRE X.

Séjour à Madrid. Aventure du Colisée. Départ et arrivée à Fernixo.

En allant à Madrid, je m'arrêtai un jour chez don Britinno, avocat général du conseil de Castille, et exilé dans sa terre, comme tous les autres membres de ce conseil; don Angelo m'y avait conduit, et je l'y laissai un peu épris des charmes de madame l'avocate générale. Je continuai ma route vers Madrid par une voiture publique, et mon premier soin fut, en arrivant dans cette grande ville, d'aller voir l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau conseil que le roi avait substitué à celui qu'il avait exilé. L'abbé Marianno me reçut à merveille, me remit de l'argent que mon oncle lui avait envoyé pour moi, et je n'eus pas plus-tôt cet argent, que je brûlai de ne l'avoir plus; cela ne fut pas long: le spectacle, et mille autres occasions de dépense qui s'offrent à Madrid à chaque pas consumèrent bientôt le peu de piastres que mon oncle m'avait fait donner. Il ne m'arriva rien d'intéressant pendant le séjour que je fis dans la capitale, excepté une petite histoire qui ne

fut pas très glorieuse pour moi. J'étais au Colisée avec mon uniforme d'artillerie. J'aperçus une fille bien mise et très jolie, j'allai l'accoster; j'eus de la peine à lier la conversation, parce que mon habit bleu ne lui donnait pas grande idée de mon opulence : enfin je parvins cependant à causer avec elle, et je fus joint dans le moment par un des amis que je m'étais faits dans les Asturies. Cet ami vit bientôt quels étaient mes projets, et, pour les seconder autant qu'il pouvait, il me demanda de l'air du monde le plus simple si j'avais mon carrosse; je répondis aussi simplement que j'étais à pied, parce que j'avais un cheval boiteux : la belle dame écoutait et ne disait rien; mon ami et moi lui offrîmes de la ramener en fiacre, et ce ne fut pas sans avoir beaucoup juré contre le malheur d'avoir un cheval boiteux. Notre belle avait l'air de nous croire; elle consentit à être reconduite : nous sortons, et je ne me possédais pas de joie : je cours chercher un fiacre, il n'y en avait plus; quel malheur! Je la décide à aller à pied; elle s'y résout, et me voilà dans l'allée du Colisée, serrant de toutes mes forces le bras de ma belle, la conjurant d'aller plus vite, et regardant à peine mon ami, qui courait presque pour nous suivre. Tout à coup la belle

s'arrête, et me dit : Je suis perdue! voilà mon amant qui vient à nous; il est jaloux, et, s'il nous voit, rien ne me dérobera à ses fureurs. Rien, beauté divine? Ah! pensez mieux de mon courage.

Avant d'aller au cœur que son bras veut percer,
Voilà par quel chemin ses coups doivent passer.

En disant ces vers, j'avais une main sur la garde de mon épée : mais elle reprit avec vivacité : Écoutez, un combat ne servirait de rien; allez-vous-en; je m'appelle mademoiselle Clarisse, je loge rue d'Estramadoure, au premier, chez un tapissier : demain, à deux heures, je vous attends; il y a un pied de biche à la sonnette. Elle se dégage de mon bras en me disant ces mots; je cours après elle pour savoir s'il y avait plusieurs tapissiers : il n'y en a qu'un, me crie-t-elle; et je la perds de vue.

Je me gardai bien de dire à mon ami l'adresse de la belle Clarisse. Je retournai chez l'abbé Marianno, ivre de joie : pendant tout le souper je ne tenais point sur ma chaise, je riais tout seul de ma bonne fortune; je comptais à part moi toutes les heures qui me restaient jusqu'au lendemain; je me disais que ceci ne ressemblait point aux belles de

Durango. Diable! quelle différence! une beauté de Madrid, bien mise, bien parée! Cette aventure devait m'immortaliser : on avait beau me demander d'où venaient mes sourires, mes distractions et mes sauts sur ma chaise, je répondais avec un petit air mystérieux que ce n'était rien. Enfin j'allai me coucher, enfin je m'endormis, enfin six heures du matin sonnèrent, et je sautai à bas de mon lit pour me mettre à ma toilette.

Jamais mon perruquier n'a été tant grondé; j'avais pris trois miroirs pour me voir de partout : à huit heures j'étais coiffé, habillé, adonisé. Je prends un fiacre, et je dis prudemment : Au coin de la rue d'Estramadoure. Le cocher fouette, et j'arrive. Je descends, je paie, et, tout en payant, mes yeux cherchaient le tapissier. Je parcours la rue, j'en découvre un, je monte sans hésiter, je vois une porte, je vois le pied de biche que la belle Clarisse m'avait indiqué; je tressaille, je sonne; une vieille femme vient m'ouvrir, et me demande qui je veux : Mademoiselle Clarisse, lui dis-je d'un air impatient; elle me ferme brusquement la porte au nez, en me disant une injure que je n'entendis pas trop bien. Confondu de l'accueil, je crois m'être trompé; je descends pour demander au tapissier chez qui j'avais frappé;

c'était chez un vieux prêtre qui demeurait avec sa vieille gouvernante, et mademoiselle Clarisse était inconnue dans le quartier.

Un peu confus de mon aventure, j'allai déjeuner tout seul dans un café. J'y réfléchis sur le peu de certitude des biens de ce monde, et je revins dîner tristement chez l'abbé Marianno, où je fus moins gai et plus tranquille sur ma chaise que je ne l'avais été la veille.

Pendant mon séjour à Madrid j'avais eu l'honneur de revoir l'infant don Juan, qui m'avait fort bien accueilli; j'avais été faire visite à tous mes amis, à tous mes protecteurs; don Sibalto, le beau-père de don Avilas, m'avait comblé de caresses, et sa maison m'était ouverte à toute heure; toutes mes anciennes connaissances m'avaient revu avec plaisir, et j'avais profité de mon séjour à Madrid pour renouer des liens que l'absence affaiblit au moins, si elle ne les rompt pas.

Je reçus bientôt une lettre de mon oncle, qui m'ordonnait de partir de Madrid avec l'abbé Marianno, qui venait à Fernixo voir don Lope de Véga son oncle. Je devais voyager dans un carrosse que mon oncle faisait faire, et qui devait suivre la chaise de poste de l'abbé Marianno; mais cet abbé, qui n'aimait pas mon oncle, voulut lui faire la petite

niche de laisser sa voiture à Madrid : en conséquence, sous prétexte qu'elle n'était pas finie, il me dit de me préparer à courir devant sa voiture. La poste n'était pas une allure effrayante pour moi ; j'achetai des bottes et un fouet, et je partis de Madrid, galopant devant la chaise de l'abbé Marianno, où il était avec un de ses amis nommé Soravo, et qui voulait aller voir don Lope sous les auspices de son neveu.

Au bout de deux jours de route, nous nous arrêtâmes à cinquante lieues de Madrid, chez don Bertiro, premier président du nouveau conseil de Castille : nous nous y reposâmes trois jours, après quoi nous nous remîmes en route ; et, après trois journées terribles, dans l'une desquelles je fus vingt-trois heures à cheval, après avoir passé de nuit les montagnes affreuses du royaume de Valence, toujours marchant au bord des précipices, et ne pouvant cependant pas vaincre le sommeil qui m'accablait, après quatre chutes qui ne me firent nul mal, j'arrivai à Fernixo, moulu, couvert de boue, et accablé de fatigue et de besoin de dormir.

CHAPITRE XI.

Ce que c'était que ma tante, seconde du nom. Épisode de Podilletta.

Il était onze heures du matin lorsque j'entrai au grand galop dans la cour du château de Fernixo; j'avais laissé loin derrière moi l'abbé Marianno et son compagnon de voyage. Je reconnus à peine Fernixo, tant Lope de Véga l'avait embelli. La première personne que je rencontrai fut l'aumônier de don Lope. Je lui demandai des nouvelles de ce grand homme : cet aumônier ne me reconnut pas, et m'apprit que don Lope et dona Nisa étaient allés dîner chez un voisin. Alors je me fis conduire à l'appartement de mon oncle, qui était aussi sorti. Fâché de ne trouver personne, je demandai où logeait la nouvelle femme de mon oncle. On me mena à sa porte, à laquelle il n'y avait point de clef : je frappe, j'entends une petite voix féminine qui crie : Qui est là ? Moi, repris-je. — Qui, vous? Le neveu de mon oncle, répondis-je de la meilleure foi du monde. Sur-le-champ la porte s'ouvre, et une petite femme me saute au cou avec un transport de joie que je ne pouvais comprendre.

Ma tante, car c'était elle, m'accablait d'embrassemens, et me disait les choses les plus tendres. Moi, qui la voyais pour la première fois, qui étais excédé de fatigue, je ne répondais pas un mot à tous ses discours, et ma froideur commençait à piquer ma tante, lorsque mon oncle arriva. J'allai à lui, je l'embrassai; et comme sa femme fit quelques pas pour venir à nous, je m'aperçus qu'elle boitait; alors j'ouvris la bouche, qui avait été fermée jusque-là, pour lui dire qu'elle avait une épine dans le pied. Non, mon neveu, reprit-elle, ce n'est rien. Pardonnez-moi, madame, lui dis-je, car vous boitez beaucoup. — Mon neveu, c'est que je suis boiteuse. — Ah! c'est différent. Voilà mon premier compliment à ma nouvelle tante. Elle n'était pas mal de figure, elle n'était pas sans esprit, et don Lope avait assez d'amitié pour elle; mais elle avait un fonds d'aigreur et d'impatience dans le caractère qui la faisait souvent disputer; elle était coquette avec tous les hommes, et méchante avec toutes les femmes; grande caresseuse, les baisers et les larmes ne lui coûtaient rien; et en moins d'une heure je m'aperçus à merveille que mon oncle était absolument subjugué par elle. Je la priai de vouloir bien me faire donner à dîner et un lit; mais elle avait trop d'amitié pour moi pour

m'accorder toutes mes demandes; elle me fit manger un morceau, et voulut me conduire avec elle chez un Minorquois de ses amis qui leur donnait à souper. J'allai donc m'habiller malgré ma fatigue, et pendant ce temps arriva l'abbé Marianno, qui reçut assez froidement les politesses dont l'accablait ma tante. Enfin nous montâmes en carrosse, et nous partîmes pour la maison du Minorquois. Pendant le chemin ma tante me combla de caresses; pendant le souper ce fut de même; moi, je n'étais occupé qu'à m'empêcher de succomber au sommeil. Enfin nous revînmes à Fernixo, j'eus la permission de m'y livrer. Le lendemain je fis ma cour à don Lope et à dona Nisa, qui me reçurent à merveille. Dona Nisa eut une conversation avec moi pour m'assurer que ce n'était pas elle qui avait marié mon oncle. Elle me faisait trop d'honneur en croyant que je m'en occupais, je pensais à toute autre chose; et, pendant mon séjour à Fernixo, je ne songeai qu'à me distraire et à chercher de la dissipation.

Il y avait au château une petite enfant de huit ans que dona Nisa aimait avec passion; c'était la fille de cette dona Podilla, nièce du grand Caldéron, que don Lope avait dotée et mariée. La jeune Podilletta n'était pas jolie.

mais sa petite mine était pleine d'esprit : vive comme le salpêtre, elle impatientait souvent dona Nisa qui lui montrait à jouer du clavecin ; mais, au milieu de la plus grande colère, une saillie de Podilletta faisait éclater de rire dona Nisa. Cette petite fille était insupportable, mais charmante, et ses grâces égalaient ses défauts. Fort avancée pour son âge, elle entendait presque tout ce que l'on disait ; elle n'était encore animée que par le feu de son esprit, mais l'on pouvait dire avec confiance que bientôt un autre feu viendrait s'y joindre, et, quoiqu'elle n'eût que huit ans, de temps en temps on en voyait poindre des étincelles.

Podilletta prit beaucoup d'amitié pour moi, elle était toujours à mes côtés, elle m'embrassait souvent ; souvent ce n'était pas sur mes joues, et elle faisait semblant de s'être trompée. Dès que je sortais avec mon fusil, pour aller tuer quelques becfigues dans les vignes, Podilletta me suivait, elle me tenait par la main, se cachait derrière moi à l'instant où je tirais, et courait ramasser l'oiseau tué, en sautant sur les échalas avec une agilité et une grâce charmante. On se moquait de l'amour de Podilletta, et la moindre raillerie là-dessus la mettait en colère : cette enfant était singulière pour son âge. Une conversation qu'elle

eut avec moi m'étonna plus que tout ce que nous avions vu.

Nous revenions de la chasse tous les deux; elle portait mon gibier, suivant sa coutume, et me donnait la main, lorsqu'un chien vint nous aboyer et lui fit peur : je pris une pierre et j'en frappai le chien. Ah! prends garde, dit Podilletta, ce chien pourrait venir te mordre. Podilletta n'avait pas coutume de me tutoyer; je fus un peu étonné de cette nouveauté, et, sans vouloir la lui faire apercevoir, je lui répondis : Il n'y a rien à craindre, n'ayez pas peur... Ah! ce n'était pas pour moi que j'avais peur; mais apparemment monsieur trouve mauvais que je l'aie tutoyé...., Moi? non, je vous assure; au contraire, vous m'avez fait plaisir.... Ah! si cela était, vous m'auriez dit : tu m'as fait plaisir.... Ne soyez pas fâchée, Podilletta, si je ne vous tutoie pas, ce n'est permis qu'à des frères et sœurs, et à des maris et femmes... C'est permis aussi à ceux qui s'aiment, et voilà pourquoi vous ne vous le croyez pas permis, parce que vous ne m'aimez pas... Je vous aime de tout mon cœur, ma chère Podilletta.... Ah! vous m'aimez? Comment m'aimez-vous?.... Comme la sœur la plus gentille que l'on puisse aimer.... Monsieur, je ne veux point de cette amitié-là, et j'aime

mieux n'être point aimée que de l'être comme cela.... Eh comment voulez-vous donc que je vous aime, Podilletta ?.... Comme un mari aime sa femme quand il y a deux jours qu'ils sont mariés... Eh bien, je vous aimerai comme ma femme... En ce cas, dis donc, Je t'aime, et embrasse-moi en disant encore, Je t'aime..... Je t'aime de tout mon cœur, ma chère amie, et je l'embrassai.—Podilletta fut enchantée; nous fîmes le reste du chemin toujours causant, toujours Podilletta cherchant les tournures de phrases par lesquelles elle pouvait me tutoyer davantage; et nous arrivâmes au château du meilleur accord du monde.

J'avais résolu de voir jusqu'où irait cette singulière enfant; de sorte qu'en entrant au salon je dis exprès que je venais de ma chambre. Sans nous être donné le mot, Podilletta dit qu'elle venait de jouer dans le jardin. Elle me proposa bientôt une partie de piquet, que j'acceptai. Podilletta jouait mal au piquet, je la gagnai; elle se fâcha, je la gagnais toujours. Elle prit de l'humeur et me jeta les cartes au nez. Alors je lui dis du plus grand sérieux, et de manière à être entendu de tout ce qui était dans le salon : Ce que vous faites là n'est pas bien, Podilletta, après ce qui s'est passé il y a une demi-heure. Tout le monde demande

en riant ce qui s'est passé ; je ris moi-même, en affectant de regarder Podilletta, qui, rougissant jusqu'au bout des ongles, me lança un coup-d'œil terrible. — Vous êtes un monstre, me dit-elle, et jamais je ne vous reverrai ; en disant ces paroles elle tire sa chaise et sort du salon. C'est en vain que dona Nisa la rappelle ; rien au monde ne peut arrêter sa course. Alors je contai à dona Nisa la plaisante histoire de la petite Podilletta. Dona Nisa en rit moins que ceux qui ne s'intéressaient pas autant qu'elle à Podilletta ; elle se leva pour aller voir ce qu'elle était devenue ; elle la trouva dans son lit avec le pouls très agité et ne voulant voir personne. On la laissa. Le lendemain elle affecta de m'éviter, et depuis ce temps elle ne m'a jamais pardonné mon indiscrétion. Lorsque nous racontâmes tous ces détails à don Lope, il s'écria avec enthousiasme : Ah ! que c'est respectable !

CHAPITRE XII.

Nouvelles de Durango. Arrivée de mon père. Ennui, bals, amours, chasse. Vaisseau cassé dans la poitrine de ma tante.

Cependant le temps s'écoulait; nous étions au mois de novembre 1772 : je passais mon temps à chasser, à faire de la musique et à aller à une comédie qui n'était qu'à deux lieues de Fernixo. Le soir j'accompagnais avec ma mandoline la petite Podilletta, qui chantait en jouant du clavecin, et qui me conservait toujours sa rancune. J'étais fort bien avec mon oncle; j'étais encore mieux avec ma tante, malgré les petites querelles que nous avions assez fréquemment; il y avait plus de ma faute que de la sienne si nos brouilleries ne duraient pas ; mais c'est une vérité que je dois confesser, jamais je n'ai pu garder de fiel contre qui que ce soit plus de vingt-quatre heures; le sommeil a toujours mis fin à mes inimitiés; et tous les matins j'allais déjeuner avec ma tante de la meilleure amitié du monde.

Un jour que nous revenions de la comédie, on me remit un paquet de lettres pour mon oncle et pour moi : j'eus bientôt trouvé les

miennes, et j'en vis une adressée à mon oncle, et timbrée de Durango. Je la lui remis avec quelque inquiétude ; cette inquiétude était fondée ; c'était une épître de la marchande de poisson, qui faisait part à mon oncle du goût que j'avais eu pour le saumon frais, et lui envoyait le mémoire de tous ces soupers qu'Estevan et moi nous comptions bien avoir payés.

Ce mémoire se montait à cent écus ; Estevan en avait autant pour son compte ; ainsi six cents francs et les à-comptes que nous avions donnés ont sûrement bien acquitté tout ce que nous devions à nos charmantes poissonnières. Mon oncle, qui n'a jamais aimé le saumon, trouva ce mémoire fort ridicule, et faisait semblant de ne vouloir pas le payer ; quand je vis cela, je fis semblant aussi d'être fort triste, fort repentant : je fis encore semblant d'être de l'avis de ma tante sur deux ou trois points où personne n'était de son opinion ; je fis semblant encore de la trouver plus jolie qu'à l'ordinaire, et ma tante me fit payer mon mémoire de saumon.

Cette affaire-là finie, je croyais être tranquille ; mais une autre lettre de Durango vint me donner une alarme plus sérieuse : notre commandant me manda que le roi avait réformé l'école d'artillerie, et que nous étions

tous dispersés et renvoyés à la suite des différens régimens de ce corps. Je m'en consolai plus aisément que mon oncle, parce que, s'il faut parler franchement, les mathématiques m'ennuyaient fort, et j'enviais intérieurement le bonheur des officiers des autres corps qui avaient le droit de ne rien faire. Je me promis bien de profiter de l'occasion pour rentrer dans ce beau droit. Je ne découvris cependant mon projet à personne; au contraire, je feignis d'être au désespoir, et mon oncle essaya de me consoler. On écrivit à mon père, on tint conseil chez dona Nisa pour savoir ce que l'on devait demander. Moi, qui n'étais inquiet de rien, j'allais danser avec les filles du village, tandis que l'on se consultait, ou bien je faisais ma cour aux femmes de chambre de dona Nisa, et dès que je voyais tout le monde bien occupé dans le salon à discuter une question intéressante, je passais par la garde-robe, et j'allais causer avec une certaine Rosette qui raccommodait des rideaux dans la salle à manger; j'allais l'aider à son ouvrage, et je ne rentrais au salon que lorsque les laquais, qui venaient mettre le couvert, m'obligeaient de quitter ma couturière. Quelquefois j'allais à la chasse, et je ne rentrais qu'à la nuit. Un soir que j'en revenais, et que, n'ayant point trouvé de gibier,

je m'étais amusé à penser à cette petite Rincôra que j'avais vue à Rovillo, j'entrai chez mon oncle, qui me dit, d'un ton très sérieux, qu'après avoir mûrement réfléchi à ma position, il m'exhortait fort à quitter le service et à aller habiter la terre de Niaflor avec mon père; que je l'aiderais, que je me marierais; et en me débitant là-dessus toutes les belles choses qui se sont dites, depuis les Géorgiques jusqu'aux Ephémérides, sur le bonheur de cultiver son champ, il finit par conclure que je ne trouverais le bonheur qu'entre une charrue et une tendre épouse. D'après les souvenirs qui m'étaient venus à la chasse, je lui répondis que j'y consentais de tout mon cœur, pourvu que l'on me fît épouser tout de suite une certaine petite Rincôra, dont j'étais très amoureux depuis très-long-temps. Mon oncle, enchanté, prend les nom, surnoms et demeure de la signora Rincôra; il écrit sur-le-champ à don Avilas pour lui demander des éclaircissemens, et moi je fus décidé pendant toute la soirée à épouser Rincôra, si on me la donnait. Je me couchai, et le lendemain, au déjeuner de ma tante, je lui dis que décidément je voulais servir et ne jamais me marier. La lettre était partie, et, grâce à la prudence de don Avilas, la négociation ne s'entama pas.

Sur ces entrefaites mon père arriva : je le revis avec un sentiment bien vif ; j'ai toujours aimé mon père autant que moi-même. Ce bon père me trouva grandi, et ne se lassait pas de me le dire ; il m'embrassait à chaque instant du jour. Dès le lendemain de son arrivée il voulut voir un peu comment j'étais dans mes affaires ; le compte n'était pas difficile : j'avais un écu d'argent comptant, un habit retourné, une veste, une paire de culottes, une paire de souliers, un chapeau, deux paires de bas, dont une mauvaise, quatre chemises toutes trouées, deux épées et une cocarde toutes neuves. Mon père me conduisit à la ville voisine et me rhabilla. J'avais un peu l'air de l'enfant prodigue. Don Lope riait beaucoup de tout ce qui m'arrivait. Dona Nisa s'intéressait véritablement à moi ; ma tante disait que j'avais de beaux yeux, mais qu'ils n'étaient pas assez tendres ; mon oncle prétendait que je n'avais nul usage du monde, et que je n'aimais pas assez les femmes : mon père ne disait rien et m'achetait des chemises.

La maison que don Lope faisait bâtir pour mon oncle se trouva prête à peu près dans ce temps-là. Nous quittâmes donc le château de Fernixo, et nous allâmes l'habiter : ce fut dans cette nouvelle maison que mon père et mon

oncle décidèrent de me faire entrer dans la marine. Nous écrivîmes à mon protecteur l'infant don Juan, qui était amirante de Castille, pour obtenir une place de garde de la marine. L'infant nous répondit et nous promit qu'il ferait ce qu'il pourrait; mais les jours se passaient sans que nous eussions de nouvelles certaines : je m'ennuyais beaucoup, et, pour me dissiper, je louai une chambre dans le village, où je donnai des bals tous les dimanches aux belles de Fernixo. Parmi mes danseuses, la fille d'un horloger me parut plus aimable que les autres; je le lui dis : elle avait quinze ans, elle me répondit qu'elle me trouvait aussi très aimable; nous aimions mieux nous le répéter que de danser; ou bien quand nous dansions, c'était toujours ensemble. Je commençais à ne plus tant m'ennuyer, lorsque le père de la naïve Pirennetta jugea à propos de lui interdire le bal. Dès que nous ne pûmes plus nous voir, nous nous écrivîmes, et je lui donnai un petit cœur d'or que ma tante m'avait donné; ce cœur ne m'avait jamais fait plaisir que dans l'instant où je le donnai à Pirennetta. Elle me donna en échange un petit cœur d'émail que j'attachai à ma montre pour ne jamais le quitter; nous nous dîmes adieu en pleurant. Elle partit, et nous convînmes d'une certaine

marque qu'elle devait faire sur toutes les cheminées des auberges où elle entrerait, afin que lorsque je repasserais je pusse être sûr qu'elle s'était occupée de moi. Enfin elle partit, et mes bals ne m'amusèrent plus. D'ailleurs le curé et les pères des danseuses ne les approuvèrent pas, il fallut y renoncer. Je me retournai du côté de la chasse, et j'y passai mes journées. Mais le malheur, qui me poursuivait, me fit chasser sur les terres d'un gentilhomme minorquois : ces Minorquois sont très fiers, et s'appellent entre eux magnifiques seigneurs. Le magnifique seigneur me rencontra chassant sur son terrain, et me demanda de quel droit j'y chassais : De quel droit? lui dis-je,

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit obscur du reste des humains.

et je continuai ma chasse. Le magnifique seigneur me demanda mon nom. J'avais bien envie de lui dire : « Tu l'apprendras en recevant la mort ; » mais je crus qu'il était plus beau de ne le point cacher ; je le lui dis à haute voix, et je chassai toujours. Lui, il s'en alla conter à mon oncle que son neveu était fort peu respectueux envers les magnifiques seigneurs. Grande colère de la part de mon oncle, reproches. Enfin je renonçai à la chasse, et je

me jetai du côté de la dispute pour passer le temps : mes disputes me brouillèrent presque avec ma tante, qui fut attaquée dans ce moment de la poitrine, et n'en devint qu'un peu moins aimable : comme cette maladie donne de l'humeur, et qu'elle ne laissait pas d'en avoir beaucoup contre moi, elle eut la charité de m'accuser auprès de mon oncle de lui avoir cassé un vaisseau. Le fait était que ma tante chantait et voulait que je l'accompagnasse avec ma mandoline ; ma malheureuse mandoline était un peu haute à la vérité, et comme je ne savais pas bien l'accorder, je ne voulais pas la descendre ; ma tante chantait à mon ton, et elle prétendait que mon *la* l'avait tuée. Enfin ma tante cracha du sang, Mon oncle se mit à la soigner, et la malade devint chaque jour plus acariâtre. Mon brevet n'arriva point : mon père s'impatienta de tout ce qu'il voyait ; nous primes congé de don Lope et de dona Nisa : nous fîmes nos malles, où j'eus soin de mettre la mandoline, et, après avoir embrassé mon oncle et ma tante, nous partîmes de Fernixo le 31 decembre, et prîmes la route de Carthagène.

CHAPITRE XIII.

Voyage à Madrid ; résultat. Voyage à Avilas. Changement de corps.

Le chemin que nous parcourions était le même que celui qu'avait suivi la jeune Pirennetta ; je reconnus sur toutes les cheminées les marques amoureuses dont nous étions convenus : j'y ajoutai les miennes, et j'y traçai partout avec la pointe de mon couteau : J'aimerai toujours Pirennetta. Enfin nous arrivâmes à Carthagène ; là je perdis ses charmantes traces, et là je me séparai de mon père. Cette séparation nous coûta des larmes ; il prit la route du royaume de Grenade, et moi celle de Madrid, par la diligence. Il ne m'arriva rien de remarquable, excepté que je retrouvai vers Cuençà les traces de Pirennetta ; mais je les perdis tout de suite après. Je m'amusai fort pendant la route : c'était dans le temps des rois, et nous les tirâmes pendant tout le chemin. Enfin nous arrivâmes à Madrid. Je me logeai dans le premier quartier du palais de don Juan, et le lendemain j'allai lui faire ma cour : il me reçut avec bonté. Je lui demandai une audience particulière qu'il m'accorda : je lui peignis com-

bien ma position était triste ; je lui représentai que mes parens désiraient vivement que je servisse dans la marine, mais que, si cela était impossible, ils ne seraient point du tout fâchés de me voir dans son régiment de cavalerie. C'était là le grand objet de mes désirs. L'infant me promit de m'y placer, si je ne pouvais pas l'être dans la marine, et m'exhorta cependant à aller voir à l'Escurial le ministre de la marine, auquel il avait écrit en ma faveur. Il me donna une seconde lettre de recommandation pour lui, et je courus à l'Escurial. Je fus trois jours sans avoir de réponse à ma lettre ; enfin j'en eus une par laquelle la cinquième place vacante m'était promise. Don Juan m'annonça cette triste nouvelle, que j'appris sans me désespérer. Je lui reparlai de la cavalerie, et il me promit de penser à moi dans son premier travail sur son régiment. Un peu rassuré par cette espérance, je restai à Madrid, ménageant mon argent le plus que je le pouvais, cultivant mes connaissances, allant souvent au spectacle, et mangeant presque tous les jours chez l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau conseil de Castille.

Pendant mon séjour à Madrid, je cherchai à découvrir où était la pauvre Pirennetta. J'y parvins, et j'allai chez l'horloger où son père l'avait envoyée. Je la trouvai malade : elle était

au lit, pâle comme un lis, et je vis à son cou le petit cœur d'or que je lui avais donné : je ne puis pas vous rendre combien je fus ému de voir Pirennetta malade. Je ne pus lui parler en particulier; elle me pria même de ne pas revenir la voir, parce que son père le saurait et la rendrait plus malheureuse : je lui obéis avec peine; je n'y retournai plus; mais je conservai toujours d'elle un souvenir triste et bien tendre.

Je faisais ma cour tous les jours à l'infant, pour qu'il n'oubliât point ce que je lui avais demandé. Au bout d'un mois, ce prince m'annonça qu'il m'avait donné une sous-lieutenance dans son régiment de cavalerie, et que je pouvais compter dessus, si dans deux mois je n'étais pas garde de la marine. Je remerciai beaucoup mon protecteur, et, n'ayant plus d'affaires à Madrid, je résolus d'aller attendre à Avilas l'expiration de mes deux mois. Je partis donc pour Avilas par la voiture publique, et j'y trouvai le maître et la maîtresse de la maison à peu près seuls. Je passai avec eux février et mars 1773, ne m'amusant pas trop, parce que je ne savais pas m'occuper, et l'instant où il fallait monter dans ma chambre était terrible pour moi : je ne savais que devenir ni que faire. Don Angelo n'était plus à Avilas; il avait eu la survivance de son père, et était retourné à Madrid; nous étions abso-

lument seuls, dans le fort de l'hiver, à la campagne. Je m'occupais à copier des chansons et à faire un ouvrage de métaphysique, que j'ai depuis jeté au feu : l'ennui m'avait rendu raisonneur, et le raisonnement m'avait rendu athée : j'ai mieux aimé renoncer à raisonner, et je suis revenu de bonne foi à reconnaitre un Dieu, mon créateur. Au bout de deux mois, mon brevet m'arriva, et je me préparai à joindre mon régiment qui était en Catalogne. Avant d'y aller, j'avais besoin de passer par Madrid, où je voulais voir don Juan et arranger mes finances ; elles ne se montaient qu'à dix-sept ou dix-huit louis que j'avais confiés à don Avilas : il me les rendit dans une bourse où j'en trouvai vingt-cinq : avec cela je pris congé de lui, et je partis pour Madrid. Mes vingt-cinq louis ne pouvaient me suffire pour faire mon entrée au régiment ; j'empruntai trente louis, pour acheter un cheval, à mon ancien précepteur Vrido, qui me les prêta avec un zèle et un plaisir que je n'oublierai jamais. Tranquille du côté de l'argent, je pris congé de l'infant don Juan, et je partis pour la Catalogne avec le jeune D. Montalto, à qui don Juan avait promis son régiment, et qui commençait par être sous-lieutenant comme moi.

FIN.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous allons rapporter une lettre que M. de Voltaire écrivit à Florian, environ trois ans et demi après l'époque où ces Mémoires finissent. M. le duc de Penthièvre, qui desirait se l'attacher, lui avait fait obtenir une réforme; et il était fixé auprès de ce prince en qualité de gentilhomme. Cette vie sédentaire changea insensiblement ses habitudes; la littérature espagnole, qu'il avait toujours aimée, vint, non plus seulement comme autrefois, le distraire des folies de sa jeunesse, mais charmer tous ses loisirs; et nous eûmes bientôt Galatée, Estelle, et tant d'autres ouvrages qui prouvent mieux que tout ce que nous pourrions dire le changement étonnant que le goût des lettres opéra sur son caractère.

LETTRE

À M. LE CHEVALIER DE FLORIAN.

Ferney, 9 janvier 1777.

Vous étiez né, monsieur, pour plaire aux princes et pour servir l'État; vous remplirez votre vocation. Nous autres habitans des cavernes du mont Jura, nous partageons les obligations que vous avez à ce prince si vertueux et si aimable, auprès de qui vous avez le bonheur de vivre.

Voilà toute votre famille un peu dispersée: monsieur votre père au fond du Languedoc, monsieur votre oncle à Autun, et vous dans les palais enchantés de Sceaux et d'Anet. Jouissez de votre bonheur, que vous méritez, et agréez les sincères assurances de tous les sentimens que madame Denis et moi nous conserverons toujours pour vous.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le vieux malade de Ferney, V.

PIÈCES FUGITIVES.

ROMANCE.

Lucas, baigné de larmes,
Demandait aux échos
La beauté dont les charmes
Ont ravi son repos :
Perfide pastourelle,
Tu quittes ce séjour;
Tu m'y laisses sans elle,
Seul avec mon amour.

Tu deviens infidèle,
Sans remords, sans effroi;
Tu crois, quand on est belle,
Qu'on peut manquer de foi.
Quelle est donc ta faiblesse!
Que je plains ton erreur!
Tu cours après l'ivresse,
Tu manques le bonheur.

Je n'y dois plus prétendre,
Depuis que tu me fuis;
Je ne dois plus attendre
La fin de mes ennuis.

Je vais traîner ma vie
En chantant nos amours,
Pleurant ta perfidie,
Et t'adorant toujours.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

En lui envoyant une vieille plume de M. de Voltaire.

Elle acquit à son maître une immortelle vie,
Elle fut la terreur des sots et du méchant,
Elle éclaira son siècle, elle punit l'envie,
Peignit l'amour, et t'écrivit souvent.

MES ADIEUX;

ROMANCE

A MADAME DE F***.

Adieu, paisible indifférence,
Adieu, repos que tant j'aimais :
J'ai vu Camille, et sa présence
Loin de moi vous chasse à jamais.
Je sais que mon amour fidèle
Dans son cœur ne peut pénétrer;
Mais j'aime mieux souffrir pour elle
Que d'être heureux sans l'adorer.

ADIEU, talens que l'on envie,
Et qui ne font point le bonheur;
Adieu, ma lyre tant chérie,
Qui n'as pu préserver mon cœur;
Vainement je voudrais encore
En tirer quelques sons touchans,
Le nom de celle que j'adore
Se trouverait seul dans mes chants.

ADIEU, beautés de la nature,
Prés émaillés, rians coteaux,
Plaines couvertes de verdure,
Où je suivais les clairs ruisseaux.
Si je n'y trouve point ma belle,
Pour moi vous n'avez plus d'attraits;
Si je l'y vois, je ne vois qu'elle:
Adieu donc, adieu pour jamais!

A M***.

ESTELLE est loin de mériter
L'encens que vous brûlez pour elle;
Mais quand vous daignez la chanter,
Vous la jugez sur son modèle.
A Montgon s'adresse l'accueil
Que vous faites à ma bergère,
Votre bonté m'en est plus chère,
Mon cœur sent mieux que mon orgueil.

FRAGMENT D'UNE ROMANCE

INTITULÉE

LE ROSSIGNOL.

Rossignol, rossignol charmant,
Qui, libre, heureux et solitaire,
Voltiges d'une aile légère
Dans ce myrte odoriférant,
Tremble qu'une main ennemie,
Cachant dans l'arbre des lacets,
Ne te prive, hélas! pour jamais
De cette liberté chérie.

L'Arbre qui te sert de couvert
T'inspire trop de confiance;
Son beau feuillage est toujours vert,
C'est la couleur de l'espérance:
Mais prends-y garde! le malheur
Nous suit partout et nous assiége.
Hélas! dans ce monde trompeur,
L'espérance même est un piége.

Rossignol,...

LA FAUVETTE,

A MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

SUR SA CONVALESCENCE.

Une jeune fauvette, aimable autant que belle,
Nourrissait avec soin quatre jolis petits;
De son hymen c'étaient les fruits.
Elle les couvrait de son aile
Contre la froidure des nuits,
Attendait pour dormir qu'ils fussent endormis,
Rêvait d'eux, s'éveillait sans cesse
Pour les écouter respirer,
Pour les baiser, et s'assurer
Que dans le nid rien ne les blesse.
Le matin, courant le pays,
Elle allait d'une aile rapide
Chercher les grains, les vers dont elle était avide,
Non pour elle, mais pour ses fils.
Dans le chemin pourtant s'il s'offrait à sa vue
Quelque oiseau malheureux ou souffrant de la mue,
Elle le consolait, le plaignait, lui donnait
Ce qu'elle avait, et retournait
Chercher d'une vitesse extrême
Pour ses enfans des grains nouveaux,
Toujours prête à tous les travaux,
Et n'oubliant jamais personne qu'elle-même.

Un jour qu'elle apportait la béquée aux petits,
A la porte de son logis
Se présente vis-à-vis d'elle
L'autour à la serre cruelle.
La pauvre fauvette frémit;
Son bec laissa tomber la pâture nouvelle,
Et toute tremblante elle dit :
Ah! monseigneur, je vous en prie,
Accordez-moi quelques instans,
Dans trois jours mes fils seront grands;
Alors mangez-moi, j'y consens;
Mais jusque-là j'aime la vie.
Ses quatre petits, l'entendant,
S'élancent aussitôt, tombant, courant, volant,
Et viennent à l'autour faire une autre prière :
Monsieur l'autour, monsieur l'autour,
C'est nous qu'il faut priver du jour:
Vous ferez bien meilleure chère :
Nous sommes délicats, vous aurez du plaisir :
Aussi-bien nous allons mourir,
Si vous nous mangez notre mère.
Plusieurs oiseaux du bois, accourant à leurs cris,
Reconnaissent leur bonne amie,
Et tous veulent donner leur vie
Pour sauver la sienne à ce prix.
Heureusement l'autour venait de prendre
Et de croquer quatre perdrix.
Quand il n'avait pas faim, il avait le cœur tendre;
Il se laissa toucher : les oiseaux réunis
Chantèrent leur reconnaissance :

Le jour de cette délivrance
Devint la fête du pays.

Vous, qui dans ce récit ne voyez qu'une fable,
Savez-vous bien quelle est cette mère adorable
Que j'ai tâché de peindre avec des traits si doux ?
Tout le monde le sait, hors vous.
J'ajoute à son portrait que, sans art, sans adresse,
Elle a su captiver l'estime et la tendresse,
Que le Français souvent sépare du respect.
Chacun de nous, à son aspect,
La montre à son épouse, à sa fille, à sa mère,
Comme l'exemple heureux des vertus qu'il révère.
Vous ne devinez point ? Pour dernier trait enfin,
Dans sa dernière maladie,
Tout le monde pour elle aurait donné sa vie,
Et chaque malheureux tremblait d'être orphelin.

IMPROMPTU

A M. L'ABBÉ DELILLE,

Après avoir entendu son épisode de la SOEUR GRISE, *dans le poëme de* L'IMAGINATION.

Un Mantouan qui du matin au soir
Lisait, louait, relisait son Virgile,
Ne pouvait pas seulement concevoir
Qu'on eût tenté d'imiter ce beau style.
Certain Français lui présente Delille.
L'Italien, les comparant entre eux,
Crie aussitôt : Dieu des vers ! *Ils sont deux.*

A MADAME L. D. D. W.,

NÉE PRINCESSE DE PRUSSE.

Quoi! vous daignez sourire à mes faibles travaux!
A vos brillans palais préférant des chaumières,
    La fille, la sœur des héros
    Se plaît aux chansons des bergères!
Que dis-je? elle fait plus: sur un luth enchanteur,
En vers harmonieux, doux, élégans, faciles,
Avec le cœur des champs, avec l'esprit des villes,
    Elle chante un pauvre pasteur.
    Ces vers charmans feront ma gloire;
    Vous avez célébré mon nom,
Il ne périra plus : du temple de mémoire
Les clefs, depuis long-temps, sont dans votre maison.

RÉPONSE

A des vers de mesdames de M. et de G. habitantes du Forez.

Je pensais que les noms d'Astrée,
De Diane, de Céladon,
Et les bords charmans du Lignon,
Et cette plaine consacrée
Par l'amour et par les talens,
N'existaient que dans les romans;

Qu'il n'était plus de ces Sylvies,
L'honneur, la gloire du Forez,
Par leur esprit, par leurs attraits,
Et qui, sur ces rives fleuries,
S'en allaient chantant aux échos
Ou les beautés de la nature,
Ou les plaisirs d'une âme pure
Comme le cristal de leurs eaux.
Non, non, ce ne sont point des fables :
Vous les remettez en crédit :
Qui peut vous voir ou qui vous lit
Trouve les romans véritables.
Rien ne manque à l'illusion :
Adieu modestie et raison ;
Vos vers font qu'elles m'abandonnent ;
Je vais me croire Anacréon,
Puisque les Grâces me couronnent.

A M. DE LA HARPE,

Sur sa tragédie de PHILOCTÈTE.

QUE tu m'as fait verser de pleurs !
Comme ton Philoctète est touchant, est terrible !
Que j'ai souffert de ses douleurs !
Je ne sais pas le grec ; mais mon âme est sensible,
Et pour juger tes vers il suffit de mon cœur.
J'ai reconnu dans toi l'élève de Voltaire.
Souviens-toi qu'en mourant l'Hercule littéraire
T'a désigné pour successeur.

Va, laisse murmurer une foule timide
D'envieux désolés, d'ennemis impuissans;
Prends Philoctète pour ton guide :
Comme lui, tu souffris du venin des serpens :
Et, comme lui, tu tiens les traits d'Alcide.

A MADAME ***,

Sur un portrait donné deux fois.

Vous me l'aviez repris, mon cœur vous le pardonne.
Je sais que les amans se rendent leurs portraits;
Les amis, bien plus sûrs, les gardent à jamais :
L'amour prête, l'amitié donne.

A MADAME DE FONTENAY,

En lui envoyant Gonzalve.

A vos pieds j'envoie en ce jour
Un héros de votre patrie,
Qui fut l'honneur de l'Ibérie
Comme vous en seriez l'amour.
Jadis sa gloire et son courage
Lui firent beaucoup d'envieux :
S'il plaît un moment à vos yeux,
Il en aura bien davantage.

A UN SERIN.

Eh quoi! toujours,
Petit volage,
Loin de ta cage,
Loin des Amours,
Tu t'enfuiras,
Et tu feras
Gémir Adèle!
Sois plus constant;
Prends pour modèle
L'enfant charmant
Qu'on voit près d'elle,
Toujours fidèle,
Toujours content.
Ce bel enfant,
Qui la préfère
Même à sa mère,
Va dédaignant
Les autres belles,
Et cependant
Il a des ailes.

VERS
FAITS POUR MADAME GA....

O vous à qui je dois la vie,
Puisque je vous dois mon enfant,
Souffrez qu'un faible monument
Rappelle à votre âme attendrie,
Vos bienfaits envers votre amie.
J'ai voulu vous donner ce que j'aimais le mieux.
Ici vous voyez votre image.
C'est vous qui me rendez ce fils si précieux,
Que j'aimais plus que moi, que j'aime davantage
Depuis qu'il resserre nos nœuds.
Regardez-le souvent pendant ma triste absence;
Et si mon fils est ressemblant,
Il doit vous dire : En ce moment,
Ma mère m'entretient de sa reconnaissance.

A MONSIEUR ***,

POUR

LE JOUR DE SAINT-JEAN NÉPOMUCÈNE,

SA FÊTE.

Vous imitez si bien votre patron pieux,
Dans ses douces vertus, ses bienfaits et son zèle,
Qu'un jour vous le joindrez dans la gloire éternelle;
Mais daignez rester en ces lieux
Encor cent ans, je vous en prie :
Le paradis de cette vie
Est où l'on nous aime le mieux.

POUR UN CHIEN

Qu'on avait habillé en homme pour aller porter un présent et un bouquet.

De la tendre amitié je suis ambassadeur :
Fidèle comme ma maîtresse,
Je porte à tes genoux nos vœux pour ton bonheur,
Et le tribut de sa tendresse.
Pour me donner l'air grave on n'a négligé rien;
De ce brillant habit pardonne l'imposture;
D'un homme en vain j'ai la parure :
Je sens auprès de toi battre mon cœur de chien.

A MADAME DE LA W....

L'Amour et la Vertu, dès long-temps ennemis,
Finirent leur longue querelle,
Et voulurent tous deux, de concert réunis,
Former une beauté qui servit de modèle.
L'Amour dit : Elle aura mon air vif et mutin,
Mes yeux, mes traits, la taille de ma mère,
L'art de charmer, le don de plaire,
Et mon esprit moqueur, et mon souris malin.
Pour moi, dit la Vertu d'un air de modestie,
Je lui donnerai ma douceur,
Ma simplicité, ma candeur,
Et cette paix qui fait le charme de la vie.
L'Amour riait tout bas, et disait à part soi :
Séraphine sera pour moi ;
Car je la rendrai si jolie,
Et lui soumettrai tant de cœurs,
Qu'il faudra bien, Vertu, qu'elle t'oublie
Pour suivre mes douces erreurs.
La Vertu, qui vit bien que l'on se moquait d'elle,
Dit à l'Amour : Oui, je consens
Que notre Séraphine ait tous vos dons charmans ;
Mais j'y joins une bagatelle,
C'est qu'elle ignore qu'elle est belle,
Et qu'elle soit sourde... aux amans.

A MADAME DE....

En lui envoyant un perroquet.

Vous aimez tant mon perroquet,
Il est à vous, je vous le donne;
N'oubliez pas du moins que, s'il dit mon secret
Il faut qu'à son babil sa maîtresse pardonne.
Je me suis expliqué devant lui sans détour;
Ne soyez donc point étonnée
Si tout le long de la journée
Il ose vous parler d'amour.

MADRIGAL DE CALDERON.

Negar te que he querido,
Laura, a Nise fuere error,
Mas piensar tu que este amor
Es como el que yo te he tenido,
Mayor error, Laura, ha sido.
Pues, si a Nise un tiempo ame,
No fue amor, ensayo fue
De amar tu luz singular;
Que para saber te amar,
O Laura, en Nise estudie.

TRADUCTION
DU MADRIGAL PRÉCÉDENT.

LAURE, pardonnez-moi l'erreur
Qui me fit porter d'autres chaînes;
Je devais connaître les peines
Pour mieux sentir tout mon bonheur.
Mes yeux s'étaient laissé charmer;
Mais mon cœur attendait le vôtre:
Je n'ai soupiré pour une autre
Qu'afin d'apprendre à vous aimer.

A MADAME D'O....

Sur une bourse de quatre couleurs.

VOUS vous trompez, aimable dame;
Vos carreaux blancs, roses, verts, bleus,
Ne rappellent point à mes yeux
Le héros balourd de Bergame.
Du bizarre habit d'Arlequin
Vous pensiez tracer l'assemblage,
Tandis qu'une plus chère image
Naissait pour moi sous votre main.
C'est vous seule, oui, c'est vous-même
Que je vois dans chaque couleur.

Le blanc, n'est-ce pas la candeur?
Le blanc de votre âme est l'emblème.
Le rose ne vous peint-il pas
Les ris, les plaisirs, la jeunesse?
Cortége que l'on voit sans cesse
S'empresser de suivre vos pas.
Le bleu, c'est la couleur chérie
Des cœurs fidèles et constans,
Et du flacon que tant d'amans
Ont bu pour vous jusqu'à la lie.
Le vert, hélas! c'est le seul bien
Qui reste à mon âme abattue;
Depuis que je vous ai perdue,
L'espérance est mon seul soutien.
Ainsi partout est votre image;
Vous vivez dans chaque couleur,
Et chaque fil de votre ouvrage
Est une chaîne pour mon cœur.

RÊVE.

A MADAME DE....

J'AI rêvé cette nuit que j'avais su charmer
La beauté pour qui je soupire;
Qu'enfin elle daignait me dire :
Oui, mon ami, je consens à t'aimer.
Ce doux rêve est-il un mensonge?
Ce doute affreux me fait mourir;
Si je ne suis aimé qu'en songe,
Dites-le-moi, je retourne dormir.

PORTRAIT.

Vous demandez ce que c'est que Camille (1);
C'est un lutin sous les traits de l'Amour,
Vive, sensible, et maligne, et gentille;
Allant, venant de la ville à la cour;
Trottant, courant, tournant toutes les têtes;
Gardant la sienne, et riant des conquêtes
Qu'en son chemin elle fait chaque jour.
Libre et sans suite, elle a pour équipage,
Attraits, esprit et propos enchanteurs;
Elle paraît, et tout lui rend hommage.
Un petit sac compose son bagage;
En un clin-d'œil elle y met tous les cœurs,
Ferme le sac, et poursuit son voyage.

AUX MANES DE CAMILLE.

Toi, dont les talens et les charmes
Mettaient nos cœurs dans un si grand danger;
Toi qui faisais verser des larmes,
Même en parlant un langage étranger,
Reviens dans ce Paris que tu vis idolâtre
De tes attraits, de tes accens.
Non, ce n'est plus le même temps;

(1) Actrice célèbre de l'ancienne comédie italienne.

Tout est changé sur ton théâtre;
Le plaisir a besoin de la diversité;
On ne veut plus de ce fade langage
Que l'Amour inventa pour plaire à la beauté.
Arlequin, ce sot personnage,
Ennuyait tout Paris de ses fades amours.
On l'a chassé; la comédie
A vu renaître ses beaux jours.
Au lieu du jargon d'Italie,
Elle a le langage poissard;
Au lieu de Silvia, c'est Rizabelle Houzard.
Nous n'avons plus cette pièce charmante,
Où, les cheveux épars, les yeux noyés de pleurs,
Tu demandais ton fils d'une voix déchirante;
Mais nous avons les RACCOLEURS.

VERS A MADAME GONTIER,

DE LA COMÉDIE ITALIENNE,

En lui envoyant une béquille de bois de rose.

REÇOIS cette béquille, et daigne t'en servir;
Elle aura dans tes mains une vertu certaine.
Dès qu'on la verra sur la scène,
On sera forcé d'applaudir.
Si, d'un drame nouveau condamnant la faiblesse,
Le parterre ennuyé devenait trop bruyant,
Qu'en vieille alors Gontier paraisse,
Et la béquille, en cet instant,
Soutiendra l'actrice et la pièce.

A MADAME **.

RACCOMMODEMENT.

De Rome j'ai fait le voyage
Pour que tous mes péchés me fussent pardonnés;
Vous êtes de moitié dans ce pélerinage.
Ainsi je vous dois le partage
De ces *agnus* par le pape donnés.
Ils ont la vertu singulière
De rendre heureux le cœur qu'ils ont sanctifié;
Car ils en chassent la colère,
Pour n'y laisser que l'amitié.

A LA MÊME,

Qui disait que, de toutes les fleurs, la violette *était celle qu'elle préférait.*

Parmi les filles du Zéphir
Le sort la plaça la dernière :
Françoise daigne la choisir,
L'Amour la nomme la première.

A MONSIEUR **,

En réponse à des vers.

L'ORGUEIL, le seul orgueil est la source féconde
De tous les malheurs de ce monde;
C'est surtout le péché de certains beaux esprits.
A chaque instant je me le dis,
Pour l'éloigner du moins, pour m'empêcher d'entendre
Ces conseils de l'orgueil dont nous sommes charmés;
Mais, hélas! puis-je m'en défendre,
Quand vous dites que vous m'aimez?

A MADAME ***.

JAMAIS rossignol n'a chanté
Chanson si douce et si jolie
Que celle où je suis trop flatté
Par une linotte polie.
A son esprit, à sa bonté,
J'ai bien reconnu sa patrie,
Ce pays, par moi si vanté,
Des talens et de la beauté,
Où l'on voit l'aimable folie
S'allier à la gravité,
L'amour à la fidélité,

La valeur à la courtoisie,
La dévotion au génie,
Et la raison à la gaîté;
Témoins Cervante et compagnie.
J'ose soutenir cependant,
En disant tout ce que je pense,
Que votre apologue charmant
Renferme une erreur d'importance:
Les oiseaux n'ont pas leur vrai nom,
Après la fable par vous faite;
Le rossignol n'est qu'un pinçon,
La linotte est une fauvette.

Pardonnez-moi, madame, de répondre en mauvais vers à la plus charmante prose que j'aie lue de ma vie. Ma reconnaissance est trop pressée de vous remercier pour laisser à mon amour-propre le temps de mieux faire. C'est à moi que vous avez fait passer une charmante après-midi. Si cinq ou six contes d'enfans ont pu vous distraire et vous amuser, vous et votre aimable société, c'est une preuve que vous êtes toutes bien bonnes; et cette qualité-là, qui devient tous les jours plus rare, malgré les efforts de certains clubs qui cherchent à la propager, ne laisse pas que d'ajouter à tant d'autres plus brillantes que la nature vous a prodiguées.

Je profiterai sûrement, madame, de la permission que madame votre mère et vous dai-

gnez m'accorder. J'aurai l'honneur d'aller vous faire ma cour dans ce champ de roses, où il était bien de votre destinée que vous vinssiez habiter, et je tâcherai de vous dire, en castillan comme en français, combien sont vrais les sentimens de respect et de reconnaissance que vous et votre aimable société m'avez inspirés, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

ÉPITAPHE

DE MADAME DE MARSENNE.

Fille respectueuse et soumise, épouse vertueuse et tendre, ses devoirs furent toujours les seules passions de son âme. En attendant le bonheur d'être mère, elle adopta tous les malheureux pour ses enfans. Son bien fut leur patrimoine. Sensible et fidèle à l'amitié, c'était pour elle et pour son époux qu'elle cultivait des talens dont elle ne fut jamais vaine. Ses plaisirs étaient les bienfaits qu'elle pouvait en secret répandre; ses délassemens, les lectures dont elle espérait plus de vertus pour son cœur, ou plus de lumières pour son esprit. Passant, elle a été ravie, avant trente ans, à un époux inconsolable. Daigne la pleurer un moment; il la pleurera toujours.

LETTRES
A MONSIEUR DE FLORIAN,
ET
RÉPONSES DE CE DERNIER.

BILLET
DE MONSIEUR DE BUFFON.

Ce 25 décembre.

La douce, l'aimable, l'intéressante Estelle a suspendu mes maux : l'intérêt qu'elle m'inspirait me faisait désirer d'arriver à la fin de chaque livre, et cependant je regrettais d'avoir un plaisir de moins à espérer. Mille grâces soient rendues à monsieur de Florian, de m'avoir procuré de si doux momens au milieu de mes souffrances. Quand ma santé sera meilleure, je le prierai avec instance de venir recevoir mes remercîmens et l'assurance des sentimens qu'il m'inspire.

LETTRE

A MONSIEUR GESSNER,

En lui envoyant des pièces de théâtre.

Paris, ce 30 juin 1785.

Monsieur,

Pardonnez-moi si je vous importune souvent; cela vous fait peut-être un peu de peine, mais cela me fait grand plaisir; et comme vous êtes sûrement le meilleur des hommes, je risque de vous ennuyer tant soit peu pour m'amuser beaucoup. J'éprouve une très-douce joie à vous parler de ma vénération pour vous, de mon amour pour vos charmans ouvrages, de l'étude presque continuelle que j'en fais pour former mon cœur et mon style. J'aimerais tant à passer pour votre écolier! mais je suis loin de cette bonne place, et ma pauvre Galatée, toute riche qu'elle est sur les bords du Tage, n'est pas digne de posséder un petit troupeau dans les montagnes de Suisse. Elle ne serait plus jolie auprès de vos bergères, et lorsqu'elle voudrait chanter le printemps d'Espagne, Daphnis

se ferait mieux écouter en chantant *une belle matinée de janvier.*

Quoi qu'il en soit, monsieur, j'ose vous envoyer un nouvel ouvrage; ce sont des pièces de théâtre; puissent-elles vous amuser un instant! Arlequin a un ton de naïveté qui doit vous plaire, et je lui ai bien recommandé de prendre une voix douce et tendre, et de vous adresser à vous, de ma part, tout ce qu'il dit de tendre à sa maîtresse.

Monsieur et madame de la B...., qui vous remettront ce paquet, se font une fête d'avoir l'honneur de vous voir. Leur cœur en est digne, ils chérissent vos ouvrages comme vous chérissez la belle nature. Parlez-leur beaucoup, je vous en prie, car ils n'oublieront aucune de vos paroles, et ils m'ont promis de me les rapporter toutes. J'attendrai leur retour avec bien de l'impatience, pour leur demander mille détails sur vous, et pour être sûr que vous recevez avec un peu de bonté les assurances du respect si tendre avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Permettez-moi de me rappeler au souvenir de votre ami monsieur de W...., et de lui répéter ici combien j'ai trouvé trop court le séjour qu'il fit à Paris.

LETTRE
DE MONSIEUR GESSNER.

Zurich, le 30 novembre 1787.

Vous ne pouvez vous imaginer l'embarras où je suis, monsieur; je sens mon tort d'avoir différé si long-temps à vous répondre et à vous remercier pour tout le plaisir que le nouveau volume de votre théâtre m'a procuré. Ce n'est pas que je ne sente tout le prix de votre amitié, et que je ne sois sensible aux preuves si flatteuses que vous m'en donnez : tous ceux qui viennent de Paris, et que j'ai le plaisir de voir, peuvent m'en être témoins; mon premier soin est de leur parler de vous avec la chaleur que m'inspire l'amitié que je vous ai jurée. Je lis, je relis vos ouvrages; j'en admire le ton de naïveté, la pureté des sentimens, l'intérêt que vous donnez à toutes les situations par une vérité et une simplicité si admirables. Je suis touché de la manière flatteuse avec laquelle vous parlez au public des sentimens d'amitié dont vous daignez m'honorer, et je suis orgueilleux d'avoir pu vous donner, par une de mes idylles, la première idée d'un petit

drame qui est à tous égards un chef-d'œuvre : l'une n'est qu'une simple fleur de prairie, l'autre un bouquet que les Grâces mêmes ont arrangé.

Et avec tous ces sentimens, j'ai pu différer si long-temps à vous écrire! j'en suis puni par les inquiétudes que mon indolence m'a causées, et j'espère de la bonté de votre cœur et de la délicatesse de vos sentimens que vous me pardonnerez.

J'ose vous recommander le porteur de cette lettre, un jeune Anglais, M. D...., qui, par la naïveté de son caractère et la noblesse de ses sentimens, pourrait vous servir de modèle pour un de ces personnages si aimables que vous savez si bien peindre. Il a fait un séjour d'un an à Zurich, fort attaché à ma maison. Je lui ai parlé de vous, je lui ai fait lire vos ouvrages, et son désir le plus ardent est de voir un homme qu'il admire et qu'il estime de tout son cœur.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens d'estime et d'amitie

Votre très humble et très obéissant serviteur,

S. Gessner.

LETTRE
DE MONSIEUR THOMAS.

Je n'ai pu avoir l'honneur, monsieur, de vous remercier plus tôt du nouveau présent que vous avez bien voulu me faire, parceque j'ai été quelque temps éloigné de Paris, et, dans ce moment-ci, je n'y retourne que pour partir encore. Je vais, dans les provinces méridionales, chercher un climat plus doux, qui convient mieux à ma santé que les brouillards et l'hiver de Paris. J'ai lu, dans cet intervalle, avec un véritable plaisir, le charmant recueil que vous avez eu la bonté de m'adresser. En me préparant à mon voyage, j'ai voyagé avec bien plus de plaisir dans les siècles et les pays que vous avez su peindre de couleurs si aimables. J'y ai retrouvé partout ce charme d'une simplicité touchante, qui fait le caractère de tout ce que vous écrivez; on aime à vivre, on voudrait prolonger sa société avec vos personnages, et on les quitte avec regret. Chaque histoire a sa couleur; les événemens sont variés, et le style est toujours piquant sans recherche. C'est une nature douce et facile, qui s'orne elle-même sans y penser. Cultivez, monsieur,

un talent si nouveau pour nous, et si loin des défauts qu'on reproche aujourd'hui à notre littérature. Fénélon vous aurait avoué pour son élève, et tous ceux qui vous connaissent et qui vous lisent désireraient vous avoir pour ami.

Agréez toute ma reconnaissance pour le plaisir que je vous dois, et l'attachement bien véritable que vous inspirez, et avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

THOMAS.

Au Louvre, 25 septembre 1789.

LETTRE
D'UN JEUNE HOMME (1).

Paris, 18 novembre 1789.

Monsieur le Chevalier,

J'ai mille choses à vous dire sur votre intéressante Estelle, sur votre vertueuse Galatée, et je ne puis trouver même une seule expression pour vous peindre toutes les sensations délicieuses que j'ai éprouvées en vous lisant. Pourquoi n'ai-je pas vos accens? mon âme, sensible comme la vôtre, pourrait vous rendre tous les mouvemens qui l'animent.

Ma plume maladroite, faible, tremblante, effrayée de la multitude de sentimens divers dont mon cœur voudrait qu'elle vous fît le tableau, dans mes mains reste immobile; eh bien! qu'elle vous trace seulement tout ce que je vous dois : le récit de mes douleurs et l'a-

(1) Nous avons cru devoir supprimer le nom, le titre et l'adresse de la personne qui a écrit cette lettre.

(*Note de l'Éditeur.*)

doucissement que vous y avez apporté, vous feront juger de la grandeur de ma reconnaissance.

Je gémissais sur la perfidie d'une amante adorée; je pleurais sur le malheur affreux d'une amie, par moi innocemment causé; mon œil désespéré contemplait avec effroi le bouleversement désastreux de ma patrie; déjà j'étais à ce point terrible où l'existence n'est plus qu'un pesant fardeau, enfin où l'on déteste la vie, quand un ami m'offre vos œuvres à lire : je les prends avec indifférence; je comptais les lire de même; mais que je fus heureusement tiré de cette erreur!

Estelle, Némorin, Galatée, Elicio, bergers et bergères de Massane et des bords du Tage; et vous qui les avez si bien célébrés; et toi, ô mon ami, à qui je dois le bonheur d'avoir lu le chantre divin de l'Occitanie, voyez tous à vos genoux celui qui, hier, était encore le plus malheureux des hommes, et dont le sort a changé en un instant. Florian, que ne pouvez-vous voir les pleurs de joie qui inondent mon visage; cette muette expression vous dirait mieux que l'éloquence la plus brûlante tout ce que vous m'avez inspiré. Les larmes amères du désespoir étaient les seules qui, jusqu'à présent, baignèrent mes yeux; aujourd'hui je

sens couler celles de la consolation ; aujourd'hui je cesse d'être malheureux, et c'est à vous que je dois ce bonheur.

Par cette lettre j'avoue ma dette envers vous, mais je ne l'acquitte pas. Il faudrait être un Florian pour rendre un digne hommage à M. de Florian.

Agréez l'assurance de l'estime vraie, de l'attachement sans bornes et du respect profond avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le chevalier,

Votre très humble et très obéissant serviteur, etc.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE FLORIAN

A LA PRÉCÉDENTE.

Châteauneuf-sur Loire, 21 novembre 1789.

La lettre aimable, monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'a été renvoyée ici, et je me hâte de vous remercier de tout ce qu'elle contient d'obligeant et de beaucoup trop flatteur pour moi. Il me serait doux de penser que mes faibles ouvrages ont pu vous être de quelque secours dans un moment où vous aviez besoin qu'on rendît à votre âme ses forces; mais ce n'est point moi, monsieur, qui vous ai sauvé du désespoir; ce sont les vertus que votre cœur chérit, c'est la tendresse que vous devez aux auteurs de vos jours, à vos amis, à tout ce qui vous aime; c'est enfin l'espoir d'être utile à vos semblables, le plus doux et le premier de nos devoirs. Je n'ai pu, tout au plus, que vous rappeler ces idées chères à votre âme. Elles ont suffi pour vous donner la force de supporter vos maux, et votre reconnaissance vous a fait regarder comme un mé-

decin habile celui qui n'a fait que cueillir l'herbe salutaire née dans votre propre jardin.

C'est moi, monsieur, qui vous dois de véritables remercîmens pour des éloges que je suis loin de mériter. Personne ne connaît mieux que moi les défauts des livres que vous me vantez; mais personne ne met plus de prix aux suffrages des cœurs sensibles; et, à ce titre, je vous prie de recevoir les expressions de la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

FLORIAN.

COUPLETS
A M. DE FLORIAN.

Air de sa jolie romance d'Estelle : *Ah! s'il est dans notre village*, etc.

Ah! si voyez sur ce rivage
Sensible et gentil troubadour,
A qui les Muses et l'Amour
Prêtent leur plus touchant langage,
C'est Florian, n'en doutez pas.
Grâces, vers lui guidez mes pas.

Si les accens de sa musette
Au berger servent de leçons;
Si le cœur retient ses chansons,
Et si la bouche les répète,
C'est encor lui, n'en doutez pas.
Grâces, vers lui guidez mes pas.

Si les doux pensers qu'il inspire
Intéressent le tendre amant;
Si la bergère en l'écoutant
Tout à coup s'arrête et soupire,
C'est encor lui, n'en doutez pas.
Grâces, vers lui guidez mes pas.

Reynier.

FIN.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

PIÈCES FUGITIVES.

LETTRES A M. DE FLORIAN,

ET RÉPONSES DE CE DERNIER.

FIN DE LA TABLE.





